

5c — NUMERO DE 32 PAGES — 5c

Le Samedi

VOL. VIII. No 37
MONTREAL, 13 FEVRIER 1897

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

\$2.50 PAR ANNEE.
LE NUMERO 5 CTS.

SUR LE LAC



L'UNION FAIT LA FORCE.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25

(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESETTE & CIE, Éditeurs - Propriétaires,
No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL

MONTRÉAL, 13 FÉVRIER 1897

ENCOURAGEANT



Elle. — Dis moi un secret, Édouard!

Lui. — Un secret! Pourquoi?

Elle. — Ils disent tous que je suis incapable d'en tenir un et je voudrais essayer.

BOUQUET DE PENSÉES

La vie est rude quand elle s'y met.

x

La vie se compose de petites contrariétés.

x

Celui qui voit tout abrège tout. — MONTESQUIEU.

x

La liberté est le refuge des ambitieux sans succès.

x

Il n'y a que les pressentiments fâcheux qui se vérifient.

x

Il reste chez l'homme, tout civilisé qu'il soit, des traces de caractère du sauvage.

x

Un grand revers dans la vie d'un homme éveille un meilleur principe que la curiosité.

x

Les gens d'esprit ont presque autant de monotonie dans leur conversation que les bêtes.

x

C'est un petit ballon dont une piqure d'épingle fait sortir un vent violent. DIDEROT, sur Chamfort.

x

L'agitation mondaine est monotone, car il peut y avoir autant de monotonie dans l'esprit que dans la bêtise.

x

Les États et les Empires ont leurs périodes de déclin, et éprouvent à leur tour ce que c'est que la détresse et la pauvreté.

x

Voilà un homme qui a mangé deux millions, sans dire un bon mot et sans faire une bonne action. — DIDEROT, sur M. d'Épinay.

x

Les calculs et la rapacité des survivants à l'approche d'une mort me font toujours penser à un champ de bataille où les moins blessés dépouillent ceux qui expirent, sans penser qu'eux-mêmes portent un germe de mort.

MR. TOUTLEMONDE.

LES SOUVENIRS

A Jean Rameau.

Lorsque l'âge a glacé nos moelles,
Que nos yeux comme les étoiles
Quand vient l'aube se sont éteints
Alors, renaissent dans notre âme
Comme dans la cendre la flamme
Les souvenirs lointains.

C'était la misère dorée
Et toujours gentiment parée
De mes songes les plus aimés;
On rêvait d'amour et de gloire
Ecrivant sa page d'histoire
Entre deux bouts rimés.

Ils se lèvent hors des décombres
Du passé, d'abord vagues ombres,
Puis plus précis, mieux dessinés
Montrant leurs figures amies
Que nous supposions endormies
Dans les éternités.

On portait longue chevelure
Et redingote à grande allure
Dont les pans battaient nos talons;
On exhibait gilets étranges;
On ne rougissait pas des franges
Ornant nos pantalons !...

C'est la jeunesse qui repasse
Avec ses vingt ans et sa grâce,
Son rire éternel, sa gaieté,
Son cortège de folles vierges
Qui brûlent comme des cierges
D'une courte clarté.

Des bois le vent chasse la feuille,
L'âge aussi notre cœur effeuille
Et comme on voit sur les chemins
Des forêts mortes la dépouille
On peut voir dans le cœur la rouille
Des souvenirs éteints.

C'est le souvenir plein de charme
D'une rupture ou d'une larme
Qu'on recueille dans un baiser;
C'est la vision d'une lèvres
Rose où l'on but l'ardente fièvre
D'amour à s'en griser.

Las devant la flamme qui sombre
Et sur les murs jette son ombre
On sent les moelles se glacer.
Un spectre vient, hideux fantôme:
La Mort, au visage de gnome
Qui vous donne un baiser!
JEAN SAUVIGNY.

COMME IL DONNE

Le tramp. — Mon bon monsieur, voulez-vous me donner quelques sous pour un lit?

Isaac. — Certainement, mon ami! certainement. Mais où est tonc le lit?

IL VOULAIT VOIR

Le petit Paul. — Dites, Mr Dude, est-ce que je pourrais vous toucher, hein?

Mr Dude (riant). — Certainement, Paul. Mais pourquoi veux-tu me toucher?

Le petit Paul. — C'est parce que ma sœur disait hier que vous étiez bien mou et je voulais voir moi-même.

ERREUR NATURELLE

Le magistrat. — Prisonnier, il a été prouvé que vous aviez été arrêté en possession d'argent contrefait. Qu'avez-vous à dire pour votre défense?

Le prisonnier. — Rien, Votre Honneur, sinon qu'il y a si longtemps que je n'avais pas eu le vrai article en mains que mon erreur était bien naturelle.

APRÈS QUARANTE ANS

Dans un cimetière des environs de Paris on peut voir encore la curieuse épitaphe suivante, sur un des tombeaux qui le garnissent. Le mari, étant mort le premier, on grava sur la pierre cette inscription:

"Je l'attends avec anxiété. 30 juillet 1827."

Quarante ans après, sa veuve étant morte à son tour, on compléta de la manière suivante:

"Me voilà! 9 septembre 1867."

Quand on croit être heureux, vous savez que cela suffit pour l'être.

M^{me} DE LA FAYETTE.

DEVINETTE



— Il y avait ici la repasseuse de la maison et elle est disparue!
— Qu'est-elle devenue?

LES HAUTS ET LES BAS DE LA VIE



I

Un jour le petit Jupiter, auquel sa maman avait donné une pipe et de l'eau de savon, s'amusait à faire des bulles.



II

Il avait réussi à en faire de très belles, mais l'appétit vient en mangeant et il mit tous ses soins à en faire une si extraordinaire...



III

...qu'elle l'enleva au plafond de la case paternelle.

Emaux et Camées

PETITS CHEFS - D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DI

LE DÉPART

Je veux oublier, oublier que j'aime ;
Emmenez-moi loin, amis, loin d'ici,
En Espagne, en Flandre, à Naples, en Bohême,
Si loin qu'en chemin reste mon souci...
Que restera-t-il en moi de moi-même,
Quand à m'en guérir j'aurai réussi.

N'importe ! je veux fermer ma blessure ;
Les longues douleurs ne sont point mon lot ;
Allons par pays courir l'aventure,
Pour nous secouer, partons au galop,
— Sans te dire adieu, chère créature,
Car mon cœur fondrait, fondrait en sanglot.

Nous reposerons, la course assouvie,
Dans le serpolet, le baume et le thym ;
Mais, si d'en cueillir il me prend envie,
Détournez mes doigts d'un fatal butin,
Car ce fut ainsi qu'elle prit ma vie,
Sans en rien savoir, par un frais matin.

J'étais à genoux parmi la bruyère...
Partons, mes amis, j'ai soif de courir !
Que mon cheval jette au vent sa crinière !
Voyons l'horizon devant nous s'ouvrir...
Ah ! partez sans moi : l'âme prisonnière
Aime sa prison et veut y mourir.

EMILE AUGIER.

MOTS HISTORIQUES

"C'est trop pour ce qu'on me demande ; ce n'est pas assez pour ce que je pourrais faire."

Après le triomphe de son opéra des *Noces de Figaro*, l'empereur Joseph II conféra à MOZART le titre de compositeur de la Cour, avec 800 florins de traitement.

x

"Faites attention à ce jeune homme, vous en entendrez parler un jour."

MOZART à ses amis, parlant de Beethoven, alors âgé de dix-sept ans, qui venait de jouer devant eux un thème hérissé de difficultés.

x

"Dussé-je mendier sur la route, j'irai à Rome."

GRÉTRY, dont la famille était pauvre, et qui alla à Rome sous la conduite d'un contrebandier.

x

Lorsque ROSSINI posa la première pierre de sa maison de Passy, il mit, au fond d'une cachette pratiquée dans les fondations, une Médaille frappée à l'occasion de son *Stabat*, et une autre à l'effigie de Carracalla, en disant : "On sera bien étonné quand cette maison s'écroulera : il ne manquera pas de savants pour dire que j'étais un musicien du temps des Romains."

x

— "Et pourtant, il n'a qu'un petit filet de voix."

— "Tudieu ! Vous appelez un petit filet celui qui pêche quinze mille francs d'un coup dans la poche des Parisiens ?"

Après le 9 Thermidor, GARAT chanta plusieurs fois à l'Opéra, et chaque fois la salle était comble. La seule annonce de son nom avait fait monter la recette à quinze mille francs, le maximum à cette époque.

LE VIEUX BIBLIOPHILE.

INSTANTANÉS

XXII

VIEILLE BRETAGNE

Un étang breton avec, le réunissant au bois dont l'orée apparaît, bleuâtre, dans la brume, une longue chaussée pierreuse.

La brise, soufflée par les approches fraîchissantes de la nuit, sème une harmonie plaintive dans les grands roseaux qui bordent l'étang, aux bords marécageux. A la nuit tombante, les mystères bruisants du feuillage des grands châtaigniers, tous les dangers tapis sous la ténébreuse vouute des hêtres, semblent entourer le voyageur qui ose longer l'étang ou gnomes et willis dansent, — chacun le sait, — leurs terribles sarabandes. O, cette chaussée, à demi ensevelie dans le tremblant rideau des roseaux, au feuillage toujours en mouvement, à gémissements de voix humaines !

La brume bleuâtre qui s'accroît semble faite de l'eau envolée en poussière humide de la surface de l'étang ; elle monte, monte encore en floconneuse fumée au-dessus du miroir immobile, — d'un noir de plomb — ou flambent les sanglants reflets du soleil couchant. Le demi-globe de fer rouge, déjà coupé en deux et grandi, — immensément, — par cet apparent contact avec la terre, va bientôt disparaître. L'horizon est encore de pourpre saignant, puis tout s'écroule, se dissout, bû, absorbé, par la brume violacée, sous la montée brutale des premières ténèbres qui semblent tout engloutir. De l'épais lit de feuilles mortes, dont les grands châtaigniers ont jonché le sol, immense litière souple et moelleuse, s'élèvent les parfums d'une âcre et forte senteur humide.

"Hou ! Hou !" la plainte lamentable d'un oiseau de nuit prélude à toute l'horreur qui semble se dégager du bois, de la chaussée aux roseaux tremblants, de l'étang immobile, des ténèbres épaisses, de tout ce qui est — à cette heure, — le domaine incontesté des willis et des gnomes.

SILVIO

PAS DE FORCE

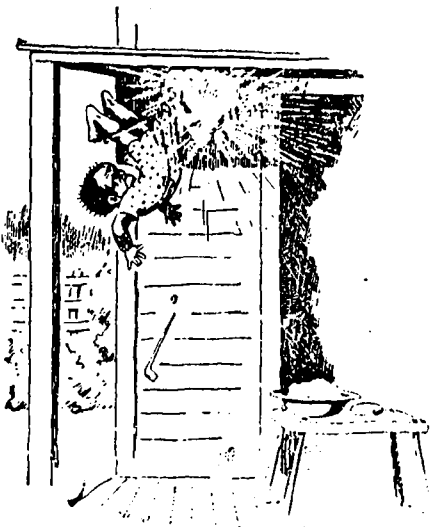
Lui (à la suite d'une petite querelle de ménage) — Est-ce qu'il n'y avait pas un imbécile ou deux qui te faisaient la cour quand je t'ai épousée ?

Elle (très calme). — Un seulement !

Lui. — Je suis bien fâché que tu l'ai rejeté.

Elle. — Je ne l'ai pas rejeté, je l'ai épousé.

LES HAUTS ET LES BAS DE LA VIE — (Suite)



IV

Mais il y a déjà longtemps qu'il est prouvé que la Roche Tarpéienne est proche du Capitole et...



V

...le pauvre Jupiter vient d'en faire à nouveau l'épreuve. Si la bulle de savon a crevé, il lui en est poussé une sur le crâne, ça fera compensation.

IL LES A EUS



I
Madame Beauchignon. — Oui, ma chère, il a les yeux de son papa, le bijou, mais je pense qu'il va avoir mes cheveux.



II
Le bijou les a eus et la bonne amie est venue immédiatement raconter l'affaire à ma femme qui de suite l'a contée partout.

LA BICYCLETTE DU BON DIEU

Le pressentiment n'est le plus souvent qu'une manifestation de la Providence, je l'ai souvent pensé et hier j'en ai eu une preuve si certaine que je ne résiste pas au désir de le dire, d'autant qu'elle eût pour résultat un acte encore inconnu — du moins je le crois — dans la Genèse chrétienne :

Ma famille était partie pour le Mont Saint-Michel et, après un déjeuner solitaire à Saint-Malo, j'eus la pensée de m'en aller un peu courir à bicyclette par cette journée étrangement fraîche d'août. La mer était partie très loin, découvrant une infiniment plane grève de sable, et je pouvais presque en ligne droite gagner la Guimorais par la plage. Là vivait une vieille amie de ma mère, je lui ferais une filiale petite visite.

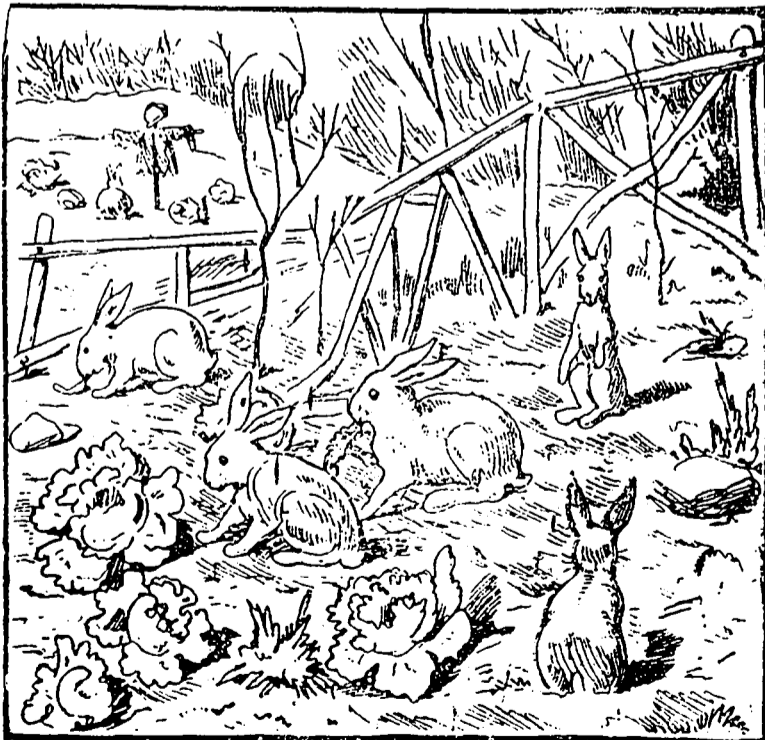
J'allais, heureuse sur ma douce machine, les yeux perdus dans le bleu du ciel et de la mer, les calmes vagues effleurantes caressaient mes roues, et sous les grandes falaises, seule dans la nature, j'avais une impression de Robinson sous l'œil du bon Dieu.

De ce côté, le pays est encore sauvage ; par hasard un chalet, une tour blanche de signal, un sémaphore ; aucune invention de casino ne s'est logée là, les grottes sont accessibles sans qu'une pancarte ne vous indique qu'il faut payer trente centimes pour franchir la grille qui les clos.

Sur la jolie plage de la Guimorais, je m'amusais à ramasser les coquillages échoués en profusion, mon petit cheval de fer, fort paisible, m'attendait appuyé contre une roche et, tout à coup, il m'appela du son argentif de sa clochette qu'une vague montante avait fait vibrer.

Il était temps, la marée accourait, ma tranquille promenade au ras des flots n'aurait pas de retour, je devrais escalader la dune et suivre la route en montagne russe qui va de Cancale à Saint-Malo. La marée amenait un peu de brise, elle indiquait aussi que j'avais oublié l'heure et que pour réintégrer l'hôtel à la cloche d'appel du dîner il fallait pédaler ferme. — Bah ! nul ne m'attendait, j'allais pour une fois user de liberté, de cette liberté qu'on rêve et pourtant qu'on redoute quand elle est faite de solitude. Ne pas dîner m'était indifférent, je trouverais bien des berniques sur les rochers. J'escaladai donc la falaise, conduisant patiemment ma bicyclette en garde contre les chardons piquants et je parvins sur un che-

DEVINETTE



— Voilà de petits lapins bien tranquilles : ils ne se doutent pas qu'il y a un chasseur là !
— Oh donc ?

min désert, caillouteux, où, sauf un bourriquet qui me salua de sa voix sonore, nul ne se montrait.

Je continuai à pied par crainte de mes "pneus" et parvins enfin sur la grande route. Là, j'enfourchai ma machine et quelques kilomètres défilèrent rapidement. Des champs de tabac aux feuilles comptées, de maigres cultures de blé semées de pommiers, de petites cahutes portatives peintes en bleu, où couchent les bergers, rappelaient seuls la vie humaine et, comme le soleil descendait à l'ouest se baigner dans les flots rougis de son approche, qu'un grand silence enveloppait toute chose, je m'arrêtai un instant pour admirer ce tableau du bon Dieu...

En ce pays, des buissons forment partout d'épais berceaux, des chevre-feuilles et des liserons embaument l'air, et voilà que, tout à coup, un souffle court et un pas pressé retentissent sur le chemin pendant qu'une voix haletante crie avec d'éloquents signes d'appels :

— Le village le plus proche, s'il vous plaît ?

Un homme monte la pente, un prêtre, son chapeau à la main, sa soutane relevée pour courir plus librement, son visage rouge, indiquent une course pénible, rapide, forcée...

— Monsieur l'abbé, je ne suis pas du pays, mais je vois là-bas sur la route un clocher...

— Où ?

Il escalada le talus, vint près de moi :

— Oui, j'aperçois, mais quel détour, S'igneur, quel détour !

La mer, haute à cette heure, formait la corde de l'arc et il fallait suivre toutes les sinuosités de la falaise.

— Hélas ! continua le voyageur, je n'en puis plus déjà ; je viens de là-bas, voyez-vous, de ce chalet Ker-Angela, près du sémaphore, où une âme du bon Dieu va partir sans secours si je ne parviens à me hâter.

— Monsieur l'abbé, dis-je subitement illuminée, savez-vous monter à bicyclette ?

Il hésita :

— Un peu fit-il, j'avais l'an dernier, aux vacances, pour élèves, de jeunes cyclistes... Je ne suis prêtre que depuis Noël.

Il se défendait, honteux presque :

— Voyons, monsieur l'abbé, il n'y a pas à hésiter, prenez ma machine et courez chercher le secours que vous souhaitez, ou bien voulez-vous que moi-même je vous amène un médecin ?

— Un médecin est inutile. La malheureuse qui va mourir n'a plus besoin de secours humain. C'est le bon Dieu qu'il lui faut pour franchir la passe de l'éternité.

— Alors partez, monsieur l'abbé, je suis, moi, impuissante, je vais aller vous attendre d'où vous venez et annoncer votre prompt retour. N'ayez aucune crainte, la chaîne de ma machine est enfermée, les pneus sont goulés

Il eut un geste d'indifférence.

— Ce n'est guère cela qui me préoccupe... mais ce genre de sport est-il compatible avec mon caractère ?...

— En face du devoir qui vous appelle, monsieur l'abbé, les préjugés ne sont rien. Les apôtres jadis montés sur leurs chameaux, marchaient l'âme dans le ciel sans songer aux propos humains, et il n'y a pas bien longtemps encore, les curés des Landes parcouraient leurs paroisses en haut de longues écuisses. Qu'importe le moyen devant le but ?

Il partit convaincu par le chemin désert sur la glissante et discrète machine dont j'avais enlevé le grelot, tandis que je reprenais très vite la route déjà parcourue. Le crépuscule hâtif d'août enveloppait déjà la mer quand je parvins au chalet. Là, un terrible accident avait eu lieu : Une vieille Bretonne y vivait seule avec deux servantes, son neveu, le jeune prêtre, venait d'arriver en vacances, lorsque se hâtant vers lui la pauvre femme avait roulé la falaise, rebondissant de rocs en rocs. Maintenant elle agonisait sanglante sur la grève, impossible à remonter sans un long détour et de cruelles souffrances, on avait simplement descendu un matelas, des linges... Ce fut là, sur le granit humide que je disposai le crucifix, le verre d'eau bénite, les flambeaux et quelques bruyères arrachées à la lande. L'abbé revenait, la petite boîte aux saints mystères suspendue à son cou, il avait dû filer avec une rapidité d'oiseau. Le bon Dieu arrivait enfin au devant de la mourante...

Les bougies s'éteignaient soufflées par le vent, la marée toujours montante affleurait notre petit groupe étrange, isolé en cette crique sauvage, des mouettes passaient là haut, mêlant leur cri à nos prières, une émotion intense m'étreignait l'âme... et je repris la route sombre sur la bicyclette du bon Dieu.

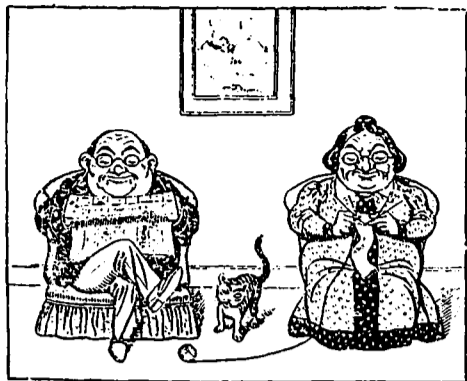
AMÉNITÉS



Louise. — Dites, grand'mère, fermez-vous les yeux quand vous buvez du lait ?
Grand'mère (ébahie). — Qui te fait me demander une chose aussi absurde ?

Louise. — C'est parce que papa disait, ce matin, à maman, que vous ne pouviez pas regarder du lait sans qu'il s'écroule.

DRAME INTIME



I

Il y avait, à Montréal, deux vieux rentiers, Mr et Mme Bétasson, qui avaient une jolie chatonne nommée Puce. Un jour que Monsieur lisait sa gazette pendant que Madame lui confectionnait une bonne paire de chaussettes, l'attention de Puce fut sollicitée par une boule qui remuait gentiment sur le plancher.



II

Illico, la petite chatte se mit à jouer avec la boule qui n'était autre que la pelote de laine de Mme Bétasson tant et si bien que...



III

...après quelques cabrioles, le gracieux animal avait enroulé la laine autour d'un des pieds de Mr Bétasson qui, absorbé dans la politique, ne s'apercevait absolument de rien.

LE NAVIRE

Le navire est en route en l'immense océan,
La vague furieuse éclate sur sa masse,
Et jette contre lui ses long jets écumeants
Mais le navire va, jamais rien ne le lasse.

Midi ! le soleil brûle au sein du firmament
Les grands flots surchauffés roulent leur glauque masse
Tout paraît s'endormir plein d'engourdissement,
Mais le navire va, jamais rien ne le lasse.

Et la nuit et le jour l'énorme bâtiment
Poursuit sa longue course à travers l'océan,
Qu'importe les flots lourds lui crachant leurs écumes,
Qu'importe les vents froids lui soufflant leur haleine,
Il marche calme et sûr, majestueux, pesant
Par l'orage et les vents, par la nuit et les brumes
Vers les ports situés par de là cette plaine
Là bas est le repos, le calme immensément.

Fait à bord du "Scotsman" 1896.

BARON BAUDOIN DE FLANDRE.

L'orage s'est levé crachant les ouragans,
L'éclair scintille au ciel ; la mort est là qui passe,
L'autour on semble entendre un triste craquement,
Mais le navire va, jamais rien ne le lasse.

La nuit jette partout son manteau noirceissant,
Des ténèbres sans lune enveloppent l'espace,
L'horizon s'est caché dans l'abîme béant,
Mais le navire va, jamais rien ne le lasse.

tions, quand tout à coup, la veuve eut une idée qu'elle communiqua à sa nourrice et qui, suivant-elle, devait changer de tout au tout sa position.

— Tu connais le vieux Abou Kassem, dit-elle, le savetier de la ruelle voisine, il a l'âge qu'avait mon mari et lui ressemble beaucoup à ce que disaient tous ceux qui les avaient vus. Va le chercher sans tarder, amène-le ici sans que personne ne le voie entrer, puis tu ira quérir le notaire Ali-Kaloub en lui disant que mon mari, très malade, désire le voir de suite ; va et sois prompte.

La vieille sortit et, quelques instants après, rentra accompagnée du vieux savetier Abou-Kassem, que la veuve mit au courant en quelques minutes de ce qu'elle attendait de lui.

— Nous allons, dit-elle, sortir du lit le corps de mon mari et vous allez prendre sa place ; comme vous lui ressemblez beaucoup et que vous ne par-

lez que bas et comme le fait un malade, le notaire s'y trompera facilement, vous lui direz de prendre note de votre testament que vous ferez en ma faveur et je vous récompenserai de votre obligeance.

Le savetier, ayant accepté, le corps du défunt fut placé momentanément dans une autre pièce, et, revêtu de sa robe de chambre, la tête entourée de linges qui lui cachaient aux trois quarts la figure, le vieux Abou-Kassem s'appêta à jouer son rôle de testateur in extrémis.

Moins d'une heure après tous ces préparatifs, la vieille et le notaire faisaient leur entrée dans la chambre.

— Vous désirez faire votre testament, mon cher monsieur, dit le notaire en prenant place à une petite table qu'on avait approché près du lit et qui supportait tout ce qui est nécessaire pour écrire.

— Oui, Ali Kaloub, glapit une voix cavernueuse, et hâtez-vous, car je suis bien mal.

— Je suis prêt, que faut-il écrire ?

— Peu de chose, Ali Kaloub, le plus court testament sera le meilleur. Je lègue la moitié de tous mes biens, meubles, immeubles et créances, enfin de tout ce que je possède, à ma femme bien-aimée, ici présente.

— Et l'autre partie, fit le notaire en écrivant.

— L'autre moitié à un de mes voisins, l'honnête cordonnier Abou-Kassem qui est le plus honnête homme que je connaisse. C'est tout... et le malade retomba, comme épuisé, sur son oreiller.

Qui fut penaude ? La jolie veuve qui avait trouvé dans le vieux savetier un associé qui savait compter. Mais, que faire ? Elle dut accepter sans protestation le partage indiqué par le rusé Abou-Kassem. KADIO.

A FINAUD, FINAUD ET DEMI

CONTE ARABE

Il était une fois à Stamboul, à moins que ce ne soit à Bizerte, — le lieu importe peu, du reste, — une jolie dame qui était mariée à un vieux mari, fort riche et depuis longtemps retenu au lit par la maladie.

Malgré toutes les exhortations de ses parents, de ses amis et de sa jeune femme, le vieux malade n'avait jamais voulu faire son testament.

— J'ai encore de longs jours à vivre, répondait-il à tous ceux qui le conseillaient à ce sujet, laissez-moi en repos !

Mais une nuit, l'ange de la mort passa sur la maison où agonisait le bonhomme et il mourut subitement, si subitement que sa femme, qui venait de lui faire prendre un remède quelques minutes avant et qui s'était absentée de la chambre, le trouva mort quand elle y rentra.

Il était mort si doucement que la vieille Kaira, la nourrice de madame, qui était dans la chambre, ne s'en était pas aperçue.

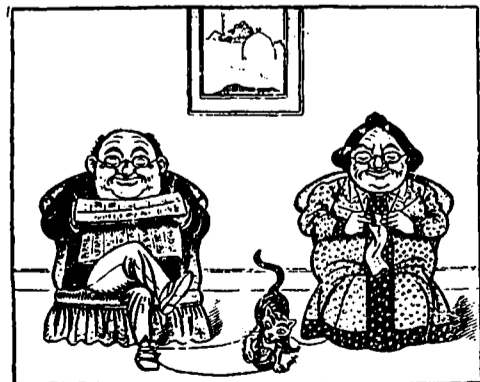
Voyant le bonhomme mort et sans qu'il eut fait de testament, la jeune veuve se désolait :

— Ah misère, disait-elle, dans quelle triste situation vais-je me trouver par l'entêtement de mon mari.

Tous ses biens sont ou en propriétés ou placés dans des maisons de commerce, il n'y a ici qu'une somme absolument infime, à peine suffisante pour payer le coût des funérailles. Que vais-je devenir ? Ses parents vont, aussitôt qu'ils le sauront mort, se précipiter ici, m'en chasser et se partager ses biens, me voilà réduite à la mendicité.

La vieille, qui l'aimait beaucoup, partageait ses larmes et ses lamenta-

DRAME INTIME — (SUITE)



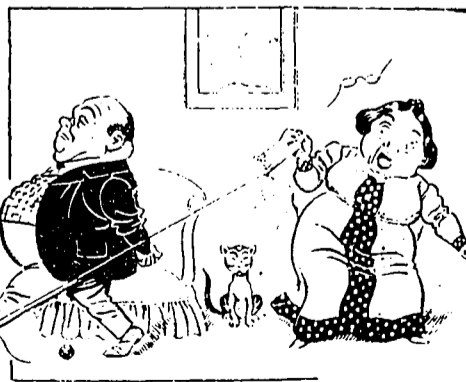
IV

...Mme Bétasson non plus, du reste ; car si son époux semblait boire du lait en lisant, elle se livrait sans doute à de non moins agréables réflexions en poussant ses aiguilles.



V

Mais tout à coup la série changea, cette espiogle de Puce venait de s'éloigner, son petit travail accompli, quand Mr Bétasson fut pris d'un babillement terrible en abordant le compte rendu d'une séance de la Société des Antiquaires de Noisy-les-bouillons et...



VI

...abandonnant son journal, il se mit à exquissier un mouvement de retraite qui tira madame son épouse des rêves étoilés.

Puce seule, la conscience tranquille, était revenue prendre sa place entre les deux victimes de sa légèreté.

CHRONIQUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE



Il existe un homme qui, bien certainement, est un de ceux dont on aura le plus parlé depuis un mois, à Paris comme partout. C'est le fameux député radical musulman, Dr Grenier, l'élu de Pontarlier au Parlement français.

Tant que l'Assemblée qui siège au Palais-Bourbon ne possèdera pas quelque député bouddhiste ou fétichiste, — en costume bien entendu, — notre docteur tiendra le record de l'excentricité. *To be or not to be*, disait Hamlet, combien juste est cette boutade, sur le seuil du XX^e siècle, en ce temps de snobisme à outrance !

On prétend que le docteur porte son majestueux costume d'une façon irréprochable, ce qui lui conciliera, bien certainement, la faveur de bien des cœurs féminins ; que c'est un homme fort érudit, habile médecin et orateur disert ; il est de plus suffisamment riche, ce qui n'a jamais rien gâté, et fait, de sa fortune, un fort noble usage tout en donnant autant de consultations gratuites qu'il s'en peut présenter.

Ajoutons pour compléter la biographie de notre musulman franc-comtois, qu'il est, quoique célibataire, partisan de la polygamie, (!) et qu'il pratique, dans toute leur rigueur, les rites de la religion qu'il a embrassée, faisant sa prière tourné vers le sud et ses ablutions n'importe quel endroit il se trouve, sans crainte des quolibets.

Avouez que cela rompt un peu l'uniformité du moule étroit et conventionnel auquel nous sommes habitués et que, n'y eût-il

que cette protestation, — par le fait, — contre le hideux habit noir auquel, mes chers frères, nous sommes voués uniformément, vous, moi, lui, qu'il s'agisse de Paris, de Londres, de New-York, voire même de Yeddo ou de Tananarive, il faudrait applaudir à l'originale excursion, dans le domaine du non vu, que se permet le député-docteur Grenier.

Il nous a semblé utile de présenter aux lecteurs du SAMEDI, le portrait de ce hardi novateur dont le masque, suffisamment arabe, semble fort à son aise sous la chéchia enroulée de la classique corde de chameau et sous le burnous des sectateurs de Mahomet.



DR GRENIER.

Ne quittons pas l'Afrique musulmane que nous a rappelé cet excellent docteur, sans dire un mot de la mission qu'a si habilement menée à bien le lieutenant de vaisseau Hourst.

C'est à la fin de l'année 1893, que la mission hydrographique du Niger quittait la France, Mr Hourst, l'ami et l'héritier moral du lieutenant de vaisseau Davoust, mort à la peine, ayant réussi, après dix années de lutttes, à la faire accepter.

Il partit donc, emportant les morceaux d'un petit chaland en aluminium, le "Jules Davoust", mais attendit encore deux ans, à Bademché, et ce ne fut qu'en Août 1895, que tout était repris. On monta le bateau à Bafoulabé où il fut baptisé en grande pompe, refractionné et transporté sur le Niger, à Koulikoro.

En trois semaines, tout était paré et le *Davoust* lancé ; il avait pour compagnons : *L'enseigne Aube*, chaland en bois et un autre petit bateau, le *Dante*.

Ce ne fut que le 22 septembre que, le dernier colis embarqué, la mission se mit en route.

Elle comprenait :

Le lieutenant de vaisseau Hourst, son chef, MM. Baudry, enseigne de vaisseau, et Bluzet, lieutenant d'infanterie de marine, le docteur Taburet, de la marine ; vingt laptots régulier et dix irréguliers : interprètes, boys, etc.

La descente jusqu'à Tombouctou n'a rien de particulier : le R. P. Hacquard, des Pères Blancs d'Alger, voulut bien

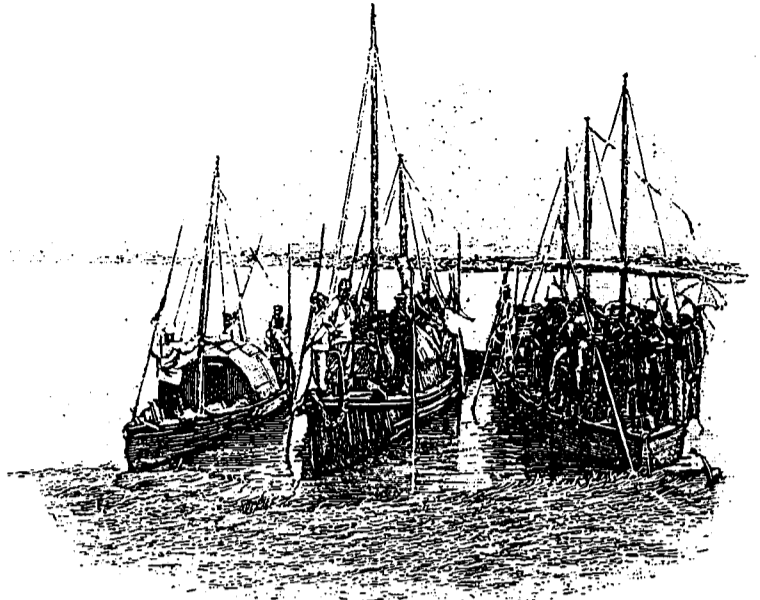


M. HOURST, Lieutenant de vaisseau.

se joindre à la mission. Il n'y a pas de compagnon de route plus alerte, plus gai, ni de conseil plus sûr pour tout ce qui touche ces hommes mystérieux, abritant encore l'impénétrabilité de leur masque fier et impassible derrière le sombre litham, les Touareg.

La flottille quitte Kabara le 22 janvier 1896. A Dieu vat ! Trois jours après, on s'arrête à Kagha où les Kounta, tribu d'Arabes pieux, reçoivent nos voyageurs avec cette hospitalité qui est de tradition dans leur famille. Après les Kel Temoulaï et les Igouadaren, plus ou moins soumis à Tom-

bouctou, commence le pays des Aouellimiden. On est en Ramadan, les marabouts s'agitent, on raconte que les blancs ont avec eux des choses diaboliques : des fusils qui tirent sans s'arrêter, des balles qui courent



LE DÉPART DE KOULIKORO.

dans la brousse pendant huit jours, une machine qui parle, un cheval de fer — une pauvre bécane qui en a vu de dures ! — Mais tout s'apaise bientôt et le chef Madidou, qui avait réuni à Gao son ban et son arrière-ban, se déclare l'ami et le protecteur des voyageurs, et le phonographe devient un puissant agent de civilisation, tandis que la bicyclette lutte de vitesse avec les petit chevaux de nos nouveaux alliés.

A 100 kilomètres au dessous de Gao, des Ansongo, commence une série de difficultés de navigation inouïes. Un fleuve absolument encombré d'îlots et de rochers innombrables, de rapides, de tourbillons, la sensation que l'on tombe pendant des journées entières, et cela pendant 450 kilomètres. Le 15 mars, devant le rapide de Labezenga, le P. Hacquard dit la messe et donna la bénédiction : les bateaux furent crevés, mais vite réparés. Nos compatriotes arrivèrent ainsi dans le pays de Say, Madidou ayant aplani sur leur route toutes les difficultés en donnant ordre qu'ils aient des guides.

Mais Say, où l'on aborde le 8 avril, n'est pas encore le port tant désiré, il faut se reposer, réparer les bateaux tous avariés et attendre que le fleuve ait remonté suffisamment pour continuer la route : cinq mois et demi, pendant lesquels la Mission Hourst construit, dans une île à 6 kilomètres de Say, le fort Archinard ; pour calmer la longue attente, chacun apprend une langue du pays, sous une température de 19° à l'ombre.

Le 15 septembre, le fleuve est favorable et nos amis reprennent leur course vers la mer. Ils traversent le Dendi ; habitués qu'ils sont aux cailloux du fleuve, les rapides de Yaourie ne les arrêtent pas. Enfin, les voici à Boussa. Le roi de Boussa, les reçoit de la façon la plus hospitalière. Rien ne manque à la réception, visites des membres de la famille royale, aubades de violons et de ces trompes haoussas, longues de 2 mètres, d'où des artistes époumounés tirent les deux notes de nos trompes de Mail. Mais on tarde à leur donner un guide, le temps presse, il faut s'en passer. Encore une fois on se laisse tomber et encore une fois cela réussit. Quarante huit heures après, la mission était en pays anglais, et, tous pavillons dehors, passait sans arrêter devant les postes de Léaba et de Hadjibo. A Géba, le capitaine Carrol leur donnait un paquet de journaux français : Quelle joie !

Et de là, sans encombres, le retour s'effectue par Lagos, le Dahomey et le Sénégal. Exactement deux mois pour aller de Say à Saint-Louis : en somme un joli record, si l'on songe que la mission rapporte dans ses bagages 50 feuilles d'hydrographie au 1/50,000^e, des observations astronomiques, et météorologiques, mille photographies, des chants indigènes phonographiés, des collections d'histoire naturelle, et 5 vocabulaires nouveaux : 15,000 mots environ.

On voit quelle somme énorme de travail représente l'expédition du lieutenant Hourst



LE PÈRE HACQUARD PORTANT UN PETIT INDIGÈNE.

Expédition toute pacifique et dont les résultats seront, vraisemblablement, incalculables, tant au point de vue scientifique qu'à celui tout particulier de l'influence française dans le continent noir.

C'est encore la science qui, le 26 décembre, a été honorée dans la personne de l'illustre Pasteur dont les cendres ont été transférées, de l'église Notre-Dame où elles reposaient, à l'Institut Pasteur, leur définitive demeure.

Le cercueil, accompagné de la famille fut, après une messe chantée, accompagné jusqu'à la sortie de la cathédrale par les membres du chapitre.

A dix heures, le fourgon renfermant les restes de l'illustre savant arrivait à l'Institut de la rue Dutot. A la porte, le cortège se forme composé de MM. Jean-Baptiste Pasteur, Vallery-Radot et du fils de celui-ci, représentant la famille.

MM. Joseph Bertrand, Wallon, Duclaux, Brouardel, le comte De-la-borde; les délégués anglais, sir Joseph Lister, président de la Société royale de Londres; sir John Evans, de l'Université d'Édimbourg; sir Dice Duckworth, délégué des médecins de Londres; M. Priestley, M. Sterling, de l'Owen Collège de Manchester, et M. Crookshank, du King's Collège; — puis le commandant Moreau, représentant du président de la République; les présidents des Chambres, les ministres, les professeurs de l'Institut, les académiciens et les invités.

Mes. Pasteur, J. B. Pasteur, Vallery Radot et ses enfants, se trouvaient déjà dans la crypte où Mr l'abbé Rival, curé de Saint Lambert de Vaugirard, a dit les dernières prières.

C'est dans cette crypte, creusée à l'extrémité du grand vestibule, qu'est le tombeau, en porphyre de Suède; en arrière, en forme d'abside, une petite chapelle.

La crypte est recouverte d'une sorte de dôme, porté par douze colonnes également en porphyre; le raccordement avec la clef de voûte est formé de reliefs ornementaux figurant des branches de laurier et de chêne, des palmes et des psaltes.

On accède à la crypte par un escalier voûté, fermé d'une grille en fer forgé d'un magnifique travail, avec, au dessus, cette laconique inscription: "Ici repose Pasteur."

La voûte est d'un beau travail de mosaïque, rappelant, en motifs décoratifs, les principaux travaux de l'illustre savant, des groupes pittoresques chiens, de lapins, de poules, encadrés dans des feuilles de mûrier, de ne, de houblon.

Le dallage de la crypte, en mosaïque également, figure une couronne chêne et de laurier, encadrant le sarcophage.

La coupole qui le surmonte est décorée de quatre figures symboliques:



QUELQUES VICTIMES DE LA FAMINE AUX INDES.

la Science, la Foi, l'Espérance et la Charité, pointes par Luc Olivier Merson. L'ensemble constitue un monument extrêmement imposant rappelant le mausolée de Galla Placidia, à Ravenne.

Si Pasteur et les savants de son école ont découvert ou pressenti, la plupart des virus anti infectueux, il en est un, malheureusement, que l'on chercherait en vain, celui destiné à l'extinction des famines terribles qui, périodiquement déciment les Indes.

Des millions d'êtres humains périssent misérablement dans ce superbe pays dont le nom seul évoque des images de richesse et d'abondance.

Mais il faut, hélas, compter avec l'incurie, le fatalisme des habitants qui, malgré ce cycle, toujours renaissant, d'une année de famine succédant invariablement à quelques années d'abondance, ne savent, ne veulent et souvent ne peuvent économiser quelque chose pour les jours sombres.

Il semble que les éducateurs européens des Indes pourraient, s'ils le voulaient sérieusement, suppléer à ce manque de prévoyance de leurs administrés en établissant, dans les centres mêmes de production du riz, base de la nourriture nationale, des dépôts d'une importance suffisante pour parer à la disette causée par la sécheresse.

Si on ajoute que beaucoup d'Indous ne veulent accepter, pour leur nourriture, d'autre riz que celui indigène, on reconnaît qu'il n'est guère facile de leur venir en aide, autrement que de la façon précitée; mais le moyen est trop simple pour être appliqué et il est fort probable que la présente famine ne clora pas encore l'ère de ces affreuses calamités, coûtant la vie à des millions d'êtres humains, les réduisant à la terrible condition que représente fidèlement notre dessin; calamités qui ne devraient certes pas se produire à l'aurore du XX^e siècle.

LOUIS PERRON.

AU RESTAURANT

Le garçon.—Comment monsieur désire-t-il avoir son steak?

Le client.—Cela m'est indifférent comment vous le ferez cuire. Arrangez-vous seulement pour que je l'ai cette semaine.

DISPOSITION PRÉCOCE

La maman (regardant amoureuxment son fils.—Que penses-tu que fera bébé quand il sera grand?

Le père.—Cela ne m'étonnerait pas qu'il devienne crieur chez un encanteur.

LA RAISON

Madame.—Enfin, Brigitte, comment cela se fait-il qu'il y ait du steak pour le souper, quand je vous avais dit de prendre du jambon.

Brigitte (sèchement).—Madame saura que je ne mange jamais de jambon le soir.



L'ARRIVÉE DU CORPS DANS LA CRYPTÉ.

A LA GLISSOIRE



Mlle Fleur de Neige. — Non vraiment, mais Sambo, je ne isque plus la descente.

Monsieur Sambo. — O mademoiselle Fleur de Neige, vote deniée glissade vous a-t-elle causé quelque malaise ?

Mlle Fleur de Neige. — Non, pas précisément, mais j'ai la vue tendue et un si rapide déplacement d'air me fait mal aux yeux.

Monsieur Sambo. — N'ayez crainte, je vais à manger ça.

Gerbes et Glanures

(Extraits des journaux parisiens)

Copié dans un journal :

« On sait que Samson, armé simplement d'une mâchoire d'âne, passa au fil de l'épée mille à onze cents Philistins. »

**

Une plaisanterie de troupiér qui est en train de faire le tour des casernes.

Quatre capitaines se trouvent au mess après dîner.

On ne parle pas. Chacun fume, les uns la cigarette, les autres la pipe.

— Messieurs, dit l'un des capitaines, nous ne disons rien ? Probablement parce que nous ne nous sentons pas entre nous.

— Pas entre nous ? fait l'un des trois autres.

— Sans doute ! Bien que nous soyons du même grade, il y a pourtant ici un supérieur et un inférieur...

— Comment ça ?

— Naturellement ! Le silence est général et nous fumons du caporal !

**

Le peintre X passait hier sur le boulevard, le bras en écharpe.

— Tiens ! dit un de nos confrères, X s'est donc battu ?

— Non... Il a fait une chute de bicyclette... C'est la troisième fois au moins que ça lui arrive.

— Pas bête !... C'est sans doute afin qu'on le prenne pour un descendant direct du célèbre artiste grec, le peintre... Apelle !

En route pour l'Académie



Elle. — Allons, dépêches-toi donc, Ernest. Nous n'arriverons jamais et il nous faudra nous asseoir derrière les grands chapeaux qui empêchent de rien voir sur la scène.

Au Tribunal :

Le président. — Vous n'avez pas pris d'avocat ?

Le prévenu Berlucot (accusé d'avoir battu sa femme, étant en état d'ivresse). — J'vas vous dire, mon président, si j'avais voulu coller des blagues au Tribunal, j'en eusse pris un ; mais voulant dire la vérité, j'n'ai pris moi-même.

**

Un écrivain de l'école des réformateurs de la langue française demande au rédacteur en chef d'un grand journal :

— Vous avez lu mon article ?

— Oui, deux fois même, et j'allais recommencer...

— Ah ! vous êtes trop bon !...

— Non, pas du tout. C'est que je n'en ai pas compris un mot !

Sur la plage, un ménage bourgeois contemple la mer. Soudain, l'époux, s'adressant à un pêcheur.

— Qu'est ce donc que cette ligne que l'on voit là-bas, tout là-bas ?

— C'est l'horizon.

— Tiens ! tiens ! tiens ! Tu vois, Rosalie, c'est l'horizon.

**

Un impresario de café concert est en train de former une troupe de ballet.

Deux danseuses viennent lui demander un engagement :

Après les avoir examinés :

— Vous êtes un peu maigrelette, dit-il à l'une. Et vous, un peu boulotte, ajoute-il en se tournant vers l'autre.

Puis s'adressant paternellement à toutes deux :

— Tâchez donc de vous entendre ?

**

Une bien jolie coquille cueillie dans un grand journal du centre :

« Grand dîner, hier soir, chez le président de la République. Mme Félix Faure avait à sa droite M. X... et à sa gauche la gare de Sceaux. »

La gare de Sceaux pour le garde des Sceaux !

**

On vend chez les papetiers des images assez grossièrement coloriées avec le texte des contes de *Barbe-Bleue*, *Cendrillon*, *Peau-d'Âne*, etc.

— Maman, demande la petite Jeanne, est-ce que c'est vrai, toutes ces histoires racontées sur les images à un sou ?

— Mais non mon enfant.

— Et sur celles à deux sous ?

**

— Quel âge a-t-il ce chérubin ?

— Trois mois et vingt jours.

— Vraiment, trois mois et vingt jours seulement ?

— Quel âge lui auriez-vous donc donné ?

— Oh ! au moins quatre mois.

**

Entre amis :

— Ma femme est malade.

— Qu'est-ce qu'elle a ?

— Je ne sais pas, elle pleure toute la journée.

— Mais, alors elle a une pleurésie !

**

Le capitaine au sergent, après la revue de la compagnie :

— Vous mettrez deux jours de consigne à c't' homme-là, pour avoir recousu un bouton avec du fil b'anc et s'être servi d'encre rouge pour le noircir.

**

Un garçon laitier est condamné à cinquante francs d'amende pour avoir additionné son lait.

— Mince ! a'ors, s'écria-t-il, qu'est-ce qu'on me ferait si je l'avais soustrait.

**

Fantaisie phrénologique :

— Voyez, dit le professeur, cette bosse qu'à Albert derrière la tête, c'est de l'amour filial...

— Oh ! non, interrompt l'enfant, c'est un coup que j'ai reçu de papa !

**

Au Tribunal.

Un président demande à un prévenu ses noms, prénoms et profession ; puis, relevant ses lunettes sur son front :

— Avez-vous déjà été condamné ?

— Non, Monsieur le président.

— Parfait ! Eh bien, asseyez-vous, vous allez l'être.

**

Boireau, froissé, mais très digne :

— Vous repoussez mes hommages, madame ; vous en avez le droit. Mais je ne vous cacherais pas que vos façons me donnent une f... tue idée de votre éducation.

**

— Vous avez l'air triste, baron...

— Oui... Depuis quelques jours j'ai des idées... monacales.

— Comment ! vous songeriez à aller vous enfermer dans un cloître ?

— Oh ! non... à partir pour Monaco tout simplement.

**

Examen fin de siècle.

Le professeur interroge un candidat sur les questions de sauvetage :

— Je suppose que vous êtes embarqué sur un bateau qui chavire avec cinq jeunes filles ; que faites-vous ?

— Je sauve la plus riche.

L'HOMME DE NEIGE

Jean Daboïs s'est fait chasser de la classe pour l'une de ses polissonneries habituelles. Mais cette expulsion ne l'a ni humilié ni contristé et, très gaiement, il a employé ses loisirs à faire un grand homme de neige, sur la place même de l'école. C'est la première neige de l'année, une neige épaisse, molle, compacte, l'exquis du genre et la joie de l'amateur. Aussi Jean, qui excelle dans cette sculpture primitive, a-t-il réussi, en un tour de main, à faire un vrai chef d'œuvre. Au moment où ses camarades sortent tumultueusement de l'école, il vient de coiffer son bonhomme d'un grand entonnoir sur lequel il plante un panache fait de plumes ramassées.

"Hourrah ! bravo ! vive l'homme de neige ! crient les gamins. Voilà ce qui s'appelle ne pas perdre son temps. Est-il assez malin, ce Jean ? A l'assaut !" Et les boules de neige tombent dru. Mais Jean proteste. "Tout doux, dit-il, en descendant majestueusement du petit traîneau qui lui a servi d'échafaudage. Qu'on respecte mon homme de neige ! Je désire qu'il vive quelques jours en souvenir de l'épouvantable injustice qui m'a été faite, ce matin même, par un maître tyrannique..."

Malheureusement pour la harangue, le maître tyrannique apparut, en ce moment, au haut de l'escalier de la maison d'école. Craignant une nouvelle admonestation. Jean s'esquiva modestement, et prit le chemin qui conduisait à la demeure de ses parents. Il fut bientôt rejoint par un petit garçon de neuf ans environ, brun, joufflu, à l'air craintif et inquiet.

"Me permets-tu de faire route avec toi ? dit-il timidement.

— Comment, si je permets, mais enchanté de ta compagnie, Poulet de mon cœur !" répondit Jean, dont la taille élevée et dégagée formait le plus parfait contraste avec celle de son petit interlocuteur. Les deux camarades cheminèrent quelques instants en silence.

"Quel bel homme de neige tu as fait ! dit enfin le nouveau venu, le petit Gustave. Comment fais-tu pour toucher cette neige si froide ?

— Comment je fais, dit l'autre. Attends, je vais te montrer," et d'un vigoureux coup de poing, il en-

voya son compagnon rouler à dix pas. Celui-ci se débattit un moment dans la neige qui bordait le chemin ; puis, sentant qu'il enfonçait, il se mit à pousser des cris lamentables. Jean, qui n'était pas méchant, au fond, le saisit par un bras, le remit sur ses pieds et l'aïda à se débarrasser de la neige qui l'avaïglait. Le petit pleurait à chaudes larmes, en regardant ses pauvres mains rougies et mouillées, son bonnet tout blanc et ses livres dispersés sur la route.

"Allons, allons, dit Jean. Ne fais pas la fille ! Ah çà ! tu ne l'as pas volé, ton surnom de Poulet. Peut-on crier de la sorte pour avoir mordu un peu de neige !"

Ces mots calmèrent soudain le petit désolé.

"Ne te moque pas de moi, Jean, je t'en prie. Tu sais que c'est la pre-

mière fois que je vois de la neige. Chez nous, il y a toujours du soleil et des fleurs, et ici, il fait si froid et les garçons de l'école sont si méchants ! Je sais bien que je n'ai pas de courage et que je pleure pour rien, comme une fille. Tu es brave, toi ! Tu ne sais pas comme ça fait mal d'avoir peur, d'être petit, et de ne pouvoir se défendre. J'aimerais tant à être comme toi. Dis-moi comment tu fais pour n'avoir jamais peur ? Apprends-moi, je t'en prie, à être courageux !

— Vois-tu, dit Jean d'un air docte, ça ne s'apprend pas. Mais si tu veux, je peux pourtant te donner une leçon. Trouve-toi, cette nuit, à onze heures, sur la place de l'école devant mon homme de neige. J'y serai aussi et tu verras."

Gustave eut un air un peu inquiet.



Il plante un panache. (P. 9, col. 1.)

"À onze heures ! mais il fera tout nuit ?"

Jean éclata de rire : "Oh ! alors, si la nuit te fait peur, rien à faire, mon petit : Poulet tu es, Poulet tu resteras."

Ces mots firent un effet magique.

"J'irai, j'irai ! s'écria le petit joufflu. Ne manque pas d'être là, toi aussi !"

Et les deux camarades se séparèrent.

"Un peu, pensait Jean, que je vais aller me geler pour te plaire, mon petit nigaud ! Attends-moi sous l'orme, tu m'attendras longtemps. J'aime m'eux mon lit."

Et Jean s'en fut, tout joyeux, s'asseoir à la grande table de famille, au milieu de ses nombreux frères et sœurs, tous gais compagnons comme lui, quoique la pauvreté fût leur partage.

Le petit (Gustave était plus fortuné. Son père était fils d'un cultivateur de la Picardie. Jeune encore, il avait quitté son village pour chercher fortune, et avait établi un petit commerce à Alger. Ses affaires avaient prospéré, il s'était marié et était enfin revenu au pays, avec sa femme et son fils, pour y vivre en fermier-proprétaire. C'était le premier hiver que Gustave passait en Europe, la première fois aussi qu'il se trouvait mêlé à une bande de rudes garçons. Aussi comprend-on ses terreurs et cet ignominieux surnom de "Poulet" que ses camarades lui avaient donné.

Sans se douter de

la trahison de son maître en bravoure, Gustave voyait tomber la nuit avec un mélange de frayeur et d'impatience. Il allait donc savoir enfin le secret du courage ! Mais, pour cela, il fallait affronter la neige, la nuit, l'inconnu !

Une fois dans son petit lit et bordé tendrement par sa mère, il ne put fermer les yeux. Quand il entendit la grosse horloge sonner dix coups, il s'habilla tout doucement, prit ses souliers à la main et descendit avec mille précautions l'escalier de bois qui menait à la rue. Heureusement que ses parents et les garçons de ferme avaient le sommeil lourd. Rien n'arrêta la marche du petit aventurier, et bientôt il se trouva dehors, sur la neige craquante. Un mince croissant de lune, brillant dans un ciel clair, enveloppait la campagne d'une lumière presque insaisissable. On ne voyait que le contour vague des objets. Dans le village, silence et obscurité

Gustave restait sur le seuil, indécis et tremblant. "Jamais je n'aurai le courage d'avancer," se disait-il. Mais, près de son oreille, il crut entendre une voix railleuse qui disait : "Poulet, pauvre Poulet !" et il partit comme un trait. Ses pieds criaient sur la neige. Il s'arrêta frémissant ; le silence lui paraissait plus effrayant encore, il reprit sa course. Là bas, de cette encoignure profonde, quelqu'un va surgir sans doute ! Et cette masse noire, qu'est-ce donc ? Ah ! seulement un tas de bois. Il se rassure, mais un frémissement des arbres lui procure une nouvelle épouvante.

Il avance cependant, et jamais le chemin ne lui a paru si long. Tout à coup, il pousse un cri étouffé. Une ombre immense s'étend sur la neige. Est-ce un géant, grand Dieu ? Mais non, c'est l'homme de neige et Jean est là, sans doute. Justement onze heures sonnent à la tour. Ce brave Jean, ce cher Jean ! et Gustave se sent tout rassuré et attend.

Mais Jean ne paraît point. Les secondes, les minutes se passent, il ne vient pas. Aurait-il oublié ? Ne se serait-il pas réveillé ? Gustave frissonna à nouveau de froid et de peur, et tout à coup cette pensée lui vint : "Maman ! papa ! S'ils ont vu que j'étais parti, ils sont très inquiets, sans doute. J'ai été bien méchant de m'enfuir ainsi. Je n'aurais jamais dû écouter ce vilain Jean qui s'est moqué de moi..." et le voilà qui retourne sur ses pas, longeant les maisons, tendant l'oreille, serrant son manteau contre lui.

Il passait près de l'église, quand un bruit singulier l'arrêta : c'était comme le grincement continu d'une clef dans une serrure. Le son venait, ou semblait venir de la maison du curé, qui suivait l'église dans la direction de la demeure de Gustave. Le premier mouvement de celui-ci fut de s'enfuir ; mais, pour s'enfuir, il fallait ou passer devant le presbytère, ou traverser la rue et se réfugier dans l'ombre de l'autre rangée de maisons. Les deux alternatives semblaient dangereuses. Aussi Gustave, tout en tremblant, se décida-t-il à s'avancer jusqu'au dernier contrefort de l'église, afin de s'assurer de la nature du péril. Allongé prudemment la tête il regarda, et ses yeux, habitués à l'obscurité, reconnurent deux ombres qui s'agitaient devant la porte du presbytère. Le pauvre enfant retint à grand-peine un cri d'effroi et faillit se trouver mal, quand il entendit une voix profonde qui disait, très bas :

"Sacrés serruro ! pas un de mes passe-partout ne peut l'ouvrir. Faut la faire sauter.

— Dans ce cas, dépêche-toi, car tu sais qu'il y a encore le verrou, répondit une autre voix.

— Je le sais bien, parbleu ! reprit le premier. Il y en a même deux. Faut-il qu'il en ait des écus, le vieux, pour se barricader ainsi.

— S'il en a maintenant, dit le second voleur, espérons que ce n'est plus pour longtemps, et que son affaire va être réglée."

Gustave était tout pâle. Il s'agissait donc de voler, peut-être de tuer ce cher curé qui aimait tant les petits, qu'il protégeait toujours contre les grands ! Non, ce n'était pas possible. Lui, Gustave, s'y opposerait, et sauverait son ami et ferait prendre les deux brigands. Oui, mais comment ? S'il courait à la maison réveiller ses parents, on arriverait peut-être trop tard. La gendarmerie était plus loin encore, au bout du village. Les limes et les scies travaillaient. Bientôt la porte serait ouverte, et alors ! Tout à coup Gustave eut une idée : Si je montais dans le clocher, si je sonnais la cloche, tout le village serait réveillé et les brigands s'enfuiraient !

Gustave réfléchit deux secondes, le temps de se rappeler qu'une certaine petite porte qu'il connaissait bien, et par laquelle il était souvent monté avec son oncle, le sacristain, restait toujours ouverte. L'escalier, il le connaissait à fond, et ne craignait pas d'y trébucher seulement.

"Allons y donc !" se dit bravement le petit garçon.

Mais, au moment de quitter sa cachette, toutes ses terreurs lui revinrent : "Si les voleurs m'entendaient marcher sur la neige ? S'ils me prenaient et me tuaient ? Et ce clocher, il est plein de chauves-souris," et les jambes de Gustave se dérobaient sous lui.

"Poulet, Poulet, entendit-il tout à coup, pense à ce bon curé qu'il faut sauver !" et l'enfant, rasant les murs de l'église, se trouva bientôt dans la tour.

Cinq minutes après, un son étrange, faible d'abord et hésitant, retentit du haut des airs. Puis ce fut un grand coup de cloche, résolu, puis un autre, puis un troisième, enfin une envolée de notes claires. Les voleurs, qui venaient de forcer la porte du presbytère et entraient dans le corridor, s'arrêtèrent, épouvantés. Voyant les fenêtres s'allumer partout, ils s'enfuirent avec des imprécations, en abandonnant les instruments dont ils étaient munis.

Cependant la rue se remplit de villageois. On s'interroge, on s'interpelle, on s'exclame, on demande où est le feu, quel sinistre met en branle le tocsin d'alarme. Personne ne peut répondre, personne n'y comprend rien, et au milieu de la foule, les parents de Gustave, qui ont découvert le lit vide de leur fils, se désespèrent et réclament à chacun leur enfant. Dans l'intervalle, la cloche s'est tue. Enfin, le curé, accouru avec les autres, demande quelqu'un pour monter avec lui dans la tour. Et là-haut, sous la cloche, on relève le petit corps de Gustave, évanoui de fatigue et d'émotion. Ce n'est rien, heureusement. Couché dans le meilleur lit du presbytère et ranimé de diverses manières, le pauvre petit héros reprend bientôt connaissance. Il raconte naïvement ce qui s'est passé, en attendant de son mieux la trahison de Jean. La porte forcée, et la boîte d'outils, laissés par les malfaiteurs, prouvent la vérité de ce récit, et le bon curé embrasse son petit ami en l'appelant son sauveur.

Le mot était juste, car les voleurs, découverts quelques jours après, grâce aux indices qu'ils avaient laissés, avouèrent qu'ils avaient eu l'intention de tuer le curé pour s'emparer de son argent.

"Ah ! les pauvres fous ! dit le bon homme de prêtre. Ils n'auraient

trouvé que ma soutane et mon bréviaire, dont ils auraient été fort embarrassés."

Quand Gustave, remis de ses émotions, reparut à l'école, ses camarades lui firent une ovation, qui n'était que l'amende honorable de leurs anciennes persécutions. Mais Jean, la conscience bourrelée, se tenait à l'écart d'un air lamentable qui seyait mal à sa mine fûtée. Gustave courut à lui, lui tendit la main, ce qui donna à Jean l'occasion de se moucher bruyamment en murmurant : "Pardonne-moi mon mauvais tour, mon pauvre Poulet... Ah ! non, c'est mon brave que je veux dire, car tu es un brave. Me voilà devenu le Poulet, à mon tour, et c'est moi qui pleure comme une fille !"

CÉCILE SEGAND.

PAS DE CHANCE

Il faut que je vous conte la petite mésaventure dont je viens d'être victime et qui prouve bien qu'il n'y a pas de bonheur en ce bas monde.

Longtemps mon affreux coiffeur s'était payé ma tête. J'en avais assez. Je lui exprimai le dégoût que j'avais de sa personne et de ses discours et je sortis dans la rue en sifflant un air de pêche.

— Oh ! m'écriai-je, trouver un coiffeur qui ne parle pas, être rasé par lui et mourir après !

Je n'avais pas plutôt prononcé ces paroles qu'une idée pétilla, crépita et lança sa flamme claire. J'avais vu jouer au théâtre de Montmartre un drame intitulé *Lazare le Père*, drame dans lequel un personnage contre-fait le muet pendant cinq actes palpitants d'intérêt.

Pourquoi ne ferais-je pas de même ?

J'entrai dans un café, je demandai un bock et de quoi écrire, puis je confectionnai une pancarte ainsi conçue : "Je suis sourd et muet. Cheveux et barbe. *Shampooing*." Et je me précipitai chez un coiffeur inconnu.

L'homme de l'art me présenta une chaise et, comme je lui tendais ma pancarte, sa figure eut un éclair de joie. Il prit un crayon et griffonna quelques mots au bas de ma prose.

Plein d'épouvante je lus : "Sourd et muet ! Quelle chance, moi aussi ! Nous allons donc pouvoir causer."

WILLY.

IL N'AIMAIT PAS LES MÉCHANTS

Louis.—Je ne veux plus jouer avec le petit Joseph, il est vraiment trop méchant.

La maman.—Ah ! Et qu'est-ce qu'il t'a donc fait, mon pauvre enfant ?

Louis.—Il riait comme un bossu parce qu'un autre petit garçon faisait tourner notre pauvre vieux chat par la queue.

La maman.—C'est très mal, très mal, et quel était ce petit garçon qui faisait tourner le chat ?

Louis.—Moi, maman !

CHACUN SA MAROTTE

La femme (à son mari qui est professeur de sciences).—Allons, je crois bien que tu n'as pas compris un seul mot de ce que je t'ai dit et voilà une demi-heure que je parle.

Le mari (absorbé).—Qui le croirait ? Tu es aussi fraîche que quand tu as commencé à parler.

TOUJOURS PLUS CHÈRE

Elle.—Mon cher Georges, te suis-je toujours aussi chère que lorsque tu m'as épousée ?

Lui.—Grand Dieu, oui ! Et beaucoup plus encore. J'ai dépensé plus de \$150 cette année rien que pour tes chapeaux.

DEVINETTE



—Le cordonnier qui m'avait promis mes chaussures pour ce matin et il faut que je prenne le train dans un quart d'heure. Où est-il ?

NOUVEAU FEUILLETON DU SAMEDI

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 23 JANVIER 1897

Le Masque de Velours

PAR CHAMPOL

II

(Suite)

Avec sa précoce intelligence et l'irritabilité nerveuse qu'il tenait de sa mère, le pauvre petit s'effrayait, multipliait les questions embarrassantes, si bien que, pour l'apaiser, force fut de lui dire une parcelle de vérité. On avait eu de mauvaises nouvelles d'une affaire, et cela faisait du souci à maman.

Il écoutait silencieusement, fixant chacun alternativement de ses yeux lumineux, trop profonds pour des yeux d'enfant. Il semblait rouler des idées graves dans sa tête lorsque enfin il se laissa renvoyer avec sa petite sœur qui, elle, pleurait à chaudes larmes, sans savoir pourquoi.

Cet internède ayant rétabli un peu de calme, Osmin, qui jugeait plus que suffisant le délai accordé aux considérations sentimentales, crut le moment arrivé d'en revenir au fait.

—Et maintenant, demanda-t-il à M. d'Avron, quels sont tes projets? Tu ne comptes pas, je pense, attendre ici les bras croisés, la déclaration de la faillite et ce qui peut s'ensuivre?

M. d'Avron se redressa, le visage en feu, saisi d'une exaltation fébrile.

—C'est vrai!... tu as raison!... Qu'est-ce qu'il faut faire?... Je vais partir... oui, n'est-ce pas? m'en aller de l'autre côté de la frontière?... On ne peut me le reprocher!... Je laisserai ici tout ce que je possède!... Et à quoi cela servirait-il que je reste... pour...

Il n'acheva pas.

La perspective évoquée mettait le comble à son affolement, et il reprit:

—Vous trouverez mes papiers là... Vous ferez pour le mieux, et puis vous viendrez me rejoindre... ou... non!... vous me laisserez, car je suis un homme perdu!...

En l'entendant parler ainsi, Mme d'Avron et Simone, épouvantées, se jetaient à son cou, l'embrassaient, tâchaient de le calmer.

Un mot d'Osmin fit plus que leurs efforts.

—Allons, tu perds la tête, dit l'avoué en haussant les épaules. Partir! il ne manquerait plus que cela!...

Son sang-froid lui donnait sur tous une autorité indéniable.

—Dites-nous ce qu'il faut faire, monsieur Osmin; vous êtes notre meilleur ami, vous le savez! supplia madame d'Avron, qui se raccrochait à lui comme un noyé à un bon nageur, ne songeant plus à le qualifier de rustre, ni à demander pourquoi on recevait cet homme-là.

—M. d'Avron n'a qu'un seul moyen de se tirer d'affaire: dégager sa part de responsabilité, comme l'ont fait la plupart de ses collègues, en payant.

—Mais tu sais bien que je ne peux pas payer, dit M. d'Avron avec désespoir. Il faudrait une somme énorme que je n'ai pas.

—Prenez ma dot! s'écria Mme d'Avron. Vendez mes bijoux! Je donnerai tout ce que j'ai, peu m'importe, pourvu que vous soyez tranquille et que vous restiez près de moi!

Faisant ainsi le maximum des sacrifices classiques qu'une femme peut accomplir, elle se rassurait et elle s'étonnait de voir son mari rester aussi sombre, ne se doutant pas encore que, depuis longtemps, elle n'avait plus de dot.

—Cherchez autre chose de plus efficace et de plus prompt, continua Osmin; deux à trois cent mille francs sont nécessaires, et dans un bref délai: une quinzaine au plus. Un emprunt seul peut nous donner cette somme.

—Eh bien empruntons la chez le notaire! déclara Mme d'Avron, se trouvant vraiment très experte et surprise qu'on n'eût pas eu encore cette si simple idée.

—Le notaire demandera des garanties que vous n'avez pas, expliqua patiemment Osmin. Un parent ou un ami peuvent seuls, par affection, vous rendre ce service.

—Alors, demandons à nos amis!

M. d'Avron eut un sourire désolé.

—Croyez-vous donc que je n'aie pas épuisé déjà cette dernière ressource? dit-il amèrement. Depuis quatre jours, j'ai connu toutes les humiliations qu'un homme peut connaître, et cela en vain! Tous ceux qui voudraient m'aider ne le peuvent pas, et tous ceux qui le peuvent ne le veulent pas...

Mme d'Avron restait stupéfaite.

—Nous avons une famille si nombreuse, tant d'amis! Celui-ci... et celui-ci... disait-elle, énumérant les noms.

A chacun, M. d'Avron secouait la tête.

—Oui, reprit Osmin, je sais par expérience ce qu'est la tournée des amis aux heures critiques; la situation me semble presque désespérée, et cependant il faut lutter jusqu'au bout. C'est pourquoi, madame, et vous aussi, mademoiselle, j'ai voulu vous appeler toutes deux à notre aide; quand un miracle est nécessaire, c'est souvent une femme qui le fait.

Mme d'Avron se laissa retomber épuisée sur son fauteuil. Elle ne se sentait pas de taille à faire un miracle; mais Simone, au contraire, se ranimait en songeant qu'un effort pouvait encore être tenté, et M. d'Avron, toujours prêt à se cramponner au moindre espoir, se calmait déjà un peu.

—Cherchons, dit-il.

Tous les quatre, ils s'étaient assis et demeuraient immobiles, plongés dans de silencieuses réflexions qu'interrompaient de temps en temps une demande, une réponse, une discussion rapide.

Le cercle des parents proches, des amis intimes, avait déjà été parcouru. On rappelait, maintenant, des relations lointaines, des connaissances presque oubliées; on proposait des arrangements impossibles, des combinaisons folles.

—Pour prêter trois cent mille francs, la première chose est de les avoir, disait Osmin, s'efforçant de guider les recherches. Quelle est la personne de votre famille la plus riche?

—Parbleu! dit M. d'Avron, se levant avec une inspiration subite, c'est ma belle sœur... la veuve de mon frère! Une de ces fortunes anglaises colossales, à ne pas savoir soi-même le compte de ses millions!

—Parfait! parfait! s'écria Osmin.

—Mais ce n'est pas elle qui voudrait me venir en aide, acheva M. d'Avron.

—Le lui as-tu demandé?

—Non, ma foi, non! L'idée ne m'en est pas même venue!

—Alors, comment sais-tu qu'elle refuserait?

—Je la connais, ou plutôt je l'ai connue, car nous ne nous sommes pas revus depuis trente ans au moins. Jamais femme plus dure, plus méchante, plus indomptable que cette Anglaise, un véritable dragon! Avec cela, passionnée, d'une jalousie de tigresse!

L'impression laissée à M. d'Avron devait être bien forte, car il oubliait un instant ses soucis actuels pour rappeler les vieux griefs.

—Aimait-elle ton frère? demanda Osmin.

—A la rage, c'est le cas de le dire. Touché de cette belle flamme, et les millions aidant, le pauvre garçon, qui était doux comme un agneau, s'est laissé épouser. Quelle vie elle lui a faite, grand Dieu! Des méfiances, des reproches, des scènes continuelles, le gardant à vue, éloignant de lui tous ses amis, tous ses parents! Je crois qu'elle l'enfermait à triple tour. Enfin, elle l'a emmené en Angleterre où il est mort de chagrin, je suppose; et, à le regretter, elle a achevé de perdre la tête.

Simone écoutait avec une certaine curiosité. Jamais elle n'avait entendu clairement raconter l'histoire de la tante d'Angleterre, que M. d'Avron avait seul connue et, jusqu'alors, tout à fait oubliée.

—Lui reste-t-il des enfants? interrogea Osmin.

—Elle en a eu, mais ils sont tous morts, tous ou à peu près tous.

Osmin regardait dans le vide, absorbé comme s'il se fût livré à des calculs très difficiles. Puis, d'une voix nette, il énonça la solution:

—Si elle n'a pas d'enfant et si elle a tant aimé son mari, ceux qui le lui rappellent doivent l'intéresser encore. Tant mieux qu'elle soit folle; elle fera peut-être la folie de te prêter 300,000 francs.

—Il y a si longtemps que nous nous sommes perdus de vue!

—Mais vous lui aurez certainement laissé un bon souvenir, affirma Mme d'Avron, qui ne doutait jamais du mérite des siens, ni du cas qu'on faisait d'eux.

M. d'Avron hocha la tête:

—Hé!... je ne sais trop... Nous avons eu plus d'une querelle. J'étais garçon alors, et elle me soupçonnait toujours de donner de mauvais exemples à mon frère.

—En trente ans, on oublie bien des choses, remarqua Osmin.

—Elle est femme à ne rien oublier, et lorsqu'elle en veut à quelqu'un...

—Mais, à moi qui ne l'ai jamais vue, elle ne peut en vouloir! s'écria la pauvre Mme d'Avron. Elle aura pitié de moi, de mes enfants...

—Sait-elle seulement qu'ils existent! soupira M. d'Avron. Elle n'a pas même répondu à la lettre où je lui annonçais notre mariage, et je crois bien avoir omis de lui faire part de leur naissance. Nous sommes devenus complètement étrangers les uns aux autres.

—La parenté n'en est pas moins là, reprit Osmin, et l'honneur du nom qui vous est commun. Avant de s'avouer vaincu, on doit épuiser les dernières chances.

M. d'Avron réfléchit une minute. Son imagination était depuis

Contre les Rhumes obstinés, la Coqueluche, l'Asthme, le Croup, etc., etc., Donnez le BAUME RHUMAL

trop longtemps au repos pour ne pas se lancer avidement à la poursuite d'une nouvelle chimère.

—Après tout, dit-il, les tentatives les plus hasardeuses sont, en certains cas, les plus raisonnables. On en voit qui réussissent au delà de tout espoir. Il faut bien que quelque chose me sauve!

Cette dernière phrase résumait toute sa nature, un moment abattue, et qui se réveillait. Il commençait à ne plus douter de ce salut obligatoire, à se persuader qu'il ne pouvait succomber, lui, où succomberaient les autres, il reprenait avec sa vivacité ordinaire :

—Je ne risque toujours rien en écrivant à Eleanor.

Il se dirigeait vers son bureau.

Osmïn l'arrêta.

—Non, dans un cas pareil, quand il s'agit d'une affaire de vie ou de mort, on n'écrit pas aux gens.

—Alors ?...

—On va les trouver, conclut Osmïn. Certaines choses ne font d'impression que dites de vive voix.

M. d'Avron baissa la tête d'un air accablé.

—Sais-je seulement quel accueil elle me ferait? elle serait capable, en me revoyant, d'entrer dans une de ces fureurs noires dont je me souviens... et de me mettre à la porte sans même vouloir m'écouter, avoua-t-il piteusement. Je ne me sens pas le courage d'aller encore audevant de cette avanie.

La perspective d'affronter sa terrible belle-sœur le refroidissait singulièrement.

—Et puis, ajouta-t-il cherchant des raisons plus sérieuses, je ne puis m'éloigner en ce moment, abandonner toutes mes affaires, perdre, sans résultat probable, des jours précieux, risquer, par mon absence, d'alarmer l'opinion, d'accélérer peut-être la marche des choses.

—C'est vrai, dit Osmïn.

—Mieux vaut donc une lettre...

—A laquelle on ne répondra pas, acheva l'avoué.

Ils retombèrent dans un silence découragé.

Alors Simone, qui jusqu'à ce moment s'était bornée à écouter, prit la parole :

—Vous avez raison tous deux, dit-elle tranquillement. Il faut que quelqu'un aille en Angleterre, et il ne faut pas que ce quelqu'un soit papa. Ce sera donc moi !...

—Poi !... répéta Mme d'Avron abasourdie. Et que pourrais-tu faire, ma pauvre chérie ?

—Dire tout ce que j'ai dans le cœur pour vous, maman, pour papa, pour les petits, et obtenir le secours de ma tante.

Ses yeux brillèrent, et le pli énergique de sa lèvre rouge se marqua d'avantage.

Simone s'était levée. Elle ne s'exaltait nullement, ne cherchait pas à s'illusionner, mais elle avait la confiance naturelle à la jeunesse ; elle se sentait forte de son affection, de son dévouement, et c'était pour elle un besoin que d'en donner des preuves, une consolation que de ne pas rester inactive en face du désastre qui menaçait les siens.

Sa décision calme impressionna M. d'Avron, aisément séduit par toute proposition nouvelle :

—Il y a peut-être là une idée, dit-il en se tournant vers Osmïn.

—La seule que nous ayons encore eue, prononça celui-ci.

—Je ne consentirai jamais à cela, reprit la pauvre mère qui s'effarait. Laisser partir cette pauvre petite !... J'aimerais mieux aller là-bas moi-même !

—Rien que la traversée vous tuerait, ma pauvre amie, fit observer M. d'Avron,

Elle n'osa pas affirmer le contraire, et, se remettant à pleurer :

—Je ne veux pas envoyer ma fille auprès de cette méchante femme qui la recevra mal !

—Qu'importe si j'obtiens ce que je demande ? reprit Simone.

—Et puis, pourquoi la recevrait-on mal ? reprit M. d'Avron d'un ton encourageant. On peut en vouloir à un homme, mais on n'a pas le cœur de s'en prendre à une enfant pareille.

Il couvrait Simone d'un regard plein d'orgueil. Les traits de la jeune fille s'étaient animés.

Plus on discutait son projet, plus elle le trouvait raisonnable. Avec sa promptitude d'esprit, elle en venait déjà aux détails.

—Je dirai ceci, je dirai cela. Je n'aurai pas peur. Rien ne me rebatera. Laissez-moi partir, je vous en prie, ou sinon, toute ma vie j'aurai le regret de ne pas avoir fait ce qui était en mon pouvoir.

—Une jeune fille de ton âge ne s'en va pas ainsi toute seule, répétait Mme d'Avron, luttant de son mieux.

—Je me ferai accompagner par la femme de chambre.

—Il n'y a rien d'inconvenant à ce qu'une jeune fille aille voir sa tante, déclara M. d'Avron, de plus en plus gagné. Car, malgré tout, Eleanor est sa propre tante ! Il est même fâcheux que nous n'ayons pas songé plus tôt à ce rapprochement.

Il repartait à fond de train vers le beau pays du rêve... et, du

point où il les considérait maintenant, les choses se modifiaient une à une.

—Les années et les malheurs changent bien les caractères, disait-il. Moi-même, autrefois, j'étais plus difficile, plus irritable qu'aujourd'hui, et, je dois le reconnaître, tous les torts n'ont pas été du côté d'Eleanor. Si elle me détestait, c'est que je ne pouvais pas non plus la souffrir. J'étais peut-être injuste à son égard. Il est des femmes insupportables qui ont de très grandes qualités. Qui sait si elle ne sera pas heureuse de voir cette enfant, si elle ne finira pas par s'attacher à elle ?

Il entrevoyait déjà non seulement le succès prochain, assuré, mais encore, en perspective, le lointain héritage.

On le laissait se repaître de cette suprême espérance comme on laisse un malade désespéré absorber l'aliment qui lui plaît. A le voir si confiant, Mme d'Avron finissait par sécher ses larmes.

Ils paraissaient tous les deux à peu près calmés, quand Simone, regardant la pendule, rappela qu'il était l'heure du dîner.

Mme d'Avron protesta.

Elle était encore de l'école où les infortunes ne sont point sans manifestations extérieures, où, le jour de sa ruine, on ne peut se passer décevantement d'une crise de nerfs, de quelques pâmoisons, d'un alitement subit. L'idée de se mettre à table bouleversait profondément ses notions des convenances.

Mais Simone insista :

—Il faut dîner, à cause des domestiques. Et puis après, nous allumerons l'arbre, à cause des enfants.

Elle relevait la tête fièrement, bien décidée à porter son fardeau sans en laisser soupçonner le poids. Comme on passait à la salle à manger, Osmïn s'approcha d'elle :

—Savez-vous ce que je pense ? demanda-t-il à brûle-pourpoint.

—Vous n'êtes pas facile à deviner, monsieur Osmïn.

—Eh bien ? si vous continuez ainsi, sans tenir compte de vos répugnances, de vos efforts et de vos peines, je commence à vous croire capable de réussir.

III

Tout d'abord, Simone n'avait considéré que les grands côtés de son entreprise.

Vingt-quatre heures ne s'étaient pas écoulées que, déjà, surgissaient mille petits obstacles, mille petits désagréments imprévus.

La première question agitée fut le choix de la personne qui accompagnerait Simone. Associer une femme de chambre aux péripéties de ce voyage était désagréable ; recourir à une amie, plus désagréable encore. La jeune fille se souvint qu'au Sacré-Cœur, où elle avait été élevée, on se chargeait souvent de mener des pensionnaires étrangères passer les vacances dans leur famille, et comme les vacances du jour de l'an approchaient, le matin de Noël, en sortant de la messe, elle alla demander au couvent si on n'aurait pas une occasion pour l'Angleterre.

Précisément il s'en trouvait une, excellente. La maîtresse d'anglais du pensionnat, vieille miss de la plus haute respectabilité, devait conduire deux jeunes filles à York et les ramener au bout d'une semaine.

—C'est juste le temps qu'il te faut ! s'écria M. d'Avron transporté. Et, justement, ta tante habite le Yorkshire !

Puis, Simone objectant que le départ était fixé au lendemain même :

—Parfait ! Plus tôt tu partiras, plus tôt tu seras revenue... et nous n'avons guère de jours à perdre !

En faisant allusion à l'échéance fatale, il ne montrait plus son air désolé de la veille. Une nuit avait suffi pour que, dans son cerveau bien préparé, la fragile semence d'espoir germât, grandit, passât peu à peu à l'état de quasi-certitude.

—Je sens que Simone réussira ! répétait-il à Mme d'Avron, d'un ton prophétique, tant et si bien que la pauvre femme finissait par le croire encore, par se laisser aisément persuader que tout devait fléchir devant leur fille, si charmante, si intelligente, si supérieure à toutes les autres filles.

Cependant, au dernier moment, une révolte la prit.

Le départ s'était organisé avec une rapidité si vertigineuse qu'on avait eu à peine le temps de réfléchir, de se tourmenter... et quand, par cette froide matinée de la fin de décembre, Mme d'Avron, encore couchée, vit debout près d'elle Simone en tenue de voyage, alors seulement son sacrifice lui apparut entier, positif.

—Non ! s'écria-t-elle au milieu de ses larmes, je ne peux pas me résigner à la laisser partir !

—Ne dirait-on pas que nous l'envoyons aux Grandes Indes ? reprit M. d'Avron qui achevait de s'habiller pour mener sa fille à la gare. Vous la reverrez avant une semaine !

—Mais d'ici là, que lui arrivera-t-il ? gémit la pauvre mère, égarée par sa douleur. Le bateau peut chavirer, le train dérailler... et tout ce qu'on ne prévoit pas !... Jamais je ne me suis séparée de

mes enfants. Qu'on me les laisse, au moins, puisque j'ai perdu tout le reste ! Simone !..

Sur un signe de M. d'Avron, Simone, après un dernier baiser, s'arrachait des bras de sa mère et sortait précipitamment.

Ce chagrin excessif, irraisonné, provenant plutôt d'une sensibilité nerveuse que de toute autre cause, dont on viendrait promptement à bout, dont il ne fallait pas tenir compte, l'avait cependant impressionnée, presque ébranlée. A elle aussi, follement, durant une minute, il avait semblé que cet adieu fût dit pour longtemps, pour toujours peut-être.

Elle se remettait, se représentant que, dans tous les cas, son retour serait prochain ; puis, en songeant à ce que serait ce retour, elle se troublait de nouveau. De loin, tout lui avait paru facile et brillant. Était-ce l'appréhension enfantine de quitter ses parents pour la première fois, de se lancer toute seule dans l'inconnu ? Était-ce la fatigue, ou la tristesse de cette heure obscure et glacée ? Elle n'en savait rien, mais son courage faiblissait.

En traversant l'appartement, elle trouvait aux choses un air mélancolique.

Par hasard, ses yeux rencontrèrent le portrait de la fameuse grand-mère, que l'aube grise enveloppait d'une lumière pâle, et elle s'arrêta un instant à le contempler.

Sa ressemblance avec cette image l'avait frappée souvent.

Bien des fois, déjà, dans son esprit, un rapprochement bizarre s'étristait entre sa propre personne et cette autre créature inconnue, disparue depuis si longtemps, dont elle gardait encore le sang, les traits, le nom.

L'idée lui venait soudain que la conformité ne s'arrêterait pas là, que son existence aussi rappellerait celle de l'aïeule, rude, laborieuse, traversée d'épreuves extraordinaires.

Elle se rapprochait. Malgré sa vue un peu basse et les tons un peu affaiblis du pastel, elle distinguait un détail qui, dans son enfance, la frappait beaucoup.

Sur le front, se détachant au milieu de sa chevelure brune, l'aïeule, toute jeune encore, avait une mèche de cheveux entièrement blancs. Suivant la tradition, rabâchée par les grands-parents, ses cheveux avaient blanchi dans la prison de Nantes où, prenant, par un subterfuge héroïque, la place de sa mère, elle s'était, durant une nuit, préparée à l'échafaud.

— On peut bien donner sa vie pour ceux qu'on aime ! se dit rêveusement Simone.

Puis, secouant ses pressentiments, elle pensa :

— Mais l'occasion ne s'en offre guère, et ce qu'on attend de moi est bien peu de chose au prix de ce que d'autres femmes ont su faire.

Sa défaillance passagère lui fit honte, et elle avait recouvré toute sa résolution quand elle alla dire adieu aux petits.

Madeleine ne put se réveiller. Mais Georges, les yeux grands ouverts, attendait sa sœur, et, quand il l'eut embrassée, la retenant, il lui demanda tout bas :

— Pourquoi t'en vas-tu ?

— Mais, tu le sais... Pour voir ma tante.

Il secoua la tête.

— Ce n'est pas naturel de nous quitter pour aller la voir. Il y a quelque chose là-dessous.

Et plus bas encore :

— Est-ce l'affaire qui faisait pleurer maman l'autre jour qui te fait partir aujourd'hui ?

— Oui, avoua-t-elle, trop franche pour le tromper inutilement. Mais je reviendrai bientôt. Maman ne pleurera plus, et tout ira bien.

— Ta parole ?

— Je te la donne, à toi et à Madeleine.

Elle disait cela sérieusement, se sentant engagée envers tous ceux dont elle restait le seul appui, le seul espoir. Et la confiance lui revenait. On ne peut pas perdre une partie dont le bonheur des siens est l'enjeu.

Assise à côté de son père dans le coupé qui les menait à la gare, elle put, sans trop souffrir, entendre M. d'Avron lui expliquer la manière de faire parvenir les trois cent mille francs par les voies les plus expéditives, et ajouter :

— Ne perds pas de vue qu'il me les faut dans quinze jours au plus tard. D'ici là, nous allons vivre dans les transes. Je tenterai bien quelques démarches de mon côté, mais on ne doit jamais se faire d'illusions, et nous n'avons à compter que sur ta tante.

On arrivait à la gare, et, tandis que M. d'Avron s'occupait des bagages, Simone se rendit à la salle d'attente où ses compagnes de route lui avaient donné rendez-vous. Celles-ci n'y étaient pas encore, mais, à leur place, Simone aperçut un monsieur, dans lequel, à sa grande surprise, elle reconnut Osmin.

— J'ai voulu vous adresser mes adieux et mes souhaits de bonne chance, déclara-t-il.

Et comme Simone le remerciait, touchée de cette attention inattendue, il reprit brusquement :

— Vous avez du courage, j'espère !

— Je crois que oui.

— Tant mieux. Vous connaissez mon système, n'est-ce pas ? La vérité toujours. Ne vous dissimulez pas que vous allez en voir de rudes, ma pauvre enfant.

On eût dit que la voix d'Osmin s'attendrissait. Il toussa et continua, parlant très vite :

— Je vous aurais épargné cela si je l'avais pu. Mais vous savez à quoi est passé jusqu'ici tout l'argent que j'ai gagné. Personnellement, je ne possède rien. Mon étude même est à ma femme, et quand mon contrat ne m'en empêcherait pas, je me ferais scrupule de toucher un sou de ce qui appartient à la pauvre créature.

Cette allusion à Mme Osmin qu'on n'avait jamais vue, dont on ne parlait jamais, surprit Simone non moins que le reste du discours de l'avoué.

Jusqu'alors, celui-ci ne lui avait pas semblé doué d'un cœur bien tendre, ni d'une folle générosité. Mais Osmin n'était pas faiseur de protestations, et s'il parlait ainsi, c'est que son amitié eût été vraiment capable même d'un sacrifice pécuniaire.

— Malheureusement, les bonnes intentions ne servent à rien en pareil cas, continua-t-il. C'est de l'argent qu'il faut, tout de suite et à tout prix. Il est inutile d'effrayer davantage vos parents, mais vous comprenez...

Simone comprenait, et, avec ferveur :

— Oh ! je réussirai, je réussirai ! dit-elle.

La conversation fut interrompue par M. d'Avron, qui accourait essouffé.

— Voilà ton billet et ton bulletin, dit-il à Simone. Le train est là, et ces dames arrivent, bien en retard... Vous n'avez que le temps de monter.

Il se précipitait à la rencontre des trois autres voyageuses, que, au sortir du couvent, le tohu-bohu de la gare effarait complètement.

Le maître d'anglais, longue, plate, de laideur maigre, sans formes et sans âge, rappelait assez, dans son étroit cache-pousière, un parapluie dans sa gaine.

Tout à sa mission, elle tenait par un bras, pour la mieux surveiller, une grande jeune fille blonde, fraîche, assez accorte, et de l'autre bras soutenait la sœur de celle-ci, pauvre enfant d'une quinzaine d'années, contrefaite et rachitique.

En deux minutes, M. d'Avron eut pris les châles et les sacs, remorqué toute la bande jusqu'au compartiment des dames seules, trouvant encore le loisir de séduire, par ses manières courtoises, la maîtresse d'anglais, peu habituée aux galanteries :

— Quel homme charmant que monsieur votre père ! s'écria-t-elle quand, le train s'ébranlant, M. d'Avron eut sauté lestement à terre après un dernier baiser à Simone et un dernier salut à ces dames.

Penchée à la portière, Simone cherchait à l'apercevoir encore. Elle se retourna, étouffa un soupir et répondit :

— Je dois en convenir moi-même, personne n'est plus aimable que mon père.

Peut-être, sans se l'avouer, eût-elle préféré en cette minute qu'il fût moins aimable et plus sérieux, qu'il n'oublîât pas si aisément les tristesses de la séparation pour l'espoir de l'heureux retour, qu'il eût pour elle une larme, au lieu d'un sourire.

Tel qu'il était cependant, elle l'adorait.

Ces premières paroles échangées avaient heureusement rompu la glace. En faveur de M. d'Avron, la maîtresse d'anglais voulut bien oublier les relations tendues qu'elle avait eues jadis avec Simone au temps où celle-ci s'esoyait, avec une complète mauvaise volonté, à prononcer les *th* et les *ough*. Elle se borna à faire observer d'un accent de triomphe :

— Maintenant que vous allez en Angleterre, vous regretterez, j'en suis sûre, ma chère, de ne pas savoir dire correctement quatre mots de notre langue.

— Oui, beaucoup, dit Simone avec un regret convaincu qui acheva d'apaiser les rancunes de son ancien professeur.

Peu à peu, on se familiarisait. Le petite fille contrefaite, surtout, montrait les dispositions les plus amicales, attirée vers Simone par cette sympathie qu'ont les disgraciés pour les êtres plus favorisés par la nature, quand ils ne les jalouent pas. Simone répondait de son mieux à ces avances, domptant la répulsion instinctive que les difformités physiques lui avaient toujours causée, et que son bon cœur avait quelquefois peine à combattre.

Bientôt l'enfant s'enhardit jusqu'à lui prendre la main et à lui demander de l'appeler Flora, alléguant :

— On est amies lorsqu'on a fait un voyage ensemble. Nous reviendrons ensemble aussi. Nous nous verrons peut-être même en Angleterre, puisque nous allons presque au même endroit !

La maîtresse d'anglais, qui avait fait un petit somme discret derrière son voile de gaze grise, se réveilla pour demander :

— A propos, ma chère Simone, où dois-je vous conduire, au juste ? Mme la supérieure m'a dit : " Chez une parente, près d'York ", sans rien préciser.

Simone ne vit nul inconvénient à donner le nom et l'adresse de sa tante : "La vicountesse d'Avron, à Erlington-Castle, Erlington, Yorkshire."

—Quelle prononciation ! grommela de nouveau la vieille miss, répétant avec force les mots pour leur rendre leur accent véritable.

—Erlington-Castle ! dirent simultanément les deux sœurs après une réflexion lente. Mais ce n'est pas loin de chez nous.

—Connaissez-vous ma tante ? demanda Simone.

—Non, déclara l'ainée, Jenny, tandis que Flora, plus vive et plus désireuse de plaire à sa nouvelle arrie, reprenait :

—Nous passons peu de temps chez nos parents, qui, du reste, n'habitent le Yorkshire que depuis l'année dernière, de sorte que nous ne sommes pas au courant des choses du pays. Cependant je crois bien avoir entendu parler de votre tante, une dame très riche ?

—Oui, dit Simone.

—Veuve ?

—C'est cela.

—Et qui est un peu...

—Originale ? Peut-être bien.

—Oh ! alors, je sais quelque chose d'elle ! Vous rappelez-vous, Jenny, ce que racontaient les Hower de leur promenade à Erlington ? Ils y étaient allés avec des amis pour voir les jardins, des jardins magnifiques, et le château, qui est, paraît-il, très curieux. Du temps du vieux lord Erlington, tout le monde était admis à le visiter et même très bien reçu. Au lieu de cela, quand les Hower sont arrivés à la porte, les gens sont sortis comme des furieux pour les chasser, disant que le château appartenait maintenant à la nièce de lord Erlington, et que cette dame ne permettait à personne d'entrer, même dans les jardins.

L'exemple des Hower n'était rien moins que rassurant, et Simone changea de couleur. La petite Flora s'en aperçut peut-être, car elle pressa tendrement son bras en ajoutant :

—Mais je suis sûre que vous, vous serez très bien reçue. Votre tante doit vous aimer à la folie.

—Elle ne me connaît pas.

—Eh bien ! alors, elle vous aimera, c'est la même chose.

Simone ne répliqua pas et se mit à regarder par la fenêtre. Le jour était froid et humide. Les paysages, dépouillés par l'hiver, fuyaient sous le ciel bas et gris. Mais Simone leur trouvait un charme. C'était encore la terre, le ciel du pays.

La brise marine soufflait avec force, et, bornant l'horizon, une bande grise s'étendait au loin à l'infini.

—Pourvu que nous n'ayons pas une trop mauvaise traversée ! soupira la vieille demoiselle inquiète.

Simone n'avait jamais passé la mer, et, en arrivant à Calais, elle fut forcément distraite par le mouvement du port et les préparatifs du départ.

Le steamer en partance était un des paquebots anglais, beaucoup plus nombreux que les paquebots français, qui font concurremment le trajet de Calais à Douvres.

—Nous sommes déjà en Angleterre ! s'écria triomphalement la vieille miss en mettant pied sur le pont, ce qui ne l'empêcha pas de faire un faux pas et de tomber dans les bras d'un matelot, qui la reçut assez rudement pour un compatriote.

Simone se taisait.

En quittant cette terre de France, elle avait éprouvé la même émotion irréfléchie, disproportionnée, qu'en se détachant des bras de sa mère. Elle se sentait très triste, très dépaysée tandis que, attablés près d'elle, dans la grande salle de l'entrepont, les passagers, anglais pour la plupart, causaient dans leur langue et mangeaient à leur mode des plats apprêtés suivant leurs goûts.

Mais, peu à peu, les causeries se ralentissaient : les appétits se calmaient, des places devenaient vacantes. Bientôt Simone vit ses compagnes se lever à leur tour et disparaître à la suite d'un cortège de dames pâles et de messieurs absolument démontés.

Les précautions morales sont quelques fois un préservatif contre les impressions physiques. Elle échappa au sort commun. Toutefois, l'atmosphère des cabines, où se mêlaient la senteur forte du goudron, la fumée âcre de la chaudière, une odeur nauséabonde de mauvaise cuisine et de vaisselle mal lavée, lui causait un invincible dégoût, et, malgré le mauvais temps, elle remonta sur le pont.

La traversée de Calais à Douvres, si courte, est néanmoins, par certains temps, désagréable et même difficile. La Manche se permet des caprices aussi redoutables que ceux de l'Océan et plus fréquents peut-être.

Ce jour-là, le vent soufflait en tempête, et, dans l'étroit espace laissé libre autour d'elle par la brume, Simone n'apercevait que des vagues d'un gris sale, soulevées à des hauteurs prodigieuses, venant se briser, avec un bruit lugubre, contre les flancs du navire et même, quelquefois passant par-dessus le bord, inondant le pont, mouillant les chaussures et éclaboussant les vêtements des passagers, assez nombreux, qui préféraient encore les inconvénients du grand air à ceux de la reclusion.

S'accrochant au bastingage pour résister à la force du vent, Simone restait silencieuse au milieu de cette foule inconnue, les yeux tournés du côté où l'on aurait dû apercevoir les côtes anglaises.

A mesure qu'on avançait, le brouillard devenait plus opaque. Quand on atteignit Douvres, la nuit tombait déjà, épaisse et complète. Dans la gare même, les becs de gaz jetaient une lueur vague, comme s'ils eussent été voilés d'un crêpe, et la première impression de Simone sur l'Angleterre fut une impression d'obscurité, de mystère, d'égarément à travers l'inconnu.

On était remonté dans un wagon de chemin de fer, un wagon différent des wagons français, et on filait à travers un pays invisible. Aux stations, des voix rauques jetaient des noms étrangers. Un sentiment de détresse prenait possession de Simone, à mesure que croissait, au contraire, l'entrain joyeux de ses compagnes.

Toute au bonheur de revoir sa belle patrie, la vieille demoiselle monologuait en un baragouin demi-anglais, demi-français. Jenny et Flora, se rapprochant, s'étaient mises à causer de papa, de maman, du poney qui les attendraient demain à la gare d'York et de ce qu'elles feraient en arrivant.

Que ferait-elle demain, elle, et qui la recevrait ? Simone se le demandait aussi avec un sentiment tout autre.

Enfin le train stoppa définitivement dans une gare immense.

On était à Londres.

Simone se trouva bientôt dans un cab, roulant entre deux murailles de brouillard. Au bout de quelques minutes, le cab déposa les voyageuses devant un modeste "ladie's hotel" où les accueillit un groupe de ladies, aussi effroyablement vieilles et laides que pouvaient l'exiger les plus strictes convenances.

Simone mangea un dîner dont il lui fut impossible de démêler les ingrédients, puis alla se coucher entre des draps calendrés, lisses et secs, qui, à chaque mouvement, faisaient un bruit de papier froissé, et, posant sa tête sur un petit sac bourré d'une substance mystérieuse, — peut-être bien des pois chiches, — se prépara, la fatigue aidant, à dormir.

Mais ses idées la harcelaient. Que faisait-on maintenant là-bas, à la maison ? Elle essayait de se représenter les figures, de retrouver dans son oreille le son des voix familières, et tout cela, tout ce qu'elle aimait, lui semblait déjà loin, séparé d'elle par un infini de temps et de distance.

—Est-ce donc ce matin seulement que je suis partie ? se disait-elle, surprise de se trouver elle-même toute changée, l'esprit ouvert à une foule de choses nouvelles, comme si elle eût subi une sorte d'initiation.

Alors elle comprit qu'elle venait, en cette seule journée, de franchir le pas décisif qui sépare l'enfance de l'âge viril, d'entrer dans la grande lutte de la vie, et elle sentit, en même temps, que sa force et sa raison croissaient à la mesure des épreuves imposées, que, pour jouer le rôle d'une femme, elle était devenue une femme.

Elle se contraignit au repos, songeant :

—Demain, j'aurai besoin de toutes mes forces.

Et le lendemain la trouva, en effet, remise, raffermie, en pleine possession d'elle-même.

Le froid était vif, mais le brouillard moins intense que la veille.

En voiture, de l'hôtel à la gare, Simone put avoir un petit aperçu de la ville ; en chemin de fer, de Londres à York, un petit aperçu de l'Angleterre ; et, grâce à ces distractions inévitables, son entrain un peu forcé ne se démentit pas, durant cette seconde partie du voyage.

A York, cependant, elle eut une secousse en se séparant de Jenny et surtout de Flora.

—Pensez à moi ! lui dit la petite fille qui se jetait à son cou. Et, ajouta-t-elle tout bas, si votre tante n'était pas bonne, venez chez nous.

Avec l'intuition des bons cœurs, cette enfant avait deviné quelque chose des peines de Simone, désiré la secourir. Si frères qu'ils fussent, c'était un dernier lien qui se rompait, un dernier appui faisant défaut ; Simone se sentit tout à fait abandonnée.

En face d'elle, sans la regarder, la vieille demoiselle, qui avait hâte de s'en aller à ses petites affaires, compulsait attentivement son indicateur.

—Nous serons dans une demi-heure à Erlington, déclara-t-elle à Simone. Je pense que votre tante viendra vous chercher à la gare. Cela me permettrait de reprendre le train de quatre heures.

Osmin s'était opposé énergiquement à ce que la visite de Simone fût annoncée, de peur de quelques mesures préventives, et la jeune fille dut avouer :

—Ma tante ne viendra pas. Mais le château doit être tout près du village. J'espère que cela ne vous retardera pas trop de m'y conduire.

—Enfin ; je devrai me contenter de reprendre le train de cinq heures !

La vieille fille soupira, trouvant évidemment qu'on abusait de sa complaisance. Peu curieuse, comme la plupart des personnes très

égoïstes, elle n'avait pas même songé à questionner Simone sur ses affaires, qui ne l'intéressaient pas le moins du monde, et elle se bornait à exercer strictement, pendant la route, ses devoirs de surveillance.

—Vous avez votre chape, votre sac, votre parapluie, vos caoutchoucs ? demanda-t-elle à Simone quand toutes deux descendirent à la halte d'Erlington,

—Oui, chère miss.

—Bien. Passez par ici. Donnez votre ticket. Allons chercher une voiture.

La vallée étroite, entourée de coteaux boisés, où se groupait le village, devait être, en été, très verte et d'une agréable fraîcheur ; mais, en cette saison, elle n'offrait rien que des teintes tristes, des aspects désolés d'arbres sans feuilles. Sur le fond de brume grise, on voyait à peine se détacher les toits rouges des maisons, pour la plupart des petits cottages de travailleurs, au milieu desquels tranchaient quelques constructions plus importantes, affectant un même déplorable style gothique, et qu'à première vue Simone prit toutes pour des églises. C'étaient, en réalité, la mairie, l'école, un magasin, l'habitation du pasteur et enfin l'berge des *Armes d'Erlington*.

Là, les voyageuses trouvèrent une voiture.

Les moyens de transport sont toujours, chez les Anglais, la dernière chose qui manque ; mais lorsque le maître du logis, un Yorkshireman à la figure placide et rusée, se fut juché sur le siège de sa carriole, et que la vieille miss lui eut donné ordre de la mener au château, il resta le fouet en l'air, comme s'il n'eût pas compris.

—Que dit-il ? demanda Simone, l'entendant murmurer une objection, pour elle inintelligible.

La vieille demoiselle était devenue rouge d'impatience.

—Il prétend qu'il ne peut aller au château parce que les grilles sont fermées. Mais j'exige qu'il nous conduise toujours jusqu'à ces grilles, ou, sans cela, je ne payerai pas.

Cette menace produisit son effet, car, après un court débat, l'homme rendit les rênes, et la patache s'en alla, cahotant par les chemins boueux, montant, puis descendant de petits coteaux ou, pour mieux dire, des vallonnements successifs. Bientôt le village disparut derrière un pli de terrain. Simone remarquait avec surprise que le pays devenait de plus en plus solitaire. A droite, à gauche, devant et derrière soi, on n'apercevait que des bois dépouillés, sans trace d'habitation.

—En Angleterre seulement, on trouve des endroits aussi favorables pour la chasse au renard ! dit la vieille demoiselle, qui ne manquait jamais de faire ressortir les avantages de son pays. Mais le château de votre tante est plus loin que je croyais.

On arrivait cependant au parc. Le cocher montrait, au milieu des arbres, des piquets blancs, reliés ensemble par des fils de fer, et formant une délimitation. Il hésitait d'abord à franchir cette enceinte ; puis rassuré par la solitude complète, et cédant aux objurgations venues de l'intérieur, il continua sa route.

On entrait dans un bois plus touffu, plus régulièrement planté, dont la cognée des bûcherons avait, depuis des siècles, respecté les arbres géants. Les chemins, plus larges, avaient des courbes savantes, de majestueux détours. Partout on remarquait des ronds-points, des clairières, habilement ménagés, des mouvements de terrain ingénieux, des ouvrages d'art de toute sorte, témoignant de la contrainte imposée à la nature par le travail de l'homme. Mais, pour une cause ou pour une autre, ce travail avait cessé, et la nature reprenait son libre essor. Les broussailles croissaient à leur gré, le lierre et le gui étouffaient les chênes, des talus s'éboulaient, des mares se creusaient où stagnaient les eaux de deux ou trois hivers. Les branches sèches jonchaient le sol, les feuilles mortes recouvraient les allées d'une couche épaisse et humide dans laquelle s'enfonçaient les roues de la voiture ; mais cet abandon même, la complète solitude et jusqu'à la tristesse de cette journée pluvieuse ajoutaient au caractère de grandeur sombre et monotone de ce parc immense, superbe, tel que Simone n'en avait jamais vu autour des plus riches demeures de France.

On roulait depuis un petit quart d'heure quand la voiture s'arrêta de nouveau devant une grille monumentale. Le cocher parut fort surpris de voir cette grille légèrement entre-baillée, mais il ne s'en entêta pas moins dans son refus d'aller plus loin.

—Il vous dit qu'en marchant devant vous, vous arriverez droit au château, traduisit la vieille demoiselle à Simone qui descendait de voiture.

Et, consultant anxieusement sa montre, elle ajouta :

—Vous voici en lieu sûr. Je vous laisse aller seule, pour plus de célérité. J'attendrai ici que vous fassiez prendre vos bagages. Hâtez-vous, de grâce, car j'ai peur de manquer le train !

Ravie d'avoir terminé sa mission, elle donna un rapide *shake-hand* à Simone, qui s'éloigna aussitôt avec toute la diligence requise.

Une fièvre d'impatience gagnait maintenant la jeune fille, s'accroissant à mesure qu'approchait l'instant décisif. Ses hésitations, ses timidités s'étaient fondues dans l'ardeur de la lutte prochaine,

et la respectueuse terreur qu'inspiraient évidemment au public cette demeure et celle qui l'habitait, piquait sa curiosité sans abattre son courage.

En franchissant la grille, elle eut un souvenir des contes de fées lus dans son enfance.

—Ne dirait-on pas que je vais moi aussi, chercher dans le palais de l'ogre, la plante de vie, l'eau qui chante ou l'oiseau qui dit tout ?

Elle regardait autour d'elle avec précaution, songeant instinctivement aux dragons qui, d'ordinaire, veillent sur le trésor, et, comme pour ne pas faire mentir les traditions légendaires, des aboiements furieux et un bruit de chaînes violemment secouées la firent tressauter. Des niches, établies de chaque côté de l'entrée, sortaient deux énormes chiens des Pyrénées, grands comme de petits ânes, velus comme des ours blancs, l'œil injecté, ouvrant des gueules baveuses garnies de crocs aigus.

La longueur calculée de leurs chaînes les retint chacun à un pas de Simone, mais elle avait senti leur souffler.

—Et d'une épreuve ! se dit-elle, poursuivant son chemin sans se laisser troubler par cet incident.

La pluie s'arrêtait, et, malgré la rapidité de sa course, Simone admirait les proportions grandioses de tout ce qui l'entourait. A perte de vue s'étendaient des allées interminables, des pelouses, vastes comme des prairies, des massifs d'arbustes rares ; les serres occupaient l'emplacement d'un palais ; les dépendances, entrevues de loin, faisaient l'effet d'un village, et le château, qui apparaissait confusément derrière les arbres, présentait une masse sombre et gigantesque, un entassement formidable de murailles grises et de toits enchevêtrés. Mais, dans ses proches abords, comme dans le parc, on était frappé de la solitude profonde, de l'air de complet abandon qui régnaient, tout à fait inexplicables, étant données les habitudes soigneuses des propriétaires anglais et la fortune célèbre de la maîtresse d'Erlington.

—Ma tante est peut-être absente... ou morte ? se dit Simone, qui n'avait pas encore songé à ces éventualités.

Aiguillonnée par cette crainte, elle pressa le pas, s'inquiétant davantage, à mesure qu'elle avançait, de ne pas rencontrer âme qui vive, de ne pas voir même une trace de roues dans les allées, l'indice quelconque d'une fréquentation humaine.

Simone arrivait au château et se heurtait maintenant à un mur, haut comme un mur de couvent, fermant l'entrée de la cour et percé d'une grille hermétiquement close, doublée de plaques de tôle.

La jeune fille considérait avec un certain découragement ces nouveaux obstacles, quand un point mouvant attira soudain son attention.

Tournant l'angle gauche du mur, une forme humaine venait de surgir et semblait approcher avec lenteur et précaution.

Quelqu'un enfin ! Simone ne put résister à une première impulsion qui la poussait en avant, mais une seconde impulsion, presque aussitôt, la rejeta en arrière.

La personne qui paraissait était un homme, un jeune homme, un gentleman certainement, à en juger par l'élégance de son allure, la correction de sa mise, et, en présence de cet étranger, Simone éprouvait, pour la première fois, la gêne de son isolement, se laissait envahir par cette timidité féminine qui n'est pas incompatible avec le courage.

Elle aurait voulu maintenant éviter la rencontre désirée tout à l'heure, mais cela n'était plus en son pouvoir. Le nouveau venu l'avait aperçue, lui aussi, et il marchait droit sur elle, soulevant son chapeau avec la surprise courtoise d'un homme bien élevé en face de visiteurs inconnus.

Il était jeune, vingt-cinq ans environ, très grand, très blond, un teint rosé d'homme du Nord, la figure un peu trop petite et trop enfantine pour sa taille.

Sans même prendre le temps de le regarder, Simone demanda :

—Je désirerais voir Mme d'Avron. Auriez-vous l'obligeance, monsieur, de me dire si elle est ici ?

Elle avait parlé français, toutes les phrases anglaises dont elle s'était appliquée à bourrer sa mémoire lui faisant soudainement défaut, et ce lui fut un véritable soulagement que d'entendre son interlocuteur lui répondre en français aussi, avec un accent très pur, cherchant seulement un peu ses mots :

—Si c'est lady Eleanor que vous demandez, mademoiselle, elle est ici. Mais cela ne signifie pas que vous puissiez la voir. Je dois vous en avertir, à mon grand regret, à mon très grand regret.

Il souriait d'un sourire légèrement équivoque et fixait Simone avec une admiration mal déguisée. Elle ne comprenait pas bien ce que voulaient dire ce sourire et ce coup d'œil, mais jamais on ne l'avait encore regardée de cette façon, et, inconsciemment, elle rougit, ce qui fut loin de nuire à sa beauté.

—Permettez-moi un bon conseil, reprit le jeune homme qui se familiarisait. Si, comme je le suppose, vous n'avez pas un intérêt majeur à franchir cette porte — du geste il désignait la grille, — gardez-vous de perdre votre temps et votre patience à y frapper !

Son ton dégagé semblait vouloir donner le change sur une question insidieuse. A en juger par ces paroles, il n'était pas le maître de la maison, et Simone n'avait pas de comptes à lui rendre.

—Merci, monsieur, dit-elle un peu sèchement.

Il la salua encore, plus légèrement que la première fois.

Tandis qu'elle s'éloignait, il continua à la suivre des yeux avec une attention redoublée, notant les moindres détails de son costume : son manteau de voyage d'un gris doux, son chapeau de feutre noir à plumes, très simple, mais d'un goût irréprochable, et jusqu'à ses petites bottines, chaussant des pieds d'enfant.

—Bah ! se dit-il à part lui, répondant à un doute qui l'agitait, toutes les Parisiennes ont de jolies tournures et de jolies toilettes ! Celle-ci peut fort bien n'être qu'une marchande de modes ou quelque visiteuse de la même importance. D'ailleurs, je n'ai pas besoin de m'inquiéter de ce qu'elle est, puisqu'on ne la laissera pas entrer !

Ainsi fixé d'avance sur les suites de la tentative de Simone, il se retira lentement, non sans se retourner à plusieurs reprises pour regarder encore la jeune fille et rire sous cape de son attitude piteuse.

Le portier d'Erlington devait être bien mal stylé, car Simone avait déjà sonné deux fois sans que, de l'intérieur, aucun mouvement se produisit. Au troisième coup de sonnette seulement, elle entendit le bruit d'un pas lourd, suivi d'un grincement de ferraille. Puis un étroit judas s'entr'ouvrit, laissant voir derrière ses barreaux serrés la moitié d'une face rouge, ornée de favoris blancs.

—La vicomtesse d'Avron ? . . . lady Eleanor ? . . . demanda Simone un peu interloquée par cet accueil singulier.

Un grognement rauque se fit entendre qui ressemblait à l'aboïement furieux des chiens de tout à l'heure.

Lady Eleanor ! . . . répéta Simone, haussant le ton.

Un second aboïement plus prolongé lui répondit. Sans façon, le guichet se referma et ne se rouvrit plus à un nouvel appel.

Simone se souvint de ce que Flora lui avait dit des Hower, de ce que le jeune homme venait de lui redire, de ce qu'elle s'était obstinée à ne pas croire, dans sa volonté passionnée d'arriver au but, et elle demeura accablée, les larmes aux yeux, comprenant enfin qu'elle avait eu tort et que les autres avaient eu raison, que cette porte ne s'ouvrirait pas. En même temps, elle songea que la vieille demoiselle, restée à l'attendre, s'impatientait, fort capable, si le temps lui semblait trop long, de déposer la malle de sa compagne par terre et de s'en aller.

Elle envisagea sa position : toute seule, perdue dans ce pays inconnu, ayant l'air, pour tous ceux qui la rencontreraient, d'une aventurière courant les grands chemins ; un instant, elle fut tentée de revenir à la voiture, de retourner à York, où les parents de Flora l'avaient invitée à séjourner chez eux ; mais elle se révolta contre cette solution plate et banale, contre cette fuite avant la défaite, ce retour stupide et désolé.

Que diraient son père, sa mère, les petits. Osmin lui-même, qui avait eu confiance en elle ? Fallait-il se laisser abattre par la première difficulté ? Une inspiration patriotique même vint à son aide.

—Être Bretonne et ne pas entrer là où les autres sont entrés ! . . . car enfin il y a des gens qui entrent ici et qui en sortent . . . se dit-elle, reprenant courage.

Elle jeta un regard vers l'allée où le jeune homme venait de disparaître. Celui-ci, il y a un instant encore, était sorti. Par où était-il passé ? Pas par ce portail ! Il y avait donc une autre issue.

—Cette issue, je vais la trouver ! pensa Simone.

Raisonnant ainsi, elle se mit à longer le mur jusqu'à l'endroit où le jeune homme s'était montré. Son instinct ne la trompait pas. En tournant le coin du château, elle vit, effectivement, à un peu de distance, une petite porte de service, cachée dans un renforcement.

—Voyons toujours, se dit Simone, s'il ne l'aurait pas laissée ouverte derrière lui, comment avait déjà, sans doute, été laissée ouverte la grille du jardin.

Elle poussa la porte, et, à sa grande joie, le battant massif céda de lui-même, roulant sur des gonds bien huilés. Les verrous énormes qui auraient dû le retenir de l'intérieur n'étaient pas tirés. La clef restait dans la serrure.

Simone avança d'un pas et se trouva à l'angle de la cour du château.

Cette cour carrée était très vaste, et le château que Simone contemplait avec une surprise curieuse, un peu craintive, donnait aussi, à première vue, une impression dominante d'immensité. L'incohérence même de son architecture, dont le simili-gothique, cher aux Anglais, faisait presque tous les frais, ne pouvait nuire au caractère grandiose de l'ensemble. Au fond de la cour, le corps de logis principal avec sa façade lourdement sculptée et ses trois étages à balcons ; sur les côtés, deux ailes très longues, flanquées de tours, de pavillons, d'ornements divers et disparates.

La construction avait évidemment été faite en plusieurs fois et

à des époques successives, mais la partie la plus récente remontait toujours à un siècle au moins, et la pierre avait revêtu cette teinte uniforme, d'un gris sombre, que les longs hivers du Nord seuls donnent aux vieilles maisons ; l'aspect résultant de l'antiquité, de la solitude, du froid et de la brume, s'accroissait encore sous la lueur mélancolique du jour qui baissait déjà.

Dans la crainte perpétuelle d'être découverte et expulsée par le terrible concierge, Simone s'avancait avec hésitation, regardant autour d'elle, ne sachant où s'adresser. L'aile gauche et le corps de bâtiment du milieu qu'elle longea successivement, paraissaient inhabités. Contre les vitres des fenêtres à guillotine, on apercevait le bois des volets, tous fermés ; les marches du perron étaient couvertes de mousse, comme si, depuis des années, nul pied ne les eût gravies.

—On dirait qu'ici tout le monde est mort, pensa Simone, oppressée par ce silence, ce calme sépulcral, qui l'entouraient.

En approchant de l'aile droite seulement, elle finit par distinguer quelques traces d'habitation. Des cheminées fumaient, des rideaux garnissaient les croisées. Toute la vie du château s'était évidemment réfugiée de ce côté, et, avec un sentiment bizarre de hâte et de regret, Simone songea que le but de son voyage était atteint, que celle qu'elle était venue chercher se trouvait là, tout près, et que bientôt c'en serait fait des angoisses ou des espérances qui l'agitaient tour à tour.

Elle resta un instant indécise, puis une crainte folle la reprit d'être arrêtée, d'échouer au port, et elle se mit à courir de toutes ses forces jusqu'à l'entrée principale qu'elle apercevait à peu de distance.

D'un bond, elle franchit le perron qui y donnait accès, et, vivement, leva, puis laissa retomber le marteau de la porte.

Sans méfiance, un vieux domestique vint ouvrir et demeura ébahi en voyant Simone ; plus ébahi encore lorsque, sans même essayer de parlementer, elle se précipita dans la maison.

Elle se trouva tout aussitôt dans un hall très haut, très vaste, au fond duquel se dressait un escalier majestueux à rampe de bois sculpté, et qui menait, selon toutes les probabilités, aux appartements de réception, situés au premier étage.

—Mme d'Avron ? . . . lady Eleanor ? . . . demanda Simone, le pied déjà sur la première marche de l'escalier . . .

—No, no ! protesta énergiquement le vieux domestique qui, revenu de sa consternation, s'élançait pour lui barrer le passage d'un air indigné.

Simone insista.

—Je suis la nièce de lady Eleanor, et il faut que je la voie. Allez l'avertir.

Elle parlait haut, comme on est porté à le faire quand les gens ne paraissent pas vous comprendre, et, obéissant à la même absurdité instinctive, le vieux domestique répétait avec force des injures de plus en plus violentes.

Attirés par l'éclat des voix, deux autres domestiques accouraient manifestant à la vue de Simone le même étonnement, la même fureur que leur collègue, tandis que, sur la rampe de l'escalier, paraissaient les têtes coiffées de petits bonnets blancs et les minois curieux d'une demi-douzaine de femmes de chambre.

Simone cherchait vainement à s'expliquer au milieu du tumulte croissant, et elle commençait à redouter le sort des Hower, lorsque, au bruit d'une porte qui s'ouvrait à l'étage supérieur, les têtes échelonnées le long de la rampe disparurent soudain comme par enchantement, et les valets, gesticulants et furieux la seconde d'après, se retrouvèrent calmes, silencieux, raides comme des piquets, la main sur la couture du pantalon. Simone devina l'approche du maître, et, à tout hasard, mettant à profit cette chance suprême, elle dit le plus haut qu'elle put :

—Donnez cette lettre à lady Eleanor et dites-lui que je suis là.

Elle avait tiré de sa poche la lettre de son père et la tendait à celui des domestiques qui paraissait le moins rébarbatif. Il prit le papier, regarda l'adresse, le retourna entre ses doigts, et, après mûre réflexion, se décidant, se mit en devoir de monter l'escalier avec toute la lenteur possible.

Une trêve tacite ainsi survenue, Simone recula de quelques pas et se laissa tomber sur une chaise qu'on ne songeait même point à lui offrir. Maintenant qu'elle avait fait tout ce qui était en son pouvoir et qu'il ne lui restait plus qu'à attendre son arrêt de la volonté ou du caprice d'autrui, sa force l'abandonnait, et, craignant que son visage ne trahit son angoisse, elle baissa son voile et demeura immobile, les mains jointes, avec une prière vague et une crispation douloureuse, les yeux fixés devant elle, suivant en imagination, seconde par seconde, ce qui devait se passer là-haut où son sort se décidait.

On remettait la lettre à lady Eleanor . . . qui la décachetait . . . qui la lisait . . . qui s'interrompait peut-être pour la rejeter sans aller jusqu'au bout. Non ! elle devait l'avoir lue tout entière, car l'attente se prolongeait . . . Mon Dieu ! pourquoi cela durait-il si longtemps ?

Est-ce que lady Eleanor réfléchissait ou rédigeait une réponse, ou étaient-ce tout bonnement les instant qui comptaient double ?

Cependant, quelques minutes au moins s'étaient écoulées, car, à l'arrivée de Simone, il faisait encore jour, et, maintenant, on allumait dans l'escalier et dans l'antichambre des lampes, des torchères, des appliques dont les hautes glaces reflétaient et multipliaient l'éclatante lumière. Cette intense clarté révélait à Simone un déploiement de richesses que, au milieu de ses émotions, elle n'avait pas encore songé à remarquer.

Les murs étaient revêtus de soieries indiennes d'un très grand luxe. Des tapis superbes, des peaux d'ours et de tigre recouvraient le sol, et des meubles de prix, des objets d'art étaient entassés jusque dans les moindres recoins avec une profusion gênante, choquante pour le goût, et semblant uniquement destinée à prouver aux visiteurs, dès leurs premiers pas, la surabondance de biens dont regorgait cette demeure.

—Ma tante est riche, bien riche, se dit Simone.

Mais cette pensée ne l'enconragea nullement.

Pour vivre ainsi, avec une fortune fabuleuse, loin du monde, toute seule dans ce château isolé dont les abords étaient si farouchement défendus, lady Eleanor devait avoir l'esprit et le cœur faits d'une manière spéciale.

Depuis que Simone avait franchi son seuil, elle sentait peu à peu un pressentiment funeste l'envahir et la dominer. Un froid glacial et une chaleur brûlante coulaient tour à tour dans ses veines, tandis qu'elle prêtait l'oreille aux moindres bruits, croyant toujours entendre un pas sur l'escalier et voir paraître quelqu'un, qui abattrait d'un dernier coup ses espérances, qui lui porterait un refus définitif, qui la chasserait peut-être brutalement...

Elle ne se préoccupait plus de l'embarras où elle se trouvait, ni de l'humiliation, de la blessure faite à sa légitime fierté. Qu'était-ce que tout cela auprès des conséquences de son échec, du malheur des siens désormais inévitable ! Et elle se reprochait amèrement l'espoir fallacieux, fauste, qu'elle leur avait donné, la terrible déception ajoutée à leurs cruelles épreuves.

Tout à coup elle se releva, droite, éprouvant au cœur une douleur violente.

Cette fois elle ne se trompait pas. Un léger mouvement se produisait là-haut. On s'agitait. Un murmure de voix lui arrivait par une porte entre-bâillée. Lady Eleanor donnait ses ordres. On allait venir.

Simone s'appuya au dossier de sa chaise. Quel que fût l'événement, il ne fallait pourtant pas défaillir en présence des valets de sa tante.

Elle écouta. Le murmure de voix, toujours discret, s'accroissait cependant un peu. Mais on parlait anglais. Simone ne comprenait pas. Soudain, une émotion plus violente encore la secoua.

Quelqu'un venait de dire en français ces mots :

—Certainement, il faut la recevoir, cette pauvre petite.

Simone porta la main à son front, se croyant en proie à une illusion passagère. Elle prêta l'oreille. Plus rien ! Ses tempes et son cœur battaient si fort que, du reste, elle n'était plus en état d'écouter. Mais en réfléchissant un peu, elle se convainquit qu'elle pouvait fort bien ne pas s'être trompée, qu'elle avait vraiment entendu ces paroles reconfortantes prononcées dans sa langue maternelle. Quoi d'étonnant à ce que, à Erlington, une personne sut le français ? Ne parlait-il pas déjà français, le jeune homme rencontré à la grille ?

Et, rapidement, un souvenir précis traversa l'esprit de Simone. Cette voix masculine, cet accent correct, trahissant à peine une origine étrangère, elle les reconnaissait. Celui qui intercédait pour elle devait être l'inconnu de tout à l'heure. Comment avait-il pu rentrer dans le château ? Qu'y faisait-il ? Quelle y était sa place ?

Simone n'eut pas même le temps de se le demander.

Le valet de chambre reparu, la mine radoucie, l'attitude obséquieuse, et, du geste, l'invitait à le suivre.

On la recevait... on lui permettait de parler, de s'expliquer... de plaider la cause des siens, de la gagner certainement ! Il lui sembla qu'on lui rendait la vie. Du fond du cœur, elle bénit le protecteur mystérieux qui était venu à son aide, et, ranimée, encouragée, presque triomphante déjà, elle gravit légèrement l'escalier, traversa un palier très large, encombré, ainsi que l'antichambre, d'une foule d'objets précieux, et se laissa conduire jusqu'à une porte que le domestique ouvrit devant elle, s'effaçant pour la laisser passer. Il disparut avec une prestesse admirable, comme s'il se fût enfoncé sous terre, et Simone comprit que l'instant solennel était venu où elle allait paraître devant sa tante. Un petit frisson la secoua, et elle s'arrêta, passant en revue sa propre personne, s'apercevant tout à coup que la boue du jardin maculait encore ses chaussures, que les branches accrochées au passage, avaient laissé sur son manteau des empreintes humides. La chaleur de l'appartement, succédant sans transition au froid du dehors, avait fait monter à son visage un flot de sang qui lui brûlait les joues. Ses cheveux défrisés tombaient sur son front en mèches lamentables ; son aspect devait

être celui d'une bien pauvre suppliante, mais le temps lui manquait pour réparer le désordre de sa toilette, et, tâchant de faire aussi bonne contenance que possible, comme un soldat qui va au feu, tête baissée, elle se jeta en avant.

IV

Quand Simone releva ses yeux, à demi fermés par une involontaire contraction, deux autres yeux la regardaient fixement, deux yeux pâles, transparents comme du verre, éclairant une figure de femme qu'on eût dite taillée dans de l'ivoire, tant elle était rigide, immobile, uniformément revêtue de la même teinte d'un blanc jauni. Les cils, les sourcils, les cheveux, blond de lin, blanchissants, tranchaient à peine sur le ton mat de la peau.

Le rayon vif de la lampe mettait en pleine lumière ce visage exsangue, et, comme à dessein, derrière le fauteuil où siégeait lady Eleanor, un rideau de velours rouge était drapé qui semblait destiné à servir de fond, à mieux faire ressortir l'effet saisissant de cette pâleur spectrale.

Simone en fut frappée au point de ne remarquer, à première vue, chez sa tante, aucune autre particularité.

Les traits de lady Eleanor étaient, d'ailleurs, tellement ravagés, qu'il eût été impossible de lui assigner un âge précis, de savoir si, dans sa jeunesse, elle avait été belle ou laide, et le manque absolu de physionomie ne laissait pas davantage former sur son caractère, ses impressions, ses dispositions actuelles, le moindre pronostic. Quelque chose en elle, cependant, était imposant, dominateur, et, durant l'instant où son regard pesa sur Simone, celle-ci ne trouva pas un mot, pas une idée, pas même la force d'avancer ou de reculer.

Lady Eleanor, la première, prit la parole et demanda en français, d'une voix calme, brève, avec un accent anglais très prononcé et une forte articulation des syllabes qui rendait chaque mot dur et saccadé :

—C'est vous qui avez apporté cette lettre ?

Elle étendit sa main, une grande main lourde et blanche, vers la lettre de M. d'Avron, posée tout ouverte devant elle sur un guéridon chargé de livres et de papiers.

Simone inclina la tête, balbutiant une phrase que lady Eleanor interrompit en reprenant :

—Alors, vous êtes la fille de Robert ?

Elle la considéra de nouveau et ajouta :

—Oui vous lui ressemblez... vous ressemblez à la famille...

Elle s'arrêta sans que Simone pût savoir s'il fallait prendre cette appréciation pour un reproche ou pour un éloge.

Un court silence se fit, puis la jeune fille murmura timidement

—Ma tante...

Lady Eleanor eut un geste surpris.

—C'est vrai, dit-elle, vous êtes ma nièce. Asseyez-vous.

Elle montra un fauteuil.

Simone obéit, et elles se trouvèrent assises l'une en face de l'autre, séparées seulement par la largeur de la table.

Lady Eleanor avait repris la lettre de M. d'Avron et la parcourait du regard. Puis, la reposant sur la table, elle déclara :

—Je ne saisis pas bien le sens des phrases de votre père. A vrai dire, je ne l'ai jamais compris, votre père, car il a toujours été absurde dans ses paroles comme dans ses actions. Je crois deviner que le temps ne l'a pas changé.

Sous la froideur apparente de lady Eleanor, un violent ressentiment se faisait jour. Elle se disposait à continuer sur le même ton, quand Simone répliqua vivement :

—Mon père est le meilleur des hommes et le meilleur des pères !

Lady Eleanor ne devait pas avoir l'habitude de la contradiction, car un éclair traversa ses prunelles incolores, mais aussitôt elle se maîtrisa et, avec son même calme, reprit :

—Vous avez le droit et même le devoir de vous faire cette illusion. Gardez votre manière de voir, comme je garde la mienne. Je pense que vous n'êtes pas venue ici pour discuter avec moi !

Un son étrange passa entre ses lèvres, un son qui ressemblait à un sanglot, à un râle, et qui devait être un éclat de rire.

—Non, ma tante, dit Simone, rassemblant tout son courage, je ne suis pas venue vous rappeler des souvenirs pénibles, mais, au contraire, vous prier de les oublier, de considérer seulement ce qui dans le passé, vous est resté cher, notre parenté si proche, le nom qui nous est commun...

—Pour songer lui-même à tout cela au bont de trente ans d'oubli, il faut que votre père ait bien besoin de moi, observa lady Eleanor avec un second éclat de rire. Or, comme il ne peut attendre de moi aucun service, sinon un service d'argent, c'est donc de l'argent qu'il me demande, et, pour m'attendrir plus sûrement, il vous envoie à sa place !

A cette brutale mise en demeure, une rougeur d'indignation empourpra le visage de Simone.

—On ne m'a pas envoyée ! s'écria-t-elle. C'est moi qui ai voulu

venir, et, si étrange que puisse paraître cette démarche, vous l'exécuterez quand vous saurez le malheur qui frappe les miens, et auquel vous seule, ma tante, pouvez remédier !...

Les yeux de Simone s'humectaient, et les paroles montaient, ardentes, de son cœur à ses lèvres. Mais lady Eleanor s'était soulevée dans son fauteuil, et étendant la main d'un geste impératif :

— Oh ! point de sentiment, je vous prie, dit-elle. Les phrases n'ont jamais servi à rien, et je les déteste. Je suis disposée à vous croire sincère. A votre âge, on n'aime guère l'argent pour lui-même, et vous n'auriez pas risqué tant de peines et de déboires sans de sérieux motifs. Expliquez-vous tranquillement et clairement.

Se conformant de son mieux à cette injonction, Simone entama son douloureux récit.

Lady Eleanor avait fait faire un demi-tour à son fauteuil, et elle restait immobile, les mains croisées sur les genoux, présentant à la jeune fille son profil d'une impassibilité marmoréenne.

A être ainsi écoutée, Simone éprouvait une gêne croissante. Ne pouvant rencontrer le regard de son interlocutrice, ses yeux erraient à l'aventure, ramenés toujours, par une sorte de fascination inexplicable, au rideau rouge sur lequel se détachait la tête pâle de lady Eleanor, et qui, depuis l'entrée de Simone dans la pièce, n'avait cessé d'attirer son attention.

Même à ce moment, ce rideau continuait à lui donner des distractions étranges. Que pouvait-il cacher ? Une porte ? Une fenêtre ? Oui, une fenêtre probablement, et une fenêtre qui devait joindre très mal, car, de temps en temps, un courant d'air agitait l'étoffe, lui imprimait de légères secousses, la faisait alternativement se gonfler et retomber d'une manière presque imperceptible. Il n'y avait là rien de bien étonnant ; mais ce qui intriguait Simone, c'est que ces ondulations se produisaient en sens divers, comme si le vent eût soufflé de plusieurs côtés à la fois. Tout en parlant, elle ne pouvait s'empêcher de remarquer cela, d'y réfléchir, de chercher une explication qu'elle ne trouvait pas, et il lui semblait voir sa tante, — sans doute pour se donner une contenance, — regarder, elle aussi, ce rideau, en suivre les mouvements avec une fixité singulière. Même quand Simone eut péniblement achevé sa plaidoirie, lady Eleanor conserva encore un moment son attitude, sans un mot, sans un geste, semblant n'avoir rien écouté, rien compris, ne pas songer qu'il fallait répondre et que, dans l'attente de cette réponse, quelqu'un était là, dont le cœur se brisait d'une indicible angoisse.

Enfin, lentement, elle donna à son fauteuil une impulsion qui le ramena à sa première place, et elle se retrouva en face de Simone les yeux dans les yeux :

— C'est tout ce que vous avez à me dire ? demanda-t-elle brièvement.

— Oui, ma tante.

— Résumons : votre père a donc fait tant et si bien que voilà sa fortune entièrement dissipée, une femme et trois enfants sur la paille, lui-même dans les griffes de la justice... une famille perdue, enfin !...

Lady Eleanor semblait prendre à cet exposé de la situation un sensible plaisir. Avec la même ironie triomphante, elle poursuivit :

— Alors, ayant sans doute épuisé tous les autres expédients, comme il est homme à ne désespérer de rien, mon cher beau-frère a compté que je le tirerais de là moyennant... vous ne m'avez pas encore dit le chiffre ?

— Il nous faudrait, balbutia Simone, il nous faudrait... trois cent mille francs !...

Pas un muscle du visage de la vieille femme ne tressaillit, et elle acheva tranquillement :

— Une fortune ! Et vous venez, de but en blanc, me demander cette fortune ? Qu'est-ce qui a bien pu vous faire croire que je vous la donnerais ?

Simone articula quelque chose d'inintelligible. Elle était maintenant presque aussi pâle que lady Eleanor. Celle-ci parut remarquer son trouble, y avoir même un peu d'égard.

— Remettez-vous, dit-elle d'un ton moins acerbe. Cette démarche a dû vous coûter ?

— Rien ne coûte lorsqu'il s'agit des siens.

— Décidément, vous aimez beaucoup vos parents.

— Ah ! si je les aime !...

Toute l'âme de Simone passa dans ces mots.

Lady Eleanor sembla médiocrement touchée de cet élan, et, haussant les épaules, répliqua :

— Ils devraient avoir pour vous au moins autant d'affection et de sollicitude, et je ne puis m'expliquer comment ils ont eu le cœur de vous exposer ainsi à tous les risques d'une aussi folle tentative.

— C'est moi seule qui en ai eu l'idée ! affirma de nouveau Simone.

— Une idée absurde ! A votre âge, de semblables coups de tête peuvent encore passer pour des audaces généreuses ; mais à celui de vos parents, cela s'appelle de la simple folie. Car enfin vous ne pouviez même espérer que je vous recevrais. Depuis des années,

ma porte est fermée à tout le monde, et c'est le hasard qui l'a ouverte devant vous.

— Le hasard... ou la Providence ! murmura Simone.

Lady Eleanor tourna la tête à demi comme si elle eût encore regardé son rideau, puis, d'un ton singulier, elle répéta :

— La Providence !... une providence... Oui, c'est bien cela ! Ainsi, vous comptiez sur la Providence ?

— J'y comptais, dit gravement Simone, et, comme vous le voyez, j'avais raison, puisqu'elle m'a menée jusqu'à vous.

— Vous imaginerez-vous, en parvenant jusqu'à moi, avoir obtenu un grand avantage ?

L'accent de lady Eleanor était plein d'une telle raillerie que Simone crut, cette fois, la partie définitivement perdue.

— Oui, répliqua-t-elle cependant avec fermeté, j'ai cru et je crois encore que, sachant nos peines, vous ne pourrez pas y rester insensible.

— Avez-vous donc partagé les miennes, pour que cette confiance vous soit permise ? dit amèrement lady Eleanor.

Elle pencha la tête, et sa face livide parut si désolée qu'un sentiment de pitié pour cette femme qu'elle implorait, peut-être en vain, traversa le cœur tendre de Simone.

— Si je les avais connues, j'aurais été heureuse de les adoucir, murmura-t-elle, en faisant un mouvement pour se rapprocher de sa tante.

Mais celle-ci se redressait déjà, un sourire dédaigneux aux lèvres, et elle continua avec la même froideur sarcastique

— Ne vous occupez pas de moi. Songez plutôt à vous-même. Qu'allez-vous faire maintenant ?

Simone prévit un congé, et se levant :

— Je vais partir, ma tante, dès que j'aurai votre réponse.

— Et comment partirez-vous ? Qui vous accompagnera ? Vous n'êtes pas venue toute seule de Paris ?

Simone expliqua que quelqu'un l'attendait peut-être encore à la grille, qu'en tout cas elle pouvait retourner à York.

Sans faire aucune réflexion, lady Eleanor posa le doigt sur un timbre placé à sa portée. Presque aussitôt un domestique parut. Brièvement, elle lui donna quelques ordres en anglais, et, quand il fut sorti, elle dit, se tournant vers la jeune fille :

— J'ai envoyé chercher votre malle et congédier la voiture, puisque vous entendez rester chez moi.

— Comment ! s'écria Simone ébahie.

— Vous me demandez une réponse. Or, vous ne supposez pas qu'une chose si grave puisse se décider sur-le-champ, sans réflexion. Donc il vous faut attendre ici, car je ne vois pas d'autre endroit où il vous soit possible de rester. Faute de mieux, cela vous procurera toujours l'occasion de me connaître, ce que vous désiriez, avez-vous prétendu !

Lady Eleanor avait tout l'air de se moquer de Simone, mais, pour la jeune fille qui comptait sur un refus formel, ces paroles furent presque douces à entendre.

— Oh ! ma tante ! dit-elle avec un sourire reconnaissant. Je resterai, puisque vous voulez bien le permettre...

Le sourire de Simone était très doux, très lumineux, rajouissant encore son jeune visage, et le regard de lady Eleanor, toujours fixé sur sa nièce, se fit moins implacable.

— Vous devez être fatiguée, dit-elle, semblant se rappeler un peu les devoirs de l'hospitalité. Vous avez peut-être froid, aussi. Moi, j'aime le froid ; mais, dans votre famille, on le redoute beaucoup. Chauffez-vous.

Pourquoi, si lady Eleanor aimait le froid, un feu de charbon ardent brûlait-il dans la grille du foyer, emplissant la pièce d'une chaleur lourde, presque suffocante ?

Sans chercher à s'expliquer cette bizarrerie plus que les autres bizarreries déjà remarquées chez sa tante, Simone, effectivement très frileuse comme tous les d'Avron, se rapprocha de la cheminée autant que le lui permit un vieux petit chien, très pelé, très laid, étendu sur un tapis devant le feu, et qui se mit à grogner, habitué sans doute à occuper seul cette place et n'admettant pas qu'on le dérangeât.

— Mon chien est vieux et malade, et partant peu aimable. Les bêtes ressemblent aux gens, observa lady Eleanor.

Puis, revenant à sa nièce, elle reprit de son même ton impérieux ?

— A quoi vous servent à présent ce manteau et ce chapeau ? Comptez-vous les garder tout le temps de votre séjour ici ?

Sans répliquer, Simone laissa tomber son lourd vêtement de voyage, détacha son voile, ôta son chapeau.

Lady Eleanor, qui suivait attentivement l'opération, parut satisfaite du résultat.

— Allons ! déclara-t-elle, vous êtes bien une vraie d'Avron, le portrait de votre père. Vous n'avez pas ses yeux, pourtant, ni sa physionomie. Vous rappelleriez plutôt...

Elle se tut, et Simone eut l'idée que c'était une personne chère, probablement son oncle, le mari de lady Eleanor, dont le souvenir

venait d'être évoqué. Peut-être, après tout, cette femme, si insensible en apparence, gardait-elle encore, profondément cachés, un amour et une douleur qui étaient le secret de sa vie.

—Comment vous appelez-vous ? demanda-t-elle tout à coup avec ce décousu qui caractérisait sa conversation. Vous ne me l'avez pas dit.

—Je m'appelle Simone.

—Ah ! on vous a donné le nom de votre grand'mère, à vous aussi.

Simone ne connaissait personne autre dans la famille qui eût hérité de ce nom ; mais, à l'accent triste de lady Eleanor, elle supposa qu'il avait du être porté par un des enfants de sa tante, morts en bas âge.

Lady Eleanor demeura un instant silencieuse, puis, s'appuyant des deux mains à la table placée devant elle, elle se leva et vint à Simone. Alors seulement, la jeune fille s'aperçut que sa tante était très grande, osseuse, si fortement charpentée qu'en dépit de sa maigreur, elle restait massive et lourde. Sa robe de deuil, longue, droite, les pans de mousseline blanche de son bonnet de veuve, flottant derrière elle comme un voile, lui donnaient un aspect monacal qui ajoutait encore à l'étrangeté de sa personne.

—Vous êtes très rouge, observa-t-elle, touchant du bout du doigt la joue brûlante de Simone, qui, à ce premier contact, ressentit une impression singulière. Vous devez avoir mal à la tête, quoique vous ne vouliez pas l'avouer. Cette expédition dépassait vos forces. Et puis, ayant déjeuné de bonne heure, vous avez faim ; à votre âge, on a toujours faim.

Lady Eleanor parlait avec une sorte d'envie, et, malgré les protestations polies de sa nièce, elle ajouta :

—Je vais sonner pour qu'on apporte le thé.

Elle avait dû habituer ses gens à une prompt obéissance, car deux minutes ne s'étaient pas écoulées que le plateau se trouvait déposé sur la table, un grand plateau d'argent, chargé d'un service à thé, en argent aussi, dont chaque pièce affectait une dimension et un poids presque exagérés.

—Prenez ! dit lady Eleanor, présentant à Simone une tasse et une assiette de gâteaux.

Simone s'était aperçue déjà qu'il était inutile de discuter les volontés de sa tante. La soumission lui fut d'autant plus aisée qu'elle n'avait rien pris depuis son départ de Londres et mourait littéralement de faim.

Tout en buvant son thé et en mangeant un prince-Albert, elle remarquait que lady Eleanor portait sa tasse à ses lèvres, puis l'en éloignait sans avoir pu même avaler une gorgée, et émettait nerveusement son gâteau entre ses doigts. Simone se hâta d'achever son léger repas, et aussitôt sa tante demanda :

—Désirez-vous, à présent, vous reposer dans votre chambre ? d'une façon qui ne laissait pas de doute sur la réponse attendue. Non, pas encore, ajouta-t-elle, voyant Simone faire un mouvement pour se retirer. On va vous conduire ; on viendra à huit heures vous chercher pour dîner, car vous ne retrouveriez jamais votre chemin dans les corridors. Vous ne savez pas l'anglais, je crois ?

Simone reconnut son ignorance, mais loin d'en être formalisée, sa tante parut, au contraire, très satisfaite.

—Je m'étonne encore plus que, ne pouvant même vous expliquer, vous soyez parvenue jusqu'ici. Comment le portier vous a-t-il laissée passer ?

Simone était trop franche pour déguiser rien de la vérité. Elle n'avait, du reste, aucune raison pour le faire.

—Je ne suis pas entrée par la grille, dit-elle, mais par une petite porte de côté.

—Qui vous a indiqué cette porte ?

—Je venais de voir sortir quelqu'un par là.

—Sortir ?... Qui ?...

À l'animation subite de lady Eleanor, Simone redouta d'avoir inconsciemment abordé un sujet périlleux, mais elle s'était trop avancée pour reculer. D'ailleurs, l'occasion s'offrait d'éclaircir peut-être un point intéressant resté dans l'ombre : la personnalité de son mystérieux protecteur. Vivement intriguée, elle déclara :

—C'était un monsieur qui semblait venir du château.

—Un monsieur ! répéta lady Eleanor, dont toute l'attention paraissait être en éveil. Pas un domestique ? Vous en êtes sûre ?

—Non, pas un domestique.

—Quel genre d'homme ? Quel âge ? Quelle apparence ?

Ces questions tombaient des lèvres de lady Eleanor avec une impatience mal dissimulée, une sorte de crainte.

—Jeune, très grand, répondit Simone de plus en plus intriguée.

—Et il vous a vue, il vous a parlé ? demanda lady Eleanor, dont les pommettes se marbraient de deux taches violacées.

Bien qu'aucun autre signe extérieur ne trahit ce qui se passait en elle, Simone crut deviner la formation sourde d'une colère contenue. L'idée ne lui vint cependant pas qu'elle pût cacher quelque chose de ses rapports avec un inconnu, et, à tout risque, elle redit, presque mot à mot, leur court entretien.

—Ah ! il se mêle de défendre ma porte ! Quo ne so la défend-il d'abord à lui-même ! haleta lady Eleanor, dont la respiration devenait pressée.

Elle se redressa, déployant sa haute taille. Ses lèvres se serraient, et dans ses prunelles claires passait cette lueur d'acier que Simone connaissait déjà. Puis elle se détourna tout d'une pièce, regarda encore son rideau qu'un courant d'air plus fort semblait gonfler, fit quelques pas et se rassit tranquillement à la place qu'elle occupait lorsque Simone était arrivée, montrant à la jeune fille stupéfaite son visage redevenu impassible.

Presque en même temps, une femme de chambre se glissa dans le salon avec cette allure discrète, cette marche silencieuse d'ombre adoptée par tous les serviteurs du château. Elle s'arrêta devant Simone, qui, sur un signe de lady Eleanor, se leva et la suivit.

Ensemble, elles parcoururent un long corridor, descendirent quelques marches, puis circulèrent à travers d'autres escaliers indiquant des changements de niveau, d'autres couloirs, bizarrement entre-croisés, tournant et retournant dans tous les sens, tant et si bien que Simone avait perdu sa direction, ne savait plus même à quel étage ni dans quelle partie du bâtiment elle se trouvait, lorsque enfin elle parvint à la chambre qu'on lui assignait.

C'était une chambre très spacieuse, meublée avec ce confort des maisons anglaises riches, qui rappelle toujours un peu l'hôtel de premier ordre. De grandes armoires à glace, qui auraient contenu la garde-robe d'une reine, occupaient les quatre panneaux principaux. Le lit en cuivre était très large, presque carré ; la table à écrire aurait pu tenir lieu de bureau à un ministre.

Le soin le plus minutieux, l'ordre le plus impeccable, avaient d'ailleurs, présidé aux moindres détails de l'installation, et, sans l'odeur de renfermé encore tenace et le grésillement du charbon dans la cheminée humide, on n'aurait jamais deviné que cette chambre, inhabitée depuis longtemps, venait d'être préparée à la hâte pour un hôte nullement attendu.

Restée seule dans son nouveau gîte, Simone n'éprouva pourtant qu'une impression de froid, de tristesse. Tout ce qui l'entourait lui semblait étranger, presque hostile, trop grand, trop riche, narguant, écrasant sa propre détresse, et, avec une anxiété douloureuse, elle se demandait quel sort l'attendait, quelles découvertes elle allait faire dans cette demeure fermée à tous, où, si singulièrement, elle se trouvait implantée.

À quels mobiles obéissait sa tante en la retenant ? Lady Eleanor était elle, comme l'avait dit M. d'Avron, comme ses paroles dures et hautaines l'auraient fait accroire, une femme méchante, incapable de pitié, qui triomphait du malheur d'autrui et n'avait cherché qu'à prolonger ce triomphe ? ou, au contraire, une pauvre créature, nigrie par des souffrances morales et physiques, mais accessible à certains sentiments, à certaines émotions dont Simone avait cru voir la trace ? ou encore, ainsi que ses manières bizarres, sa conversation décousue, l'étrangeté de sa vie prêtaient à le supposer, une déséquilibrée, agissant d'après sa lubie du moment, et dont les paroles et les actes ne pouvaient être interprétés d'une façon sûre ?

Entre ces trois hypothèses, Simone demeurait indécise, n'en pouvant admettre ou rejeter entièrement aucune. Elle croyait deviner qu'en lady Eleanor il y avait quelque chose d'impénétrable, que son père ignorait, qu'elle-même ne saurait jamais peut-être.

Autour de lady Eleanor, le mystère, du reste, n'apparaissait-il pas partout ? Qui donc était cet homme dont Simone avait entendu la voix, distingué les paroles ? et pourquoi lady Eleanor, qui s'entretenait avec lui, prenait ses conseils, les suivait même, avait-elle paru étonnée, irritée d'une allusion faite à sa présence ?

Plus Simone réfléchissait, plus la situation lui paraissait embrouillée, sa propre ligne de conduite incertaine. Mais une chose demeurait sûre : la vie, l'honneur de tous les siens, dépendaient de lady Eleanor. Le seul moyen de les sauver, c'était de lui plaire, et la petite Bretonne s'y résolut avec toute son énergie.

L'heure du dîner approchait. Elle se demanda s'il fallait changer de toilette. La coutume anglaise et les égards dus à lady Eleanor la déterminèrent, et, après quelques hésitations, elle tira de sa malle une petite robe de lainage clair, simple, mais fraîche et gaie, une vraie robe de jeune fille.

Une fois rhabillée et recoiffée, elle se regarda à la glace avec une attention inquiète qui ne lui était pas habituelle. L'absence totale de coquetterie, peut-être aussi la conscience vague de sa beauté, la rendait, en général, très peu soucieuse de l'effet qu'elle produirait. Ce soir-là, elle s'en préoccupait vivement, et elle fut contente de se trouver reposée, calme, revenue extérieurement à son état ordinaire, plus contenue encore lorsque, en entrant dans la salle à manger, elle vit sa tante la considérer d'un air approbateur.

Lady Eleanor avait déjà pris place à la table, une table autour de laquelle douze personnes eussent tenu à l'aise, beaucoup trop petite cependant pour l'immensité de la pièce. Deux couverts étaient mis en face de l'autre, et Simone éprouva une légère déception à voir qu'on n'attendait aucun nouveau convive. Le dîner n'en

était pas moins servi avec cet appareil, cette recherche fastueuse partout déployés : la nappe disparaissait presque sous l'argenterie entassée : réchauds énormes, cloches recouvrant les plats, surtout, corbeilles à fruits, une foule d'autres objets superflus, uniquement destinés à la montre et dont l'éclat aux lumières rappelait un peu trop l'étalage d'un orfèvre. Quatre domestiques en livrées éclatantes se tenaient à leur poste, et le menu, par sa composition et son exécution, était celui d'un grand dîner de Paris.

—J'ai un cuisinier français, expliqua lady Eleanor.

Le cuisinier français lui était d'une médiocre utilité, car elle ne touchait même pas aux plats qu'on servait, et dont Simone trouva le défilé interminable, ne se sentant guère mieux disposée à y faire honneur.

Le tête-à-tête, à mesure qu'il se prolongeait, lui devenait de plus en plus pénible. Auprès de sa tante, elle éprouvait l'embarras d'une personne qui serait obligée de jouer d'un instrument inconnu et qui aventurerait au hasard des essais timides, aussi surprise de tomber juste parfois que, plus souvent, de produire une forte dissonance. Sans qu'on pût l'expliquer ni le prévoir, certaines réponses, certaines paroles des plus inoffensives, semblaient irriter profondément lady Eleanor, tandis que d'autres, avec aussi peu de raison apparente, amenaient sur son visage une détente passagère, voire même une sorte de sourire. Ainsi, elle haussa les épaules d'un air dédaigneux en entendant Simone, interrogée sur le compte de Georges, parler de l'intelligence extraordinaire de l'enfant, des espérances qu'il donnait, et elle marmotta avec un ricanement.

—Fonder des espérances sur un enfant ! Faut-il être fou pour cela !

Puis, au contraire, la mention qui fut faite de Flora éveilla en elle un vif intérêt, une compassion inattendue, et elle soupira :

—Je plains cette pauvre petite, infirme, contrefaite, retranchée de la vie commune, n'inspirant aux autres que la répulsion ou la pitié.

—Personne ne pourrait avoir de répulsion pour Flora, répliqua vivement Simone. Son esprit, sa gentillesse, font vite oublier sa disgrâce physique.

—Vraiment ! C'est là votre manière de voir ?

Il ne fut plus question de Flora. On se levait enfin de table pour regagner le salon où Simone avait été reçue, et qui paraissait la résidence habituelle de lady Eleanor.

A partir de ce moment, les choses allèrent un peu mieux. Simone eut compris que sa tante l'étudiait et n'était pas, jusqu'à présent, mécontente du résultat de cette étude.

—Jouez-vous du piano ? demanda tout à coup lady Eleanor.

—Oui, ma tante, un peu.

—Eh bien ! jouez-en.

Du geste, lady Eleanor désignait un magnifique Erard à queue qui occupait l'angle de la pièce.

—Vous aimez la musique, ma tante ? hasarda Simone.

—Moi ? pas du tout, répliqua lady Eleanor d'un ton tranchant qui ne laissait pas de doute sur son opinion.

Puis, avec un illogisme flagrant, elle conclut :

—Jouez tout de même ; cela me fera plaisir.

Trop contente d'avoir trouvé un passe-temps, Simone s'approcha du piano.

—Il y a de la musique dans le casier, ajouta lady Eleanor.

La bibliothèque musicale était singulièrement bien montée pour appartenir à une personne que faisait si peu de cas de l'art. Simone y trouva la plupart des œuvres nouvelles des compositeurs français, choisies avec un goût et un soin de connaisseur. Mais elle ne s'arrêtait plus à ses étonnements, et, ouvrant sur le pupitre une partition, elle se mit à jouer.

D'excellentes leçons, l'audition fréquente des chefs-d'œuvre interprétés comme on ne les interprète qu'à Paris, avaient développé ses aptitudes natives, et son talent était réel.

Lady Eleanor ne parut nullement s'en apercevoir, car elle écouta d'un air emmué, tournant la tête à chaque minute pour regarder autour d'elle, ou en étendant la main avec effort pour caresser son vieux chien qui, maintenant réveillé, était venu se blottir sur ses genoux. Puis sans un mot d'éloge, aussitôt le dernier accord frappé, elle commanda hâtivement :

—Vous chantez aussi, sans doute : chantez, je vous prie.

Une révolte souleva l'âme de Simone. Très aimée dans sa famille, très choyée dans le monde, elle n'avait jamais été traitée avec ce sans façon despotique. Elle fut au moment de répondre, de refuser mais un sentiment plus haut encore que sa fierté prit le dessus. Pour l'amour des siens, on peut tout endurer, même les humiliations.

Elle chanta de vieilles chansons bretonnes dont la mélodie simple convenait à sa voix juste, bien timbrée, mais peu étendue, et dont la tristesse se trouvait en harmonie avec ses dispositions actuelles.

Le maintien de Lady Eleanor conservait la même indifférence glaciale, à laquelle s'ajoutait une lassitude visible ; et cependant,

dès que la voix de Simone s'éteignait, elle reprenait comme machinalement :

—Chantez encore autre chose, je vous prie.

Au bout de trois ou quatre morceaux, sa fantaisie cessa enfin subitement, et elle déclara :

—Je ne veux pas vous retenir davantage. Il est déjà tard, et, avant de vous coucher, vous voudrez probablement encore écrire à vos parents.

—Que leur dirai-je ? demanda Simone.

Lady Eleanor fronça le sourcil et répliqua sèchement :

—Vous leur direz que je réfléchis, et vous vous le direz également. Vous ne pouviez espérer mieux, ni même aussi bien, je pense.

Elle tourna le dos à Simone, qui, consciente d'avoir commis une maladresse, murmura timidement :

—Bonsoir, ma tante !

Puis, se ravisant soudain, elle revint vers la jeune fille, et d'un ton radouci, prononça :

—Bonsoir, mon enfant.

Le bout de ses doigts se posa sur la main de Simone, que ce contact glacé fit de nouveau tressaillir. Plus elle approchait sa tante, plus celle-ci lui paraissait singulière, incompréhensible, différente de toutes les autres personnes jusqu'alors rencontrées, une créature à part, vivant dans des conditions spéciales.

Une fois encore, Simone regarda le rideau rouge, et, en se retirant, elle emporta cette sensation troublante qu'elle avait pénétré dans un monde mystérieux, qu'elle s'y trouvait prise, qu'elle s'en dégagerait malaisément.

Tandis que, sous la conduite de son guide habituel, reparu comme par un miracle à ses côtés, elle parcourait les détours du château, ces détours lui semblaient indéfinis, le château se transformait en un labyrinthe, en une prison d'où l'on ne sortait pas à son gré.

C'était un jeu de son imagination, elle le savait, mais ne s'en trouvait pas moins affectée. Sa tête restait lourde, remplie de trop d'impressions, et lorsque, écrivant à ses parents, elle voulut traduire ses impressions, il lui fut impossible de les démêler, de savoir s'il fallait envoyer un mot d'espoir à ceux qui attendaient ou les préparer à un mécompte. Elle se borna à relater brièvement les faits, leur laissant le soin d'en tirer la conclusion. Puis, comme elle en avait l'habitude, elle se recommanda à la Providence, ce qui est encore le seul moyen de calmer un cœur qui se trouble et de relever un esprit qui s'abat.

V

La nuit avait passé sur Erlington. Qu'y avait-elle apporté ?

D'abord beaucoup de neige,

En ouvrant sa fenêtre, Simone ne vit qu'une couche blanche s'étendant à perte de vue, nivelant les plates-bandes et les allées, revêtant les arbres, déguisant les formes, unifiant les teintes. Elle ne reconnaissait plus le jardin parcouru à l'arrivée, et la nouveauté de cet horizon déroulé à ses yeux vint lui rappeler ses folles rêveries de la veille, ce cauchemar d'éloignement, d'égarement, de transplantation subite en une région lointaine et mystérieuse, qui la hantait depuis qu'elle avait franchi le seuil de lady Eleanor.

Cependant, à la clarté matinale rendue plus intense par le blanc reflet de la neige, la réalité recouvrait ses droits, les choses reprenaient leur caractère et leur valeur. L'immensité du château n'avait plus rien d'effrayant. Son air de solitude et de mystère ne provenait que du nombre restreint de ses habitants. Le fameux rideau rouge devait cacher tout bonnement une porte ou une fenêtre, et c'était un courant d'air ou, encore, un effet de lumière qui lui prêtait, la veille au soir, de si singulières allures. Lady Eleanor elle-même, vue en plein jour, paraissait moins livide, ayant perdu ses airs de fantôme, et quant aux bizarreries de sa conduite, l'excentricité anglaise les justifiait suffisamment.

Simone fut prête de bonne heure, s'attendant de minute en minute à ce que sa tante la fit appeler pour lui communiquer ses décisions. Elle fut très surprise de voir la matinée s'écouler sans que personne vint ; sauf la femme de chambre attachée à son service, et avec laquelle les rapports se bornaient forcément à quelques mots incompris et à quelques signes guère plus expressifs.

Les deux premiers déjeuners lui furent montés dans son appartement, et elle commençait à se croire tout à fait oubliée, quand, vers deux heures, la femme de chambre apparut, venant, cette fois, la chercher.

La promenade du soir précédent à travers les couloirs recommença, et Simone se retrouva de même à la salle à manger. Le lunch y était servi avec autant d'apparat que le dîner de la veille, et déjà lady Eleanor s'y trouvait à la même place.

Elle accueillit sa nièce d'un bref :

—Comment allez-vous ?

Auquel Simone répondit selon les règles :

—Parfaitement bien, ma tante, je vous remercie,

Ces simples paroles trouvèrent encore moyen de provoquer la verve railleuse de lady Eleanor.

—Ah ! vraiment !... dit-elle avec son indéfinissable sourire. Je vous félicite d'avoir pu passer une bonne nuit.

Et elle ajouta :

—La mienne a été détestable.

Ses traits plus tirés, sa pâleur accentuée par un cercle blenâtre autour des yeux, confirmaient cette assertion. Mais elle ne dit pas quelles causes avaient troublé son repos, elle ne laissa rien échapper des pensées, des réflexions qui, pendant cette nuit d'insomnie, avaient dû occuper son esprit. Elle maintint la conversation dans les banalités, évitant tout ce qui aurait pu rappeler l'objet du voyage de sa nièce avec un soin significatif, une affectation évidente qui ne permirent pas à Simone une question même indirecte.

Le moment eût été d'ailleurs mal choisi pour aborder une explication, car l'humeur de lady Eleanor semblait plus rébarbative encore, plus fantasque que la veille. Tant que dura le repas, ses remarques sarcastiques mirent à une rude épreuve la patience résolue de Simone, et ce ne fut qu'une fois rentrée dans le salon, réinstallée dans son fauteuil, son chien galeux sur ses genoux, qu'elle s'annadoua un peu. Son ton devint moins cassant. Elle montra à Simone une sorte d'intérêt, l'interrogeant sur ses goûts, ses habitudes, sa vie ordinaire, et remarquant :

—Cette maison doit vous paraître bien triste, à vous, une Parisienne ! Je crains que vous ne vous ennuyiez à mourir.

—Je ne m'ennuie jamais, répliqua Simone avec sincérité, et j'aime beaucoup la campagne, étant bien plutôt Bretonne que Parisienne.

—Mais, en ma société, on s'ennuierait partout. Oh ! ne protestez pas. Je me connais. Vieille, triste, malade, trois bonnes raisons pour être à charge à tout le monde.

Elle paraissait malade, en effet, et passait de temps en temps la main sur son front avec un geste douloureux.

—J'ai la migraine, expliqua-t-elle, ne parvenant plus à déguiser son mal.

—Est-ce que ma présence vous fatigue, ma tante, ou puis-je vous être utile à quelque chose ? demanda gentiment Simone.

—Restez si cela vous plaît ; et, tenez, si vous le voulez bien, passez-moi le flacon de sels qui est là, sur la cheminée.

Simone trouva tout de suite le flacon, et, voyant les traits de lady Eleanor s'altérer de plus en plus, elle reprit avec une douce insistance :

—Laissez-moi vous soigner un peu. Vous devriez vous étendre là, sur le canapé.

À la grande surprise de Simone, lady Eleanor accepta cette proposition, et même tandis que la jeune fille arrangeait adroitement les coussins du sofa, elle remarqua avec un vague sourire :

—On dirait que vous avez l'habitude des malades...

—Je crois bien ! c'est moi qui soigne maman !

—Elle est souvent souffrante ?

—Presque toujours.

—Les jeunes filles françaises ne savent pas faire un pas toutes seules. Avec qui sortez-vous quand votre mère est malade ?

—Mais, je ne sors pas. J'aime bien mieux rester auprès de maman.

—Décidément, vous êtes une vraie petite femme d'intérieur, dit lady Eleanor, dont le sourire s'accroissait.

Puis elle ferma les yeux, plongée dans la méditation ou dans le sommeil, et Simone, craignant de la déranger, alla sans bruit s'asseoir dans l'embrasure d'une fenêtre et se mit à regarder au dehors la cour plus silencieuse que jamais sous son épais tapis de neige qu'un vent âpre, soufflant avec force, durcissait déjà. Bientôt elle fut lasse de cette contemplation et chercha autour d'elle un moyen quelconque de s'occuper. Des livres étaient posés sur une étagère à portée de sa main. Au hasard, elle en prit un.

C'était justement un livre français, un livre qu'elle connaissait bien, le dernier qu'elle avait lu avec sa mère, et que son départ ne lui avait pas permis d'achever.

Le moindre incident prend parfois une valeur démesurée. Simone fut surprise, presque émue, comme par la rencontre, en pays lointain, d'un compatriote, d'un ami.

Rouvrant le livre à l'endroit où elle l'avait laissé, elle se mit à lire.

Lady Eleanor ne faisait pas un mouvement. Le chien somnolait, inerte, devant le feu. Isolée dans ce grand calme, Simone se laissait peu à peu absorber par sa lecture, et, tandis qu'elle feuilletait ces pages familières, son courant d'idées habituelles venait de nouveau la ressaisir. Ce qui l'entourait s'effaçait, se transformait, et là, paisible à son poste de garde-malade, elle pouvait, par instant, se faire l'illusion d'être encore à la maison, veillant sa mère endormie.

Une heure ou deux s'écoulèrent ainsi, apportant à son esprit fatigué la première détente éprouvée durant ces jours d'angoisse.

Tout d'un coup, ce repos fut interrompu, et Simone se trouva

rappelée à elle-même et à la réalité par une sensation subite, aigüe, horriblement désagréable.

Elle venait d'avoir conscience que quelqu'un était là, qui la regardait.

Brusquement, ses yeux se détachèrent du livre et se dirigèrent du côté de lady Eleanor. Lady Eleanor n'avait pas quitté son immobilité rigide de statue, et ses paupières demeuraient closes.

L'impression de Simone n'en persista pas moins. Elle inspecta la pièce. Personne n'était entré. Tout était à la même place, dans le même ordre. Rien ne respirait, ne vivait, ne remuait. Seul, le rideau rouge avait, dans ses plis, un frémissement à peine perceptible, comme si on venait de l'agiter.

Alors les craintes chimériques de la veille se représentèrent à l'imagination de Simone avec une inconcevable vivacité. Une curiosité irraisonnée, irrésistible, la prit, la domina, lui fit oublier ses scrupules de discrétion. Elle se leva, elle marcha vers le rideau, bien résolue à trancher ses doutes, à s'assurer qu'il n'y avait là, derrière, rien de suspect, que ses extravagantes conjectures n'étaient qu'un pur enfantillage. Elle touchait déjà presque l'étoffe, quand sa main étendue retomba tout à coup.

D'un mouvement rigide, lady Eleanor venait de se dresser sur son séant, et ses yeux, grands ouverts, au lieu de l'incertitude vague du réveil, avaient une lueur phosphorescente comme les yeux des chats quand la colère s'y allume. Simone eut quelques secondes de terrible appréhension, mais presque aussitôt les prunelles de lady Eleanor s'éteignirent, ses lèvres se desserrèrent, et, de sa voix la plus calme, elle prononça :

—Puisque vous êtes debout, ma chère, ayez donc l'obligeance de sonner pour le thé.

L'incident se borna là, si toutefois il y eut un incident, car ni un signe, ni un indice quelconque ne virent confirmer Simone dans la bizarre suspicion qui avait traversé son esprit.

Elle n'en resta pas moins oppressée d'une gêne, d'un malaise croissants, trouvant de plus en plus pénible à supporter la réserve systématique de lady Eleanor, mais n'osant renouveler la tentative malheureuse de la veille et brusquer une situation qui, d'ailleurs, ne pouvait tarder à se dénouer naturellement.

—La réponse sera pour demain, se dit-elle, quand cette journée s'acheva, semblable en tout à la précédente.

.....

Une seconde nuit s'était écoulée, un second matin s'était levé, éclairant le même horizon neigeux, ramenant les mêmes espérances, les mêmes émotions que la veille et aussi les mêmes déconvenues. Rien ne fut changé dans l'ordre ni dans la façon dont se passèrent les choses, non plus que dans l'attitude et les manières de lady Eleanor, et l'on aurait pu croire qu'elle avait complètement oublié les motifs de la présence de sa nièce, n'eût été son attention incessante à en écarter le souvenir.

Simone ne savait plus que penser, ni à quoi se résoudre. Elle se demandait avec anxiété dans quel but et pour combien de temps cette cruelle attente lui était imposée, mais une timidité singulière, non moins qu'une prudence instinctive, arrêtait les questions sur ses lèvres.

Loin de se familiariser avec sa tante, à la voir de près, elle la comprenait de moins en moins. Les propos, les manières, les habitudes de lady Eleanor semblaient, à chaque instant, se contredire, se démentir, et son visage aux traits immobiles, qui paraissait ne plus pouvoir rien exprimer, achevait de mettre obstacle à toute analyse, de dérouter toute suspicion. Il était même impossible de démêler la nature des sentiments que lui inspirait Simone. Parfois, dans ses yeux, la jeune fille croyait surprendre une sorte de haine ; parfois, un attendrissement subit, inexpliqué. Certaines paroles témoignaient d'une irritation profonde, d'un souvenir constant des anciennes rancunes ; d'autres, d'un intérêt positif, en quelque sorte gênant.

Les questions se succédaient, baroques, saugrenues, minutieuses, visant tout ce qui touchait Simone, ses goûts, ses habitudes, ses idées. C'était un examen perpétuel, rendu plus embarrassant encore par le regard de ces prunelles vitreuses, rivé sur la jeune fille. Puis, des silences venaient ; le regard, détourné, s'arrêtait dans le vague, et, toujours inactive, lady Eleanor demeurait ainsi de longues minutes, rêvant à une chose qui l'absorbait, qu'elle ne disait pas, mais qui devait être éternellement la même, à laquelle se rattachaient sans doute ses pensées, qui, si on la savait, donnerait la clef de bien des énigmes.

Mais Simone ne devinait pas et, avec angoisse, voyait les heures s'écouler. Dans l'après-midi, la poste, seule communication qui parût exister entre Erlington et le reste du monde, lui apporta des lettres de ses parents.

Ne doutant déjà plus du succès, puisque Simone était auprès de sa tante, M. d'Avron, en de longues pages illisibles, multipliait les avis, les recommandations, les projets mirifiques. Mme d'Avron, au contraire, s'inquiétait, se désolait, désespérait de tout, et son

écriture tremblée, ses phrases décousues trahissaient un entier affaissement moral et physique.

—Comment supporteraient-ils l'annonce d'un échec ? pensa dououreusement Simone.

Et, en brave, loin de se laisser abattre, elle retrouva, dans le sentiment de l'absolue nécessité, un nouveau courage, se reprit à lutter, donnant tout son effort, faisant usage de toutes les armes qu'elle possédait.

Ceux mêmes qui avaient admiré dans le monde la jolie figure de Simone d'Avron, la grâce discrète de ses manières, auraient été étonnés de l'éclat, du brio, du charme séduisant qu'elle déploya ce soir-là. Son intelligence surexcitée rayonnait dans ses traits ; sa voix, quand elle chanta, eut une souplesse et des sonorités inconnues ; lady Eleanor, si peu accessible qu'elle fût aux affections de famille, dut, néanmoins, remarquer la supériorité de sa nièce et en tirer quelque satisfaction, car, à deux ou trois reprises, un véritable sourire vint effleurer ses lèvres blanches, et, congédiant Simone plus tard qu'à l'ordinaire :

—Vous m'avez fait oublier l'heure, dit-elle. Vous êtes une petite enchanteresse.

Simone savait ce qu'il lui en avait coûté de mériter cette louange. Une fois seule dans sa chambre, délivrée de toute contrainte, elle se sentit fléchir sous l'excès de la fatigue et de la tristesse. Elle avait si peu l'habitude de souffrir et surtout de souffrir seule, que ces trois jours passés à Erlington lui semblaient une éternité d'angoisse, et elle commençait à craindre que, si l'épreuve se prolongeait, ses forces ne vinssent à la trahir.

Toute la nuit, elle eut la fièvre et s'agita dans un demi-sommeil, poursuivie par ses préoccupations trop réelles auxquelles venaient s'ajouter des rêveries extravagantes. Le vent qui soufflait, faisant grincer une girouette sur le toit, lui semblait devoir emporter la maison ; puis, dans l'accalmie qui succéda, elle crut entendre autour d'elle des bruits singuliers, des craquements dans les murs, des frôlements dans les rideaux, et, au dehors, sous sa fenêtre, un piétinement confus, comme si une foule d'ennemis invisibles l'eussent cernée de toutes parts. Elle se redressa pour mieux écouter.

Ses oreilles avaient dû bourdonner, car un silence absolu régnait dans la chambre. Néanmoins, elle ne se trouvait pas encore rassurée, et ce silence même, cette obscurité, cette solitude nocturne, entretenaient ses vagues appréhensions.

Un petit filet de lumière, venant de la fenêtre, rayait les ténèbres. Peut-être le jour se levait-il enfin ?

Sans bien savoir ce qu'elle faisait, Simone sauta à bas de son lit et, à tâtons, alla ouvrir les volets.

Le jour était loin encore, mais les rayons de la lune brillaient, clairs et froids, sur la neige, et Simone, continuant son cauchemar, eut une vision étrange.

Là, en bas, juste en face de sa fenêtre, elle vit, elle s'imagina voir un homme debout, le visage tourné de son côté. Ce visage était, bien entendu, impossible à distinguer, mais, malgré sa vue basse, elle pouvait remarquer que l'homme était grand.

Involontairement elle recula, puis, pour s'assurer du fait, elle se rapprocha et, alors, ne vit plus personne, soit qu'à la première fois elle eût fait erreur, soit que l'homme se fût éloigné, disparaissant dans l'ombre des hauts sapins groupés à quelques pas de distance.

Elle se recoucha et resta longtemps éveillée, réfléchissant. Quel était cet homme ? Quel motif l'amenait, à cette heure, dans ce jardin solitaire où, pendant le jour, pas un être vivant ne se montrait ? Les abords du château étaient trop bien défendus pour que personne du dehors pût y pénétrer. Cet inconnu était donc un habitant d'Erlington. Instantanément, l'homme rencontré à la grille, la voix masculine entendue le jour de son arrivée, lui revinrent à la mémoire. Elle songea à l'immensité de la maison, par elle encore inexplorée, à certains détails dans la vie et l'entourage de sa tante, qu'elle n'avait pu s'expliquer. Mais, si les observations s'amassaient, nul fil ne venait les relier entre elles, et, la fatigue de ces vaines recherches aidant, Simone finit par s'endormir d'un sommeil profond.

Au réveil, elle éprouvait cette pesanteur de tête, cette lassitude des membres, suite inévitable de la fièvre, et ses souvenirs de la nuit se représentaient à sa mémoire dans un pêle-mêle d'images vagues et confuses.

Sa nature était peu portée au romanesque. Admettre l'existence d'un homme caché dans le château lui semblait trop dramatique. Celui qu'elle avait vu, se promenant au clair de la lune, devait être un personnage nullement intéressant ni mystérieux... probablement un jardinier allant surveiller les poëtes dans les serres ou s'occuper de tout autre soin de son métier. Et puis, à cette clarté indistincte, n'avait-elle pas pris pour un homme quelque arbuste du jardin ou peut-être une ombre ? Avait-elle vu, d'ailleurs, quoique ce soit, et cette apparition n'était-elle pas tout bonnement un rêve, aussi absurde que les autres rêves de la nuit ?... Cette dernière

explication, étant la plus simple, lui plaisait particulièrement, et elle eût donné quelque chose pour s'en prouver à elle-même la véracité.

—Mais, se dit-elle, frappée d'un trait de lumière, je verrai bien si l'on a marché sous ma fenêtre !

Avec une satisfaction évidente, elle constata que là, comme partout autour du château, la neige, solidifiée par le froid de la nuit, formait une couche épaisse, unie, que ne déchiraient ni sentier ni traces de pas.

Décidément elle avait rêvé. La preuve en était là, incontestable.

Néanmoins, tout le jour elle fut très nerveuse.

Son désir bien naturel de quitter Erlington devenait maintenant une hâte fébrile. Près de la moitié du délai fixé par Osmin était passé déjà, et elle voyait avec stupeur le temps continuer à s'écouler sans amener aucun changement dans sa situation.

Les nouvelles de France étaient mauvaises. L'état des affaires empirait, et M. d'Avron, changeant de ton, s'étonnait, s'irritait presque que Simone n'eût encore abouti à rien, s'avouant pour sa part tout à fait démoralisé, à bout de moyens, et, de plus, très inquiet de la santé de sa femme.

Une affreuse amertume, une colère gonfla le cœur de Simone à la pensée de la détresse des siens, de son impuissance à les secourir, de cette mortelle attente où on la tenait vainement depuis tant de jours. La patience devenait aussi dangereuse que le reste, et, prenant son parti, quand elle revit lady Eleanor au lunch, elle commença hardiment :

—Vous savez, ma tante, que la personne qui m'a amenée doit repartir après-demain ?

—Eh mais ! ma chère, qu'est-ce que cela me fait ? dit lady Eleanor indifféremment.

—Il avait été convenu que je repartirais avec elle...

—Ah ! vous êtes déjà lasse de ma compagnie ! Je devais m'y attendre. Soit. Partez donc. Qu'est-ce qui vous retient ?

Simone rassembla tout son courage.

—Avant de songer à retourner chez mes parents, dit-elle, il me faudrait d'abord savoir si c'est le bonheur ou le malheur que je vais leur apporter, et là-dessus, ma tante, vous seule pouvez me fixer.

Lady Eleanor, darda sur Simone son regard implacable et terne, et, avec hauteur :

—Vous voulez, je crois, me rappeler que je vous ai promis une réponse ? Peine perdue, car je n'oublie jamais rien.

Appuyant lourdement sur les mots, elle continua :

—Cette réponse n'est pas prête. Trop de choses peuvent influencer ma décision pour que moi-même je la connaisse encore. Libre à vous de l'attendre ou de chercher ailleurs un secours plus prompt et plus assuré.

—Je n'espère rien de vous ! murmura Simone.

Un léger soupir de satisfaction souleva la poitrine de lady Eleanor, et si la chose n'eût paru trop invraisemblable, on aurait pu supposer, à certains signes, qu'elle aussi, pendant ce rapide dialogue, avait été agitée de craintes, d'espérances successives, qu'elle aussi attachait de l'importance aux paroles, aux actes de sa nièce, dépendait d'elle en quelque chose, attendait de la jeune fille une faveur, une assistance, un bénéfice déjà calculé.

Pour donner le change, peut-être, elle redoubla de froideur en concluant :

—Puisqu'il en est ainsi, vous feriez sagement de vous montrer patiente.

—Je le suis, je le serai tant qu'il faudra, dit la pauvre Simone, inclinant la tête avec découragement.

Cette promesse lui fut plus difficile encore à tenir qu'elle ne le croyait. Dans la monotonie désespérante où se traînaient les heures, sous le calme apparent qu'il lui fallait garder, son agitation intérieure grandissait jusqu'à l'affolement. Son supplice, maintenant, lui paraissait ne plus avoir de terme, et la force de le supporter lui faisait défaut. Une satiété écœurante, un insurmontable dégoût de ce qui l'entourait, la prenait par moments. Elle détournait la tête pour ne plus voir en face d'elle le masque immobile et blafard de lady Eleanor, son éternelle robe noire aux plis droits, le bonnet de veuve posé sur sa tête avec la même correction rigide. Le service de ces domestiques, pour elle sourds et muets comme des mannequins, lui portait sur les nerfs, et le vieux chien pelé qui, maintenant apprivoisé, sautait sans façon sur ses genoux, lui inspirait une répulsion touchant à l'horreur. Le salon, sa chambre, la maison entière, lui paraissaient affreux, lugubres, et elle éprouvait un besoin irrésistible de respirer un autre air, de voir d'autres visages, d'échapper à ce milieu, ne fût-ce qu'un moment, pour retrouver l'équilibre de son esprit et la saine notion des choses.

(A suivre)

JOSEPHINE VENDUE PAR SES SŒURS

(Suite)

Musical score for piano accompaniment, consisting of five systems of staves. The score includes dynamic markings such as *a Tempo*, *animando*, *ff*, and *cresc.*

Rêverie Virginale.

Musique de Rodolphe Deneubourg.

Poésie de Camille Nataf.

Musical score for vocal and piano. The tempo is marked *Andante*. The piano part is marked *pp*. The vocal part includes lyrics in French.

Chant.

Piano.

Voix

Jeu - ne Vier - ge, tris - te et pen - si - ve,
A qui ré - ves - tu tout le jour?
Lors - que, crain -
ti - vo sen si - ti - ve fris - son - nant au seul mot d'A - mour. Tes beaux

pp

mf

ff

And.

Echo des Modes Parisiennes

Paris, le 1er février.

De toutes les saisons, la plus animée et la plus charmante pour les jeunes femmes et les jeunes filles, c'est l'hiver !

Le plaisir, maintenant, est à l'ordre du jour, et si Paris bat son plein, en province, chaque ville l'imité et l'écho qui nous arrive annonce des séries de fêtes, de réceptions et de bals à grand orchestre.

Parmi les rejoinsances prévues, plusieurs bals costumés vont déployer à l'horizon le brillant programme d'agréables surprises.

Cette saison, en l'honneur de la Russie, les costumes auront le caractère de ce pays ami de la France et les plus jolies femmes tiendront à se parer du kakoshnik diadème qui va si bien et qui est de si grande élégance.

Une modification s'est produite de nos jours dans les travestissements, ils ne sont plus maintenant un mélange de toutes les époques et de tous les styles. Plus exigeants que nos devanciers, nous voulons qu'une harmonie générale préside à ces luxueuses fêtes, aussi n'admettons-nous généralement qu'une époque et qu'une chimère. Rien de plus joli, de plus séduisant, de plus complet que ce coup d'œil qui ressuscite le passé pendant quelques heures, prêtant aux hommes avec le costume, la courtoisie d'autrefois, aux femmes les grâces, le charme, qui distinguaient leurs aïeules et mettaient les salons français en honneur dans tous les pays.



MANTE DE SOIRÉE, DRAP CERISE TRÈS CLAIR, broderie perles et gouttes d'eau jais et garniture plume d'autruche. Ce vêtement est de forme pèlerine très ample, le haut recouvert par un double collet. Col droit recouvert de plumes.
Matériaux : 3 verges $\frac{1}{2}$ drap, 7 verges doublure, 8 verges $\frac{1}{2}$ plumes.

Le mois de janvier est consacré aux réunions de famille et d'amis. La galette des rois remplaçant les bonbons en a été le principal prétexte ; maintenant tout rentre dans l'ordre, et les distractions, les plaisirs mondains, que l'agitation des étrennes avait momentanément interrompus, vont reprendre avec entrain leur cours.

Les toilettes, pour ces fêtes, sont nombreuses et charmantes et une visite dans un atelier à la mode offre à nos yeux un sujet de récréation bien apprécié par nous, si heureuse de pouvoir en donner la primeur à nos lectrices. Nous commencerons dans cette série de jolies choses, par une robe de jeune femme d'un goût délicat en harmonie avec la jeunesse et l'élégance de nos charmantes mondaines.

Pour soirée, citons une robe de crêpe de Chine, aux grands dessins Pompadour fond crème parsemé de roses. Demi-traine en velours rose toute chiffonnée de dentelle, corsage décolleté en pointe garni de dentelle avec roses aux épaules et à la ceinture.

Une autre pour concert ou dîner est en tulle noir, plissé devant avec traîne de satin noir ornée dans le bas d'un arrangement de tulle et de plumes noires. Le corsage décolleté en tulle plissé, orné d'un bouquet de

plumes retenu par une agrafe de diamants. Puisque nous parlons des toilettes, occupons-nous de l'éventail qui en est le complément obligé.

L'éventail de soie n'est plus à la mode, la plume et la dentelle cette saison font la loi.

Le dernier mot de l'élégance est le gracieux éventail en marabout blanc ou gris sur lequel on voit scintiller des paillettes, sur les uns, c'est une pluie d'or, sur d'autres elle est multicolore.

Rien de plus jeune, de plus coquet que cet éventail que les jeunes filles aiment et passionnent.

Pour les jeunes femmes, l'éventail de Chantilly ou de point à l'aiguille monté en écaille blonde, avec chiffon en diamants ou en or est d'une élégance de merveilleux goût.

Disons aussi que l'éventail se tient à la main ou qu'il est pendu au poignet par un ruban.

Un mot sur les fillettes que nous semblions oublier, nous avons pour

tant recueilli à leur intention quelques jolis modèles que nous allons décrire dans cette causerie. Voici d'abord un vêtement forme douillette en drap vert pré, garni de petites bandes de zibeline à la pèlerine découpée en créneaux et au bas des manches, comme coiffure un grand chapeau en drap vert au fond bouffant, repris sur le dessus par quelques points, invisibles, au bord volant formant tuyaux, sur le devant nœud très volumineux en large ruban ciel.

Pour fillette citons une robe en bengaline gris tourterelle, garnie de velours miroir rubis, jupe avec piqures cerclant le bas et corsage blouse décolleté sur un empiècement de velours. Col et ceinture en velours rubis. La manche à coude est surmontée d'un bouffant en bengaline. Chapeau de feutre noir avec fond de bérêt en velours rubis coulissé autour de la calotte, joli panache plumes noires placé derrière.

Pour petites filles une gentille robe est en popeline écossaise rouge cardinal et vert à petits filets satinés blancs. La jupe est unie et le corsage blouse, avec gros plis au milieu du devant, est en partie recouverte par un ruban boléro en velours vert doublé de soie blanche. Petite manche à coude. Chapeau Empire en velours vert garni d'un grand nœud en satin blanc.

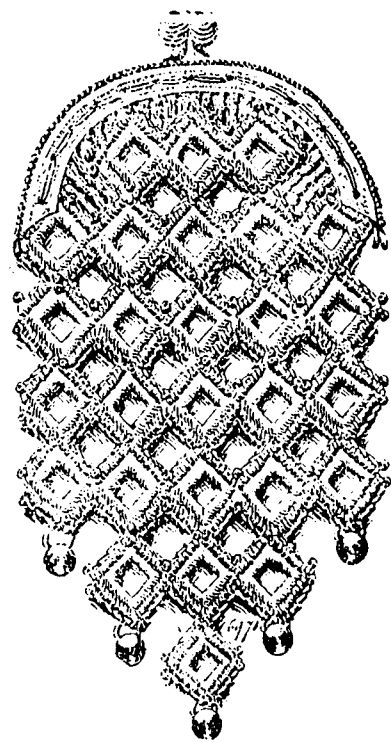
Une pelisse pour fillette mérite une mention, elle est en surah glacé vert et violet, doublée de soie mauve capitonnée. Le dos est plissé et le bas du vêtement, sauf la partie plissée est orné d'un volant plissé en même tissu ; à l'encolure, capuchon "bonne femme" doublé de soie mauve. Un gros nœud de satin noir ferme la pèlerine sur le devant.

La dentelle blanche est de toutes les garnitures, celle qui cette saison est en honneur. Rien de plus gracieux que cette mode qui décore d'une manière seyante les robes de cérémonie et les toilettes de bal. Sur les unes, elle forme cravate ou descend en jabot coquillé jusqu'au bas du corsage, sur les autres elle drape et entoure en fichu, en berthe, les blanches épaules des jeunes femmes. Tous les genres sont admis pour obtenir un résultat seyant et à défaut de dentelles anciennes imitations si parfaites, qui donnent l'apparence du vrai, permettent à toutes les femmes ce luxe de garniture qui va si bien lorsqu'on possède jeunesse et beauté.

Avec la dentelle, les fleurs délicates et charmantes sont mises à contribution pour égayer une toilette. Dans le tulle vapoureux, dans les flots de gaze, elles trouvent leur place, relevant une draperie ou se nichant dans la rucho légère qui cerce le bas d'une robe de satin. Le bouquet qui a repris sa place dans la ceinture ajoute une grâce de plus à la toilette. Négligemment passé dans le ruban qui serre la taille, il semble que l'art ne soit pour rien dans la façon coquette dont il est posé. Le hasard semble avoir tout fait, tandis que l'effet a été étudié avec soin et que ce petit rien qui relève la toilette a infiniment de charme et d'esprit.

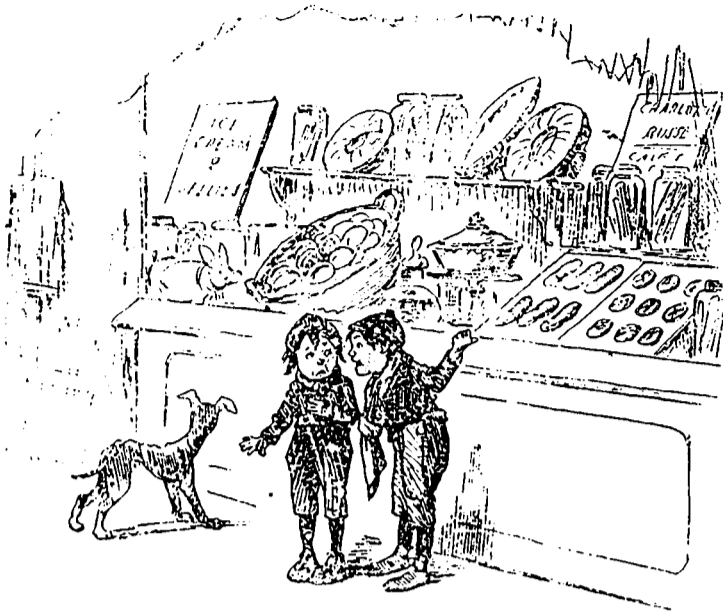
La coiffure comme faisant partie intégrante de la mode subit suivant son caprice des modifications, il n'est plus question des ondulations régulières, de ces bandeaux qui couvraient en partie les oreilles, de ces bouffants dont l'aspect n'avait rien de gracieux. Avec la coiffure actuelle, le front est dégagé, quelques légères frisures paraissent seules aux tempes, et les cheveux tordus haut sur la nuque sont maintenus par des épingles bijoux et par des peignes aux courbes gracieuses, qui posés de chaque côté de la tête retiennent les cheveux indisciplinés.

VICOMTESSE D'AULNAY.



BOURSE AU CROCHET.— Cette petite bourse que nous offrons à nos lectrices sera le succès de la saison ; d'une exécution simple et rapide, elle sera un charmant cadeau à offrir à une amie ; ces petites fantaisies de bon goût ayant toujours le charme de la nouveauté et encore plus celui d'être faites par la personne qui les offre. Fermoir rond, en cordounet de soie noire, ornée de perles clair de lune posées entre chaque losange, cette petite bourse se fait avec des anneaux recouverts de demi-barrettes et soie et rattachés l'un à l'autre, avant de les terminer ; le fermoir se coud dans le haut et 5 perles acier ornent le bas. On peut y ajouter une doublure en soie si l'on veut.

PROBLÈME EMBARRASSANT



Louise — Que préférerais-tu ? Être libre pendant une heure dans ce magasin ou monter au ciel ?

Henriot. — Ah ! Louise, ne me demande pas cela maintenant ! Lâsses-moi me remplir le ventre avant.



Chronique Théâtrale

ACADÉMIE DE MUSIQUE

Mr Richard Mansfield, le comédien distingué qui vient d'être engagé à l'Académie de musique, cette semaine, est bien certainement un des événements les plus importants de la saison théâtrale.

Les rôles qu'il remplit sont tous marqués au coin de la plus étonnante virtuosité et c'est une bonne fortune pour nous de pouvoir aller entendre, dans quelques unes de ses créations, une des personnalités les plus intéressantes de la scène moderne.

Fort distingué, d'un charme individuel très marqué, d'une rare intelligence artistique il sait, avec un art exquis, entrer merveilleusement dans la peau de ses personnages.

Dans son répertoire, il a choisi les pièces suivantes :

Pour lundi et vendredi soirs et matinée du samedi, *Le Beau Brummell* ; le mardi soir, *Romanço Parisienne* ; mercredi en matinée et jeudi soir, *Prince Karl* ; mercredi soir, *Castel Sombas* ; et samedi soir, *Fr. Jekyll et Mr Hyde*.

N'importe laquelle de ces pièces sera reçue avec faveur du moment que Mr Mansfield et sa compagnie sont chargés de l'interpréter. La mise en scène en est superbe, les décors, les costumes absolument neufs, tous les rôles remplis avec le plus complet génie scénique.

QUEEN'S THEATRE

Le retour du véritable drame anglais, celui qui présente le mieux la vie ordinaire est *Jim the Penman* que nous entendrons cette semaine au Queen's.

Il y a plusieurs années que nous n'avons eu de représentations de ce magnifique drame et il sera, certainement, le bienvenu, tant pour les amateurs de pièces sensationnelles que pour les vieux amateurs de théâtre qui ont assisté aux débuts de cette superbe pièce. Peu de pièces ont eu le succès de l'œuvre de Sir Charles Young, et cette année, le choix tout particulier des interprètes constitue une nouvelle attraction.

Il y a toujours un attrait à voir, au théâtre, représenter des scènes de la classe criminelle et l'on ne peut qu'être fasciné par le personnage qui amasse un million en se jouant des employés d'une grande institution financière, ce que Sir Charles Young a personnifié dans *Jim the Penman* ; on voit Sir James Ralston, membre des communes, financier, propriétaire campagnard, étonner tous ses amis et ceux qui le fréquentent par ses étonnants avatars. *Jim the Penman*, fiancé de Nina, contrefait un ordre pour se procurer les diamants de la famille Drelincourt afin de satisfaire ses associés dans le crime. La drolerie du digne détective sème la pièce d'épisodes d'un comique achevé et l'intérêt criminel est d'une physiologie attrayante.

Matinées mardi, jeudi et samedi, aux prix populaires habituels.

THÉÂTRE ROYAL

Flynn & Sheridan Big Sensation Company sont au Royal pour toute cette semaine et nous présentent un double spectacle pour lequel sont engagés 20 artistes blancs et 15 créoles de couleur ainsi que des nouveautés inédites à Montréal.

Grande ouverture "Extravaganza" dans laquelle apparaissent les deux compagnies. Puis du Vaudeville et Opéra léger. Spécialités et variétés de première classe, notamment : les sœurs Howe, les *leaders* de la mode ; Cunningham et Granthe, les originaux "Brutal brothers", le meilleur acte qui ait encore été présenté ; Mlle Flora, la reine du fil tendu, dans des exercices nouveaux ; Lancaster et Collins, les champions danseurs grotesques. Un grand tournoi de danses par 10 femmes blanches conduites par Sophie Thorne, championne danseuse du monde. La grande sou-brette May Lanning. Evolutions terpsichoriennes par 10 danseurs créoles. Le seul Billy Farrell, assisté de Mlle Wille Farrell, dans le rêve de Walker Cake. Smart et Williams, Africo Américains comédiens-danseurs. On terminera par une comédie originale dont le principal rôle est Mlle Zitella, la perle des comédiennes, assistée par 10 comédiens et les deux compagnies réunies, ce qui ne s'est pas encore vu.

Il faut que le théâtre soit rempli à chacune des représentations.

PALLADIO.

SIGNES CERTAINS

— Il doit y avoir du trouble dans le ménage, — observa la porte — Il m'a fermée violemment quand il est sorti ce matin.

— Il y en a sûrement, répondit le fauteuil, car aussitôt qu'il a été sorti elle est venue s'asseoir sur moi et a pleuré pendant une heure.

CYCLISTES

Madame. — Jean, j'irai en tricycle, aujourd'hui, vous sortirez la machine pour dans une demi-heure

Jean. — Je préviens madame, que n'étant pas sorti depuis trois jours, il sera, peut être, un peu rétif !

O AMITIÉ

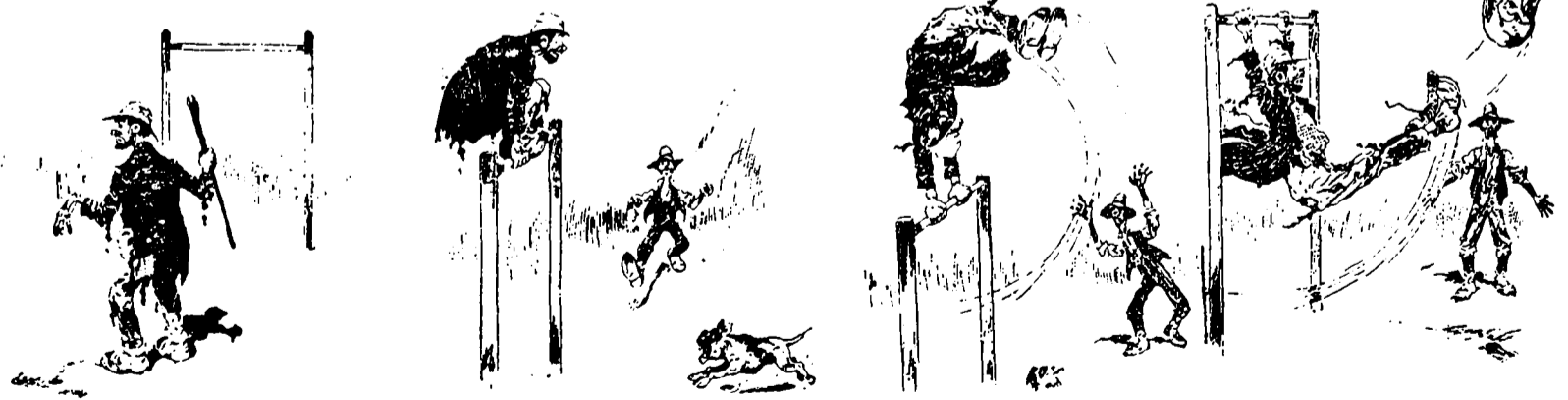
Dans un cercle littéraire, Taupin, le poète soi-disant décadent, disait à un cercle d'amis :

— Je ne sais pas écrire en prose, moi.

Et cet animal de Mozodor qui s'écrie :

— Mes amis, lisez donc ses vers et vous verrez comme il ment !

TOUR DE TRAMP



I
Le tramp L'impénitent (qui s'est aventuré sur les terres du fermier Penoute) — Mais je crois bien que cet animal de fermier vient de lancer son chien après moi ! Me voilà propre.

II
— Là... heureusement qu'on se souvient encore de sa gymnastique. Pchi... Pchou... Sale bête, vas-tu t'en aller.

III
— Attends un peu et je vais t'en montrer un que tu ne connais pas encore.

IV
— Là... houp... mon chien. Saute marquis.

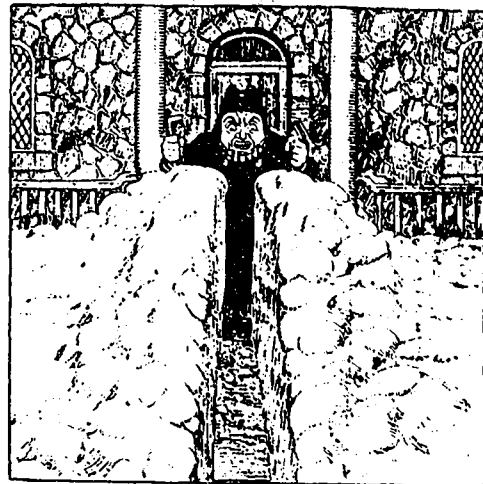
IL Y A HOMME ET HOMME



I
Mme Serrelapoigne. — Non, mon ami, j' ne pré- tends pas, pour 10 centims, vous faire pelleter toute la neige jusqu'à la porte. Faites seulement un chemin suffisant pour qu'un homme puisse passer.



II
Mme Serrelapoigne. — Non, Joseph, tu n'iras pas de mal à sortir d'ici, je viens de payer un homme pour faire un chemin jusqu'au trottoir.



III
Mr Serrelapoigne. — Marie !... Marie !... la pro- chaines fois que tu engageras un pelleteur de neige, tâches de ne pas prendre un squelette.

L'ENFANT CAMÉLÉON

Cet enfant est maigre et né pour la peine, Son père, ouvrier lâche et violent, Le bat constamment, le nourrit à peine : Le petit Gustave est pâle, tout blanc.

Le père cruel, d'une main trop sûre, Se fait de le battre un barbare jeu, Le corps de l'enfant n'est que meurtrissure : Le petit Gustave est devenu bleu.

Le petit garçon, toujours assez sage, Vient de renverser par mégarde un seau, Son père lui fait un mauvais visage : Le petit Gustave est rouge ponceau.

Pauvre créature ! Enfin elle est morte Ainsi qu'une fleur au souffle de l'air, Dans la tombe froide un jour ou l'emporte : Le petit Gustave est devenu vert.

CAPTAIN CAP.

L'ATTENTAT

M. Jérôme Gautrelle est sous-chef du contentieux à l'Assurance contre le Funiculaire.

Cette année-là (je ne vous cache pas que j'inaugure un récit), des sommeils diurnes trop prolongés sur la mole-kine échauffante des fauteuils, vie renformée qu'il faut, jusqu'à l'aube, mener dans les cabinets particuliers, l'étude comparée des menus divers à la fin du dix-neuvième siècle, avaient fâcheusement altéré son estomac jadis robuste et l'intégrité de son sourire. Aussi, aux vacances, le docteur X... lui donna, contre un louis, le conseil d'aller respirer un peu d'oxygène à Boulogne-sur-mer, où les frères de Jérôme (Gauthrel Brothers and Co) font des *business*. Le client acquiesça ; quelques chaussettes et du linge dans une valise ; la veille de son départ, il se purgea avec un peu de Vogüé enrobé dans du Cherbuliez, suivant une psychothérapie facile à suivre, même en voyage, et puis, en route !

Tout de suite, il entama une série d'étonnements. Comme il montait en wagon, un individu l'accosta, et, mystérieusement :

— C'est bien vous ?

Il n'y avait aucune raison pour que ce ne fût pas lui, M. Jérôme (Gautrelle répondit sans ambages :

— Je vous crois, que c'est moi.

— Alors, tenez, prenez ceci pour vos frais de voyage et tâchez de réussir.

Et il disparut, rapide comme Arton. Le voyageur reconnut qu'on lui avait glissé dans la main un rouleau de ces louis toujours bons à prendre ; il voulut remercier : plus personne. Surpris, il grimpa dans son compartiment, en étudia les angles afin d'y caler sa ronde personne...

Au moment où le train démarrait, un homme grassouillet comme Jérôme, vêtu d'un élégant pardessus vert-espoir analogue à celui de Jérôme, ouvrit la portière, lança sur les pieds de Jérôme, une valise frappée des initiales J. G. (ceiles de Jérôme) et déboula sur la banquette. Après quoi, il souffla : Ouf !

Voyage fécond en incidents. D'abord le petit gros, comme l'on passait devant Saint-Denis, donna l'essor, par la portière, à un vol de placards rouges ; il réitéra ce lâcher toutes les fois que l'occasion s'en présenta. Puis il exhiba de sa poche un quignon de pain, un tronçon de lard, et dévora. Dûment lesté, il tira de sa valise une paire d'haltères dont les boules s'honoraient de représenter des faces de personnages officiels, et les mania suivant le rite consacré.

Laissant reposer ces outils de gymnastique gouvernementale, il s'assit, introduisit un index dans son orbite gauche, arracha délicatement l'œil, souffla dessus, le frota de toutes ses forces avec son mouchoir pour le faire briller, et le replaça. Il fit subir la même opération à son œil droit, m'a souvent raconté Jérôme, dont je crois, sur ce point, les souvenirs inexacts.

Intrigué, très intrigué, M. Gautrelle essaya de nouer conversation avec le monsieur ; mais la conversation ne se laissa pas nouer. L'inconnu fit de confuses allusions aux gens qui se mêlent de ce qui ne les regarde pas, aux yeux pochés, aux figures démolies, aux coups de pied

dans les gencives, conséquences des curiosités malsaines ; il dévissa son bras droit, l'ôta de sa manche et, avec une clef anglaise, rasserra l'érou du coude qui s'était relâché. Lors, ce membre remis en place et s'étant assuré que les jointures fonctionnaient bien, il saisit cette occasion de se déclarer satisfait. En foi de quoi il grimpa dans le lit, s'y étendit, absorba des alcools variés, pendant que, distraction ingénue, il s'évertuait à cracher par la fenêtre sur les wagons qui venaient en sens contraire.

Le train se comportait d'une façon insolite : il brûlait systématiquement toutes les gares importantes et ne consentait à s'arrêter qu'en rase campagne, à des endroits indéterminés, veufs de toute station.

Alors, un employé se promenait à grands pas devant les wagons, prononçant à voix basse des noms de localités improbables. Il terminait en soufflant dans une trompette de robinettier, et le train repartait. A ces haltes, le bizarre voyageur quittait son filet en toute hâte, pour disparaître sous la banquette et, là, il imitait le cri du petit enfant qui souffre des dents.

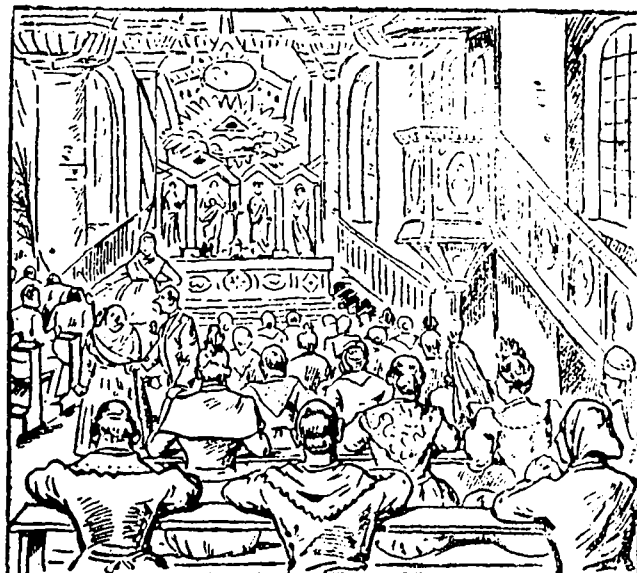
Le soir tombait à verse. Jérôme, pantelant à l'idée de passer la nuit près de ce fol, ayant entendu le promeneur à casquette galonnée inviter les voyageurs pour... Mmmm... Mmmm... à changer de train, se rua hors du compartiment et sauta dans un convoi qui partit aussitôt.

Il était monté dans un train de bestiaux. Pendant le parcours, rien d'anormal, sauf la rencontre, parmi les vaches, d'un jeune homme pâle qui lui confia que, phthisique et sans fortune suffisante pour s'offrir un séjour dans quelque ferme, il remplaçait l'air des étables — si reconstituant — par de nocturnes voyages frauduleusement effectués en compagnie des bêtes à cornes, et s'en trouvait fort bien.

A deux heures du matin, le train s'arrêta définitivement. Jérôme Gautrelle descendit dans une gare de marchandises. Comme il cherchait à s'orienter sur le trottoir, un étranger se mit à tourner autour de lui, le devisagea et l'aborda, confidentiel, d'un : " C'est vous, la Tête-de-veau ? "

Le sous-chef du contentieux de l'A. c. l. ne s'étonnait plus. Il répondit : — Vous en êtes un autre.

DEVINETTE



— Entendez-vous le Révérend qui prêche dans sa chaire
— Je l'entends bien, mais je ne le vois pas !
— Il y est pourtant !

— Parbleu ! fit l'autre d'un ton rassuré, nous sommes deux Têtes-de-Veau. On t'envoie de Paris, bien ! Tu trouveras ici des frères dévoués.

— Comment vont ils ?

— A merveille. Ça marche. Le moment est venu. On n'attendait que toi, tout est prêt. Mais pourquoi cette valise ? Tu as apporté de la *Chose* ? Rassure toi, nous avons ce qu'il faut, à l'instar de Paris.

— Dame ! je ne savais pas !

Vraiment, Jérôme ne savait rien de tout. On le tutoyait, on lui parlait de ses frères, on l'attendait, on le prévenait que le moment était venu. Il pensa : "J'y suis ! Gauthrel Brothers and Co veulent faire une charge à leur cadet de Paris ; ça ne prendra pas."

L'interlocuteur reprit :

— Donne ta valise. Faut pas la secouer, hein ?

— Autant que possible.

— Ça me connaît. Dépêchons. Les Têtes-de-Veau s'impatientent ; tu vas dormir et demain nous visiterons les monuments.

— Je ne suis venu que pour ça.

— Oui, reprit l'autre avec un clignement d'œil rempli d'intelligence, je sais tout.

— Tu as de la chance

— Je ne veux pas influer sur ta détermination, mais à ta place, je choiserais la cathédrale.

— Va pour la cathédrale, fit gaiement M. Gautrelle, nous commencerons par là, et nous continuerons par le palais de Justice.

— Fichtre ! tu n'as pas peur, toi.

En route par la nuit noire, ils rencontrèrent des ombres, interrogeant le guide du voyageur : "C'est lui ! — Oui. — Ah ! ah !" et M. Gautrelle en inféra que sa famille était connue dans la localité.

Après mille détours à travers la ville, ils arrivèrent dans une petite maison ; des gens muets, à figures terrifiées, les servaient. A plusieurs reprises, Jérôme demanda ses frères : "Ils viendront demain soir seulement, à cause des casseroles." Quelles casseroles ? Alors la charge continuait ? Stupides gens, ces provinciaux ! Il n'insista pas et fut dormir.

Le lendemain matin, son guide vint le chercher pour le conduire à la cathédrale (très belle, Roman pur), et lui indiqua un pilier. "Vois-tu, c'est là qu'on peut obtenir le plus d'effet." Il avait raison, l'effet était merveilleux ; le vieux mystique qui sommeillait dans le cœur de Jérôme en fut éveillé.

La mairie lui déplut : style Carnot, commun, ennuyeux ; du Maignan et du Lefèvre contre les murs, pouah !

Le compagnon indiquait l'escalier :

— Qu'en penses-tu ? Ce coin te convient-il ?

— Non, ça manque de grandeur ; c'est mesquin

— Tu t'y connais mieux que moi, je pensais qu'il fallait des endroits resserrés, au contraire.

L'étrange cicérone ! Au palais de Justice, style flamboyant, il insistait pour faire admirer un rentrant dans le mur. Jérôme lui reprocha de s'arrêter ainsi aux détails ; on reviendrait, parbleu !

— Il est inouï de sang froid ! murmura l'autre. Y revenir ! tout de même, faut-il qu'il en ait fait !

Rentrés chez eux, le guide s'accouda sur la table, face à Jérôme :

— Maintenant, fais ton choix, pas de temps à perdre, quel monument préfères-tu ?

— Décidément, mieux vaut le gothique et sa gracilité frêle, que ce roman, solide et lourd (comme ceux de Zola). Le palais de Justice n'agrée.

— Parfait. L'idée de Loi est plus dangereuse que l'idée de Dieu. Je t'approuve.

— Merci ; je n'ignore pas que j'ai du goût. Mais je voudrais bien voir mes frères avant de partir à la mer.

— Ah ! tu comptes t'embarquer une fois la chose faite ? Ce que c'est que l'habitude ! La Tête-de-Veau de Paris a fait un fameux choix en l'envoyant.

On frappa à la porte.

— C'est le comité directeur d'ici qui vient te donner les dernières instructions.

Jérôme vit entrer trois hommes masqués et pensa que les fumistes départementaux avaient de la persévérance. Au bout du compte, on l'avait hébergé, promené, nourri, c'était plutôt drôle. On lui parlait bien d'une chose qu'il était censé connaître, mais bah ! A présent, voilà qu'on lui sortait des carnavales ? Il allait les recevoir de la bonne façon : Aussi, dès l'apparition des hommes masqués, il exécuta un pas de caractère en poussant des *Trou là trou la la* d'une remarquable pureté. Les trois inconnus étaient abrutis de stupéfaction, ils devaient blémir sous leurs masques.

Un peu essoufflé, Jérôme leur tendit à boire, et, s'égayant tout à fait :

— C'est vous les Têtes !

— Oui.

— Vous savez, je suis un bon compagnon, moi aussi.

— Nous le savons. On t'a dit de quoi il s'agissait ?

— Oui, on le lui a dit, interrompit le guide. C'est un gaillard déterminé, il a jeté son dévolu sur le palais de Justice.

— Excellent choix. Hâte-toi, que tout soit fini demain à quatre heures. Aussitôt la chose faite, ne t'attarde pas ici, file en Belgique où l'on te fera tenir des subsides.

— Mais...

— Ah ! nous oublions l'essentiel. Demain, on t'apportera la marmite toute préparée, il n'y aura plus qu'à l'allumer. Silence ! Et souviens-toi, Gueulemer, que si jamais tu essaies de nous vendre, tu ne feras pas long feu.

Ils sortirent avec le guide, assez majestueusement, ma foi.

Jérôme ne riait plus. Voyons, était-ce bien une charge ? On l'appelait Gueulemer et des hommes masqués parlaient de lui remettre des marmites suspectes.

Il entrevit une catastrophe. Son hôte, tremblant, lui apporta à diner et risqua une peureuse interview :

— Compagnon Gueulemer... Hé !... compagnon, c'est vrai ?

— Quoi ? Je ne m'appelle pas Gueulemer, vous m'embêtez.

— Oh vous pouvez avoir confiance en moi, c'est pas moi qui vous vendrai.

— Oui, mais vous n'avez pas fini de m'acheter ! Qu'est-ce que vous voulez ?

— C'est demain, alors, que vous... Pft !...

— Que je... ?

— Enfin, les compagnons l'ont dit... que vous faites...

sauter le palais de Justice ?

— En voilà assez ! vociféra Jérôme Gautrelle exaspéré. Voilà deux jours que ça dure, j'ai été bon garçon, mais faudrait pas abuser.

— Comme vous êtes drôle !

J'en suis aussi, moi, de la Tête-de-Veau. Je suis anarchiste de père en fils, pas militant, mais de cœur. Je sais bien qu'on a fait venir un compagnon de Paris, pour un coup d'éclat, parce qu'ils ont tous le trac, ici, et ne veulent pas agir d'eux-mêmes. A preuve qu'ils sont allés vous recevoir à votre arrivée, comme c'était convenu, qu'ils vous ont montré les bons coins à faire sauter, et que demain on vous apportera la chose. Vous voyez bien que je suis au courant. Mais, je vous en prie, maniez ça délicatement et ne faites pas sauter ma boîte. Bonsoir, vous devez avoir besoin de repos.

L'hôtelier se retira.

— Ah ! mille millions de

marmites ! Jérôme comprenait tout à cette heure. Ces idiots, évidemment, le prenaient pour l'autre, le trop fameux Gueulemer, terreur du bourgeois. La Tête-de-Veau était une société anarchiste, et ce qu'il avait pris pour une plaisanterie était un complot, où lui, Jérôme, sous chef du contentieux à l'Assurance contre le Funiculaire, se trouvait impliqué. On lui avait montré les monuments en détail, il comprenait pourquoi. Ses frères ? les anarchistes, parbleu ! Ah ! mille mill... (*Voir plus haut*).

Il se posa la question préalable : Que faire ! Prévenir la police ? Impossible, on le surveillait. Déclarer son véritable état civil ? Impossible ; la Tête-de-Veau supprimerait le profane. Fuir ? Impossible. Il ne ferait pas dix mètres sans avoir la Tête-de-Veau sur les épaules.

Jusqu'à l'aube, il combina des plans d'évasion impraticables. Harassé,

PAS ENCORE ÇA



I

Mr Petitose (en aparté). — Il faut avouer que les gérants du théâtre ont disposé leurs sièges d'une façon très intelligente. De cette façon, qu'il y ait ou non de grands chapeaux, chacun y voit bien et...



II

Mais à ce moment ces dames se sont mises à se faire des confidences derrière leur éventail et l'infortuné Mr Petitose n'a pas eu raison de se féliciter.

il se mit à prier le bon Dieu qui protège les honnêtes chefs de contentieux ; il pria, lui matérialiste, comme un petit enfant perdu dans les bois ; brusquement il s'endormit.

A midi, quand il se réveilla, un homme très laid, quoique affecté de strabisme, se tenait à son chevet ; un paquet noué dans une serviette était déposé sur la table.

— Je t'apporte la marmite.

Jérôme avait tout oublié :

— Quelle marmite ? Je n'ai pas demandé de marmite.

Mais il se rappela l'horreur de la situation ; il importait de dissimuler pour gagner du temps :

— Ah ! ah ! elle est chargée ?

Le louchon semblait hésiter. Jérôme entrevit une lueur d'espoir ; il jura :

— Nom de... Bakéumine ! est-elle chargée, oui ou non, espèce d'andouille ?

— Oui... et non.

— De quoi ? Tu sais, j'aime pas les faux frères. Si c'est comme ça, tu peux avertir le Mou-de-Veau que je n'en suis plus. C'est pas un anarchiste à la mie que Gaut... que Gueulemer !

L'homme aux yeux divergents tomba au pied du lit et fondit en larmes :

— Non ! Elle n'est pas chargée ! Il n'y a plus moyen de la charger... Je suis seul dépositaire de la dynamite et...

— Et... répondras-tu ?

— ...Comme j'ai cinq enfants, femme malade, hiver dur, pas de travail... je l'ai vendue...

— Tu as fait ça ! hurla Jérôme, enthousiasmé. Tu as fait ça ? Ah ! mon ami, mon cher et bon ami, comme c'est vilain !

— Grâce ! ne me dénonce pas. J'ai mis du plâtre dans la marmite, je pensais que tu ne t'en apercevrais pas.

— Oh ! j'ai du coup d'œil, l'habitude.

— Tu es fort, toi. Mets toi à ma place. Les explosifs, c'est pas drôle à garder chez soi ; j'avais tout le temps peur de sauter. Les autres ne voulaient pas me débarrasser de la moindre parcelle, ils avaient encore plus peur que moi. Alors, un beau jour, j'ai tout vendu à un carrier.

Jérôme réfléchissait.

— Si j'avertis la Tête dont je suis le bras, ces guillards là vont me retenir ici jusqu'à ce qu'ils aient fait venir d'autre dynamite. Ou bien le vrai

Gueulemer arrivera, et, de toutes façons, je suis pincé. Continuons à jouer d'audace.

— Allons, fit-il tout haut, j'ai pitié de toi, trembleur. Je ne te dénoncerai pas, mais à condition que tu m'obéisses, *périnde ac cadaver*.

— Il sait l'anglais ! Il sait tout ! O mon sauveur !

— Tu m'assures que cette marmite n'est pas chargée ?

— J'y ai fait cuire mes choux-raves hier soir.

— Bon.

Une heure après, Jérôme déposait dans un coin de la salle des Perdus l'engin inoffensif. Il allait se retirer, quand il aperçut une mèche passant sous le couvercle. Son complice avait disparu.

— Si, par hasard, il n'avait trompé ; s'il y avait réellement quelque explosif là dedans ? Un accident est si vite arrivé ; il suffit d'un fumeur distrahit qui jette son cigare sur la mèche. Je la retire ; c'est plus prudent.

Il l'arrachait et la jetait quand une grosse voix le fit se retourner, rauque, et qui semblait sortir d'un demi-setier :

— Imbécile ! c'est pas comme ça qu'on place une marmite !

Blanc d'épouvante, il se retourna ; le fou du wagon ! l'homme aux halètes !

— Oui, continua l'Effroyable, vous n'avez pas voulu m'attendre, vous autres, hein ? Non seulement vous ne me payez pas le voyage, mais vous me flanquez un itinéraire idiot qui m'égare, et vous vous croyez assez malins pour réussir seuls sans Gueulemer ? Ah ! elle est chouette, la Tête-de-Veau ! Heureusement, j'ai pas de rancune et je vas tout de même arranger ça. Je m'y connais peut-être bien, j'ai eu l'œil et le bras enlevés... Toi, bouffi, va guetter, du temps que j'ajuste la mèche.

Il s'accroupit auprès de la marmite.

Jérôme, trempé de sueur, se défila, courut à l'hôtel, prit sa valise sans être vu et gagna le chemin de fer. Six heures plus tard, il était à Londres. Il n'osa rentrer à Paris qu'un mois après.

De Gueulemer et de la Tête-de-Veau, il n'entendit jamais plus parler. Désormais, quand on s'entretient d'anarchie, d'explosifs, il prend des airs entendus, compétents, approbateurs.

C'est qu'il en est, lui !

HENRI GAUTHIER-VILLARS.

Le goût peut changer les règles, comme la mode change les habits, et le temps les coutumes.—CALDERON.

PHARMACIE DANIEL

1564 Rue Notre-Dame
Près le Palais de Justice

PRESCRIPTIONS UNE SPÉCIALITÉ

Médecines Brevetées

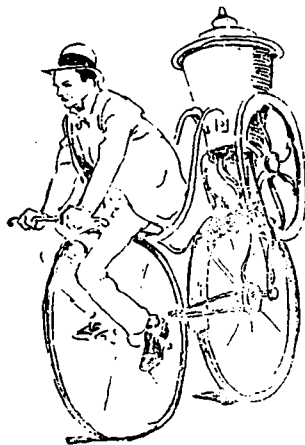
Françaises, Anglaises, Américaines et Canadiennes

Parfums et Articles de Toilette, un choix...

Les Dimanches et Fêtes : 9 heures a.m. à 1 heure p.m., et 4 heures à 6 heures p.m.

Tél. Bell 2269 ED F. G. DANIEL

AIDANT L'ŒUVRE



Voici une nouvelle industrie. C'est un monsieur qui, monté sur un bicycle, traîne derrière lui un appareil qui lui permet de donner à bon marché une boisson réchauffante et hygiénique.

Tant mieux, cela aidera, dans leur œuvre pour la suppression totale des alcooliques, le Dr Sylvestre, rue St-Denis 1425, et le Dr Letourneau, 803 rue Cadieux.

Nos enfants terribles :

Le petit Marius a entendu dire que son père avait souvent mal aux cheveux des suites d'une orgie de la veille.

Hier, il va chez un de ses oncles qui est chauve comme le dôme des Invalides.

— T'es pas comme papa, toi, lui dit-il, tu n'as jamais mal aux cheveux !...

Une Recette par Semaine

Pour se retirer une épine des chairs : Pour pratiquer cette opération chirurgicale élémentaire, point n'est besoin d'employer une aiguille, comme on le fait le plus souvent, ce qui ne réussit qu'après des efforts prolongés et des piqûres peu agréables ; il suffit de recourir à un instrument qu'on trouve partout : une plume métallique neuve, et qu'on peut même traiter par l'antisepsie, si l'on a des principes médicaux.

Vous prenez donc la plume et appuyez les deux bords sur la peau, au point où se trouve l'épine, et de manière que, quand ils s'écartent, vous aperceviez l'épine dans l'espace intermédiaire. Cessez d'appuyer, rendez sa liberté relative à la plume : l'élasticité naturelle de l'acier fait rapprocher les deux bords qui saisissent le bout de l'épine ; en retirant à soi l'instrument de chirurgie, on extrait enfin le corps étranger.

B. DE S.

Entre peintres.

— Es-tu allé au Salon ?

— Je n'y vais jamais quand j'ai un tableau.

— (?)

— Parce qu'alors je n'ai plus le temps de regarder les autres !

* *

Salon de coiffure, rue Marceau :

Un client étonné, s'adressant au patron très chauve :

— Et vous vendez de l'eau pour faire repousser les cheveux ?

— Oui... mais c'est le garçon qui en fait usage... Aussi, voyez sa tignasse... Moi, j'expérimente ma pâte épilatoire ; admirez mon crâne !

VOUS EN VERREZ LA FIN

Avec un hiver humide les rhumes sont communs ; le meilleur remède pour les guérir radicalement est le Baume Rhumal.

TRIO DE PROVERBES

Il est facile de deviner les fêtes quand elles sont passées.

×

Contre Dieu nul ne peut.

×

Le sabbat invite à l'ébat.

SANCIO PANCA.

LA CONSOMPTION GUÉRIE.

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses, après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité, j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre et votre adresse. Mentionner ce journal.

W. A. NOYES, 820 Powers' Block, Rochester, N. Y.

Les enfants terribles :

— Petite mère, c'est toi qui es bien heureuse !

— Pourquoi, mon chéri ?

— Si tu avais mal aux dents, tu pourrais tout de suite les retirer.

LA SOCIÉTÉ ARTISTIQUE CANADIENNE

Toujours sur la voie du succès qui est celle des institutions solidement construites et bien administrées, la Société Artistique Canadienne continue à tenir, au centuple, ses promesses d'autant.

Le public, chaque semaine, se charge de prouver la vérité de ces assertions en prenant tous les scriptums émis, sachant qu'ils accomplissent une bonne action en même temps qu'il cherche sa chance, comme tant d'autres l'ont fait, le font ou le feront avec lui.

Et que dire des Cours du Conservatoire National de Musique, dont le succès va, également, en croissant de jour en jour. Voilà ce qui motive tous les efforts faits pour maintenir la Société Artistique Canadienne au rang qu'elle mérite, c'est-à-dire au premier.



Se Sentait Elevé dans les Ais.

BLAINE, N.Y., Jan. 1894. (1)

Je ne pouvais dormir des nuits, j'étais si nerveux que je me sentais élevé dans les airs jour et nuit ; quand je fermais les yeux ils semblaient vouloir sortir de ma tête ; je ne pouvais fixer mon esprit sur quoique soit. Je ne sentais devenir détérioré. Après avoir pris le Tonic Nerveux du Père Koenig seulement durant deux semaines, je me sentis tout changé, je ne considère guéri maintenant. J'ai recommandé ce Tonic à d'autres, toujours avec le même bon résultat.

W. H. STERLING.

DELI, ONT., Jan. 14, 1891.

Ma femme a fait usage de 6 bouteilles du Tonic Nerveux du Père Koenig ; elle n'a pas eu d'autres attaques, je crois que ce remède a donné l'effet voulu. Je le recommande avec plaisir à tous ceux qui souffrent de cette terrible maladie, "l'Épilepsie," et que Dieu vous aide dans votre bonne œuvre.

JOHN GRANT.

GRATIS Un Livre Précieux sur les Maladies Nerveuses et une bouteille échantillon, à n'importe quelle adresse. Les malades Pauvres recevront cette médecine gratis.

Ce remède a été préparé par le Rév. Père Koenig, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876 et est maintenant préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., Chicago, Ill.

Chez tous Pharmaciens, à \$1 la bouteille ou 6 pour \$5.00.

AGENTS

E. McGALE 2123 rue Notre-Dame, Montréal.
LAROUCHE & CIE, Québec.

La faiblesse a la ressource de mépriser les hommes qui l'insultent.

BENJAMIN CONSTANT.

TEABERRY FOR THE

HARMLESS TEETH
CLEANSING

ZOPESA-CHEMICAL CO.
TORONTO 25C.

QUEEN'S THEATRE DE COMEDIE de Montreal

Toute cette Semaine Matinées Mercredi, Jeudi et Samedi

LA COMPAGNIE DE M. E. RICE

DANS Le drame sensationnel de société

JIM THE PENMAN

DE SIR CHARLES YOUNG (Arrangement avec A. M. Palmer) REPRESENTANT Frank C. Baugs dans le role de Balston, Marie Edith Rice " " " " Nina.

ET LE MEILLEUR COMPAGNE D'ARTISTES METROPOLITAINS

PRIX (Matinées: 15c, 25c et 35c. Soirs: 15c, 25c, 35c et 50c.)

THEATRE ROYAL

Sparrow & Jacobs Prop. Gérants

Matinée: Semaine commençant le lundi,

8 FEVRIER Apres-midi et soir

10c .. et .. 20c Flynn & Sheridan Big Sensation . . Company

Pas plus haut. Soir, Sièges Réservés: 10c extra. Bureau des billets au Théâtre ou vert de 9 heures du matin à 10 heures du soir. La semaine prochaine The Great Howard Co.



MAGNIFIQUE ROMAN

LE FILS DE L'ASSASSIN

Cet étonnant feuilleton, qui a tenu les lecteurs du SAMEDI sous le charme de ses dramatiques situations, est maintenant en vente.

Au-dessus de 400 pages, grand format.

Il en sera adressé un exemplaire franco à toute personne qui nous fera parvenir la somme de

25 CENTS

Les timbres-postes (canadiens ou américains) sont acceptés.

ADRESSEZ VOS COMMANDES DE SUITE TIRAGE LIMITE

POIRIER, BESSETTE & CIE No 516 Rue Craig MONTREAL

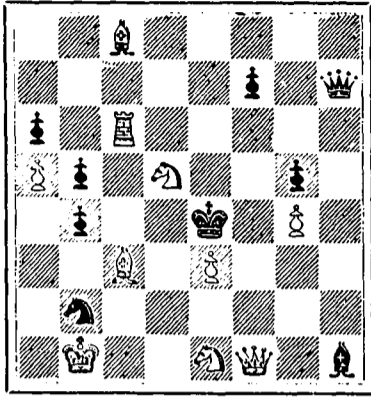


ECHecs

PROBLEME No 97

Par W. S. BRANCH.

NOIRS



BLANCS

Les blancs jouent et font mat en deux coups.

SOLUTION DU PROBLEME No 97

BLANCS Noirs

- 1 -- C1R 1 -- T7T
2 -- D prend P (écheq) 2 -- R prend C
3 -- F6C 3 -- Echer et mat.

Ont trouvé la solution du Problème No 97

MM. G. F. Wilkins, A. Barbier (Montréal); O. Gill (Québec); A. Labouret, E. Guignard (Nouvelle-Orléans).

Jeux d'Esprit

Problème No 86

CHARADE

Mon tout vaut mon premier. La jeune fille avec soin cache. Le jour qu'elle est mon dernier. Afin que personne ne sache. Ce qu'elle a d'entier.

Problème No 87

LETTRES INCONNUES

Ajouter une lettre à chacun des sept mots suivants, de manière à former sept noms de villes. Les lettres ajoutées formeront elles-mêmes le nom d'une ville.

MER. SENNE. BOIS. LAPIN. NIMES. MEDE. RIME.

Problème No 88

ALPHABETIQUE

CONSONNES

L.v.d. u.l.f.r.n.d.l. n.d.i.g.n.e.s.s.r

Problème No 89

SURPRISE

Quel est le mot qui, retourné, donne 107?

Problème No 90

VERSIFICATION FRANÇAISE

Vers à reconstruire

LA PREMIERE PAGE

Sonnet.

Aux pages d'écriture, que les doigts d'un écolier novice noircissent, ressemble le cœur humain; toujours le premier mot d'un sonnet particulier et calligraphié et sans ratures écrit. Mais à mesure qu'on tourne un feuillet du cahier, la plume devient moins sûre et moins soignée et les lignes, montant au grenier ou descendant à la cave, à l'aventure bientôt s'en vont. Le temps, qui tout détruit, des secrets confiés au grimoire précieux fait perdre la mémoire, et plus tard s'effaceront les mots du cahier; et soûs des cils l'encre et jaunit le papier; mais une plus fraîche trace toujours il reste: C'est le premier regard et la première page.

Adresser les solutions des Problèmes à PHILIDOR.

Solutions des Problèmes

DE 76 A 80

No 76

But - Or

No 77

Ne pas vouloir prendre un escalier dérobé.

No 78

Martinet

No 79

Déposition du Roi de France Louis le Débonnaire.

No 80

Vacarme -- Arme -- Rame -- Rave -- Ver -- Carme -- Marc.

Ont trouvé les solutions des problèmes de 66 à 70.

Ont trouvé 5 solutions: MM. G. F. Wilkins, A. Barbier, O'Neil (Montréal); A. Labouret (Nouvelle-Orléans).

Ont trouvé 1 solution: MM. Percenige (Ottawa); E. Guignard (Nouvelle-Orléans). Ont trouvé 3 solutions: Robitaille (Montréal); Orise (Joliette).

A trouvé 1 solution: Inconnu.

Une belle fin c'est celle de ce pauvre K...

Se sentait faible il s'est couché.

Il a appelé ses enfants.

Il leur a fait part de ses dernières volontés.

Puis, il a manifesté le désir de demeurer seul, et a demandé ses lunettes.

Il voulait se voir mourir!

**

A la mer.

Deux amis se rencontrent faisant la planche.

-Tiens, tu vas bien? Tu prends un bain?

-Mais oui... Et toi aussi, peut-être?

**

DICTONS POPULAIRES

FÉVRIER

Neige de février. Deml fumier, L'avoine de février Remplit le grenier.

**

Autre petite blague rimée sur les lions en bronze de la fontaine de l'Institut qui ont l'air de garder le fameux Dictionnaire de la langue française.

-Ici, que fais-tu donc, habitant du désert?

-Je suis de l'Institut: tu vois mon habit vert.

-Et quels sont tes travaux et tes moyens de plaire?

-Je fais, comme tu vois, nuit et jour de l'eau claire.

**

Notre confrère Z... est aussi perfide que spirituel; ses roses cachent toujours des épines. Après un éloge de début, un éreintement.

On en parlait, hier, au cercle.

-Drôle de corps, disait quelqu'un.

-Mais du tout, reprit un autre. Il procède, au contraire, très méthodiquement: il embaume avant d'enterrer.

**

Lui.-Nous nous étions jurés de ne nous jamais quitter. Vous le rappelez-vous, Elmire?

Elle.-Oui, je me le rappelle.

Lui.-Et voilà que vous demandez à rompre. Pourquoi?

Elle (froïdement).-Il faut bien que quelqu'un commence.

**

Une veuve reçoit la visite d'une amie.

-J'ai appris ton malheur, chère, dit cette dernière. Te voilà pour longtemps plongée dans le deuil...

-J'en ai jusqu'au 23 août!

Petite Correspondance

Un abonné (Lowell, Mass.)-Ce n'est pas où vous croyez, mais dans le pantalon de l'épiciër, près le tablier, au jarret droit, que vous l'apercevrez. Il est, du reste assez difficile à trouver.

ACADEMIE DE MUSIQUE

Sparrow & Jacobs Locataires et Gérants

UNE SEMAINE

Commencant le Lundi, 8 Février

MATINÉES Mercredi et Samedi

... L'éminent acteur ...

Richard Mansfield

-ET LE...

GRANDE COMPAGNIE (Stock) du GARRICK THEATRE de NEW-YORK

Représentant 5 différentes pièces durant la semaine.

Prix le soir: 25c, 50c, 75c, \$1 et \$1.50.

Sièges réservés à l'Académie de 9 h. du matin à 10 h. du soir. Téléphone 5018.

On connaît peu le restaurant Truquart:

On s'enquérât un matin de la façon dont il soignait ses vins quand ils étaient malades.

-Jusqu'ici je les ai soumis à l'hydrothérapie, répondit il, et je m'en suis bien trouvé.

**

Fragment de conversation chez la fruitière.

Celle-ci dit à une cliente en la servant:

-Vous savez, Mame Durillard, il paraît que c'est lundi la fin du monde.

-Bon, réplique l'autre, alors je vous payerai mardi.

**

Rincebary revient d'une ville d'eau, un ami lui demande des renseignements.

-Oh! mon cher, c'est tout ce qu'il y a de plus gai... Les hôtels sont bondés de... malades!

ABONNEZ-VOUS AU JOURNAL

"Le Monde"

LE MEILLEUR

Journal à Nouvelles et ...

... aux Beaux Feuilletons

Le mieux renseigné sur toutes les questions d'actualité

PRIX DE L'ABONNEMENT:

Edition Quotidienne Edition Hebdomadaire
Un an \$2 00 Un an 50 cents
Six mois 1 00 Six mois 25 cents

"LE MONDE" s'adresse à toutes les classes bien pensantes, et en raison de la supériorité de sa clientèle de lecteurs, il est

Un Medium d'Annonce hors ligne

BUREAUX ET ATELIERS:

NO 75 RUE ST-JACQUES

POTRAIT DE MGR FABRE

Pour Encadrer - Grandeur 12 x 15

IMPRIMÉ SUR PAPIER DE LUXE

En vente dans tous les dépôts de journaux
au prix incroyable de

seulement **2 cts** seulement

PAR LA MALLE, 3 CENTINS.

POIRIER, BESSETTE & CIE,

516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

LEQUEL DES DEUX

Bouveau — Sapristi, on m'a volé tout le recueil de mes poésies.
Rouveau (qui a des lettres). — On vient de me voler ! — Que je plains ton malheur ! — Tous mes vers manuscrits. — Que je plains le voleur !

Nouvelle édition du . . . JEU DE POKER

— PRIX, 10 CENTINS —

La première édition étant épuisée, les éditeurs ont résolu d'en publier une édition populaire, le format, le papier et la reliure restant semblables à ceux de la première édition.

Adressez : "LE SAMEDI", 516 Rue Craig, MONTREAL

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 63

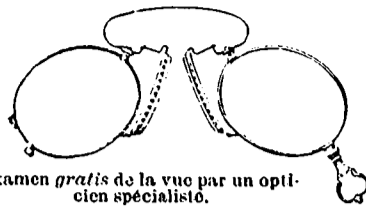


Ont trouvé la solution juste : J. J. Bélanger, E. Brousseau, L. E. Demers, Nap. Lefebvre, G. F. Wilkins (Montréal), Mlle Elja Shuleze (Montréal Annex, Qué.), Mlle Joséphine Gagné (Québec, Qué.), Edmond Bussière (St-Sauveur de Québec), Mlle Elodie Larivière (Sault-au-Récollet, Qué.), Elzcar Desrosiers (Brunswick, Me.), Moise Polvin (Central Falls, R. I.), Peter Bernack, Alfred Grégoire (Cohoes, N. Y.), Jos. D. Thibault, Jos. D. Massé (Fall-River, Mass.), Mme J. S. Aubin (Lowell, Mass.), Julien Desnoyers (Waitsfield, Vt.).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de J. J. Bélanger, 158 rue St-Jacques (Montréal), Mlle Joséphine Gagné, 103 d'Aiguillon (Québec, Qué.), Elzcar Desrosiers Brunswick, Me.), Jos. D. Massé, 1653 Pleasant (Fall-River, Mass.), Julien Desnoyers (Waitsfield, Vt.).

Les cinq personnes dont les noms précédent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal, 50 centimes en argent, ou une magnifique épinglette pour homme ou dame. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

A. MONGEAU
No 42 RUE ST-LAURENT
(Entre les Rues Craig et Vitrol.)



Examen gratis de la vue par un opticien spécialiste.

— Il paraît que l'on vient de trouver des homards dans la mer Rouge.
Dame ! observe Guibollard, cela m'a l'air assez naturel !

— Dialogue d'un vieux mari et d'un jeune cousin :

— Je me suis offert quelque chose de charmant. C'est fragile, c'est peint, c'est coûteux...

— C'est une porcelaine d'art ?...

— Non, c'est ma jeune femme.

On cause à table :

— Oui, Messieurs, dit un vieux commandant, en Pologne, autrefois, on faisait huit repas par jour.

— En Pologne ? interrompit un jeune avocat, un pays si célèbre par ses... diètes !

Authentique :

— Allez-vous bien à la selle ? demande le docteur à un vieux paysan normandais.

— Ma foué, Mo:ieu, je montions ben, dans le temps, su' not' vieille jument, mais à c't'heure, j'aurins quasiment peur de tomber.

The Promotive of Arts Association

(LIMITED.)

Incorporée par Lettres Patentes du Gouvernement Fédéral le 7 Octobre 1896

1687 RUE NOTRE-DAME. MONTREAL

Liste des prix à chaque tirage ordinaire :

Un Prix Capital de la valeur de	\$1000 00
Un Prix de la valeur de	100 00
Un Prix de la valeur de	150 00
Deux Prix de la valeur de \$50 chacun	100 00
Cinq Prix de la valeur de \$20 chacun	100 00
Huit Prix de la valeur de \$10 chacun	80 00
Trente Prix de la valeur de \$5 chacun	150 00
Cent cinquante Prix de la valeur de \$2 chacun	300 00
Cinq cents Prix de la valeur de \$1 chacun	500 00

PRIX APPROXIMATIFS :

100 prix étant 50 numéros avant et 50 numéros après celui du Prix Capital, de la valeur de \$1 chacun	\$100 00
100 prix étant 50 numéros avant et 50 numéros après celui du prix de \$100, de la valeur de \$1 chacun	100 00
999 numéros terminant par les deux mêmes derniers chiffres que le numéro du Prix Capital, de la valeur de \$1 chacun	999 00
999 numéros terminant par les deux mêmes derniers chiffres que le numéro du prix de \$100, de la valeur de \$1 chacun	999 00

Tirage tous les vendredis, à midi.

Prix du Billet, - - 10c

On demande des agents.
Valeurs rachetées sans escompte.

*L'Amoureux d'autrefois pinçait de la guitare
Sous le balcon où l'on pensait à lui.*

*Autres temps, autres mœurs ! L'Amoureux
d'aujourd'hui
Sous le même balcon en jument... son cigare.*

Concerning

Newspaper Advertising

Consult **CANADIAN ADVERTISING AGENCY**

JOHN I. SUTHERLAND, H. K. STEPHENSON
EUROPEAN OFFICES, AMERICAN OFFICES,
60 Watling St., London, E.C.2. 26 King St. E., Toronto, Can.
5 Rue De La Bourse, Paris, Carter Bldg., Boston, U.S.A.

LA Société Artistique Canadienne

210 RUE ST-LAURENT

PROCHAIN TIRAGE

17 Février '97

BILLETS ENTIERS, - 10 CENTS

DISTRIBUTION	de	Le Numéro 33,862 a gagné le prix de	\$1,000.
		do	84,308 do 400.
		3 FÉVRIER do	15,481 do 150.

N.B.—Les tirages ont lieu au Monument National, rue St-Laurent, à 1½ heure de l'après-midi. Le public est invité. Admission gratuite.



PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.

"Curling Cigar," fait à la main valant 10c pour 5c.

Jan 26

Nouvelles et Magnifiques Primes DU "SAMEDI"

Tout ancien abonné qui renouvellera son abonnement au SAMEDI, pour 6 mois ou un an, en payant d'avance; tout nouvel abonné au SAMEDI qui paiera un an ou 6 mois d'abonnement d'avance, auront droit gratuitement et franco, sur leur demande, dans tout le Canada et les Etats-Unis à une des deux primes suivantes:

10 Napoléon Ier et son fils le Roi de Rome

magnifique chromo-lithographie, de 21 x 33, oeuvre d'un jeune artiste canadien de 21 ans, Mr A. E. Charron.

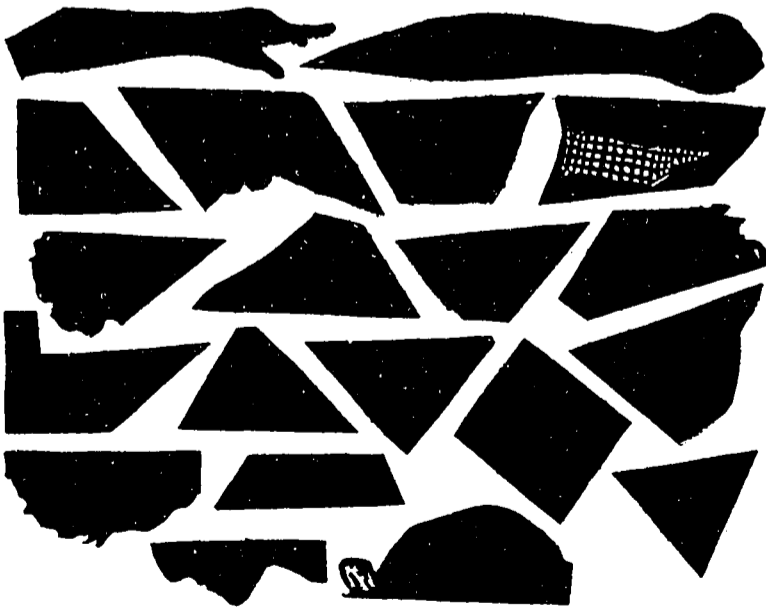
20 -Le Fils de l'Assassin

Un beau volume in-16 de 100 pages.

A tous nos acheteurs au numéro, sur envoi de la somme de 25 Centins, nous adresserons, également franco, Napoléon Ier et son fils le Roi de Rome.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Propriétaires,
Rue Craig, 516, Montreal.

Casse-tête Chinois du "Samedi" - No 65




INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les pièces teintées en noir; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition: UNE GRANDE TRAGÉDIENNE FRANÇAISE.

Adressez, sous enveloppe fermée avec votre nom et votre adresse, à "Sphinx", Journal le SAMEDI

Avis Important - Il sera donné en primes aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-Tête, qui nous seront parvenues, au plus tard le mercredi 17 février, à 10 h. du matin, un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou une magnifique épinglette pour homme ou dame, ou 50c en argent, au choix des gagnants.



Fausces dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par Anesthésie locale, chez

AVANT APRES
J. G. A. GENDREAU,
DENTISTE
Heures de consultations: 9 hr a.m. à 6 p.m.
Tél. Bell 2818 20 Rue St-Laurent

LES

Cigarettes La Fayette

... SONT ...

FIN DE SIECLE

ESSAYEZ-LES!

CINQ Cents

30 pour cent

... DE ...

COMMISSION

Pour la vente des Billets de la

Société . . . Nationale de Sculpture . .

à des agents responsables

GROS LOT \$1,500.00

PRIX DU BILLET, 10

Tirage tous les Mercredis

50 ANS EN USAGE!

**DONNEZ
AUX
ENFANTS**

**SIROP
DU
D^r CODERRE**



POUR
**GUERISON
CERTAINE**
DE TOUTES
Affections
biliauses,
Torpeur du
Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

not. 18-84

Nouvelle Manière de Poser les Dentiers sans Palais
DENTS POSEES SANS PALAIS
S. A. BROUSSEAU, L. D. S.
No 7 RUE ST-LAURENT, Montréal



Extrait les Dents sans Douleurs par l'Electricité et fait les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de Vieilles Racines.



BAIN RUSSE
" TURC
" PRIVÉ

LEÇONS DE NATATION

Ouvert depuis 6 hrs A. M. à 10 hrs P. M.
Dimanche, 6 hrs A. M. à 10 hrs A. M.

GOMME du Dr Adam
Pour le Mal de Dents
En vente partout. - 10 cts

There's No Use Wasting Words on

Ripans Tabules

- THEY -
CURE HEADACHE,
DYSPEPSIA,
CONSTIPATION,
HEARTBURN,
DIZZINESS,
BILIOUSNESS.

DRUGGISTS SELL THEM.
... And That's All There is to say.

30 mai 97

VIN VIAL

PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDÉ ET QUINA
Tonique puissant pour guérir:
Anémie, Chlorose, Phthisie, . . .
. . . Epuisement Nerveux

Allment indispensable dans les Croissances Efficielles, LONGUES CONVALESCENCES et tout état de langueur caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

J. VIAL, Chimiste, Lyon, France.
Echantillons gratuits envoyés aux médecins.